



Courrier international

Cahier 1 du n° 1676-1677-1678
du 15 décembre 2022
au 4 janvier 2023
Ne peut être vendu séparément
courrierinternational.com
France : 5,90 €

Allemagne 7,20 €, Andorre 6,90 €,
Canada 12 \$CAN, DOM 7,30 €,
Espagne 6,90 €, Grande-Bretagne
6,00 €, Grèce 6,90 €, Italie 6,90 €,
Japon 1700 JPY, Maroc 55 DH,
Pays-Bas 6,90 €, Portugal cont.
6,90 €, Sénégal 3400 F CFA, Suisse
8,90 CHF, TOM 1150 XPF, Tunisie
13,00 DT Afrique autres 4.600F CFA



LE BONHEUR MALGRÉ TOUT

*Face aux crises à répétition,
comment tenir au quotidien
et se préserver ? Les recettes
de la presse étrangère
pour vivre (un peu plus)
heureux.*



**AVEC CE NUMÉRO
COURRIER ADOS**

**TAÏWAN —
LES RADIOAMATEURS
SE MOBILISENT**
**PÉROU — LES TOURISTES
DE L'AYAHUASCA**
**GASTRONOMIE —
À BERLIN, DU GRAND
ART À TABLE**



**2022 : l'année
en cartoons**

M 03183 - 1676 - F : 5,90 €







UN GOÛT INOUBLIABLE QUI N'OUBLIE PERSONNE.

À chacun son café Nespresso. Comme Jean, Camille et George, commencez votre journée par un moment inoubliable en partant à la découverte de plus de 60 variétés de café Nespresso.

Et n'oubliez pas de recycler !



JUSQU'OU
IRIEZ-VOUS
POUR UN CAFÉ
NESPRESSO ?

*what else?**

*Quoi d'autre ?



LES CHOIX DE "COURRIER"

CLAIRE CARRARD

Le bonheur malgré tout

Comment ne pas céder à la "solastalgie" et au contraire privilégier la "symbiotude", deux néologismes inventés par le philosophe australien Glenn Albrecht pour parler du dérèglement climatique. Le premier désigne le désarroi causé par un changement dans notre environnement ou la disparition d'un endroit qui nous prodiguait du réconfort ; le second, plus doux, expliquait Albrecht dans **The Conversation** en 2020, évoque le fait de "réfléchir et travailler en collaboration avec d'autres, pour renouer avec la vie". Renouer avec la vie, continuer d'espérer, se serrer les coudes : c'est l'idée qui sous-tend le dossier de ce numéro double, le dernier

de l'année avant les fêtes. Devant la multiplication des crises, nous voulions terminer 2022 par une note d'optimisme, malgré tout. Il ne s'agit pas pour autant d'une injonction au bonheur. Simplement, nous avons regardé ce que faisait la presse étrangère ces dernières semaines, et constaté que nous n'étions pas seuls à vouloir retrouver une certaine "légèreté". Face à des peurs diffuses qui s'expriment de plus en plus, le magazine allemand **Stern** est allé à la rencontre de celles et ceux qui recueillent les craintes des autres, dans des endroits aussi variés qu'une église, un centre de dons alimentaires ou un quai de métro. On est encore loin de la légèreté mais tout proche d'une forme de résilience. Au Québec, le bimensuel **L'Actualité** consacre sa une du 5 décembre à l'optimisme, la clé de voûte du bonheur, selon le magazine, qui explique que "voir la vie du bon côté, ça s'apprend". Aux États-Unis, dans **The Atlantic**, un chroniqueur

spécialiste du bonheur (qu'il enseigne à Harvard) nous invite à nous inspirer de Sénèque pour mieux apprécier la vie moderne. Le philosophe romain n'a pas eu une vie facile, explique Arthur Brooks. Il en a tiré des leçons, compilées dans son ouvrage *De la vie heureuse*, et dont **The Atlantic** publie un savant résumé, dont nous avons traduit des extraits. Au Royaume-Uni, **The Guardian** s'interroge sur les chemins qui mèneraient à une existence plus harmonieuse. Pour cela, il a rencontré une nonne bouddhiste pour le moins détonnante. À 77 ans, Robina Courtin a déjà eu plusieurs vies. Ancienne des Black Panthers, puis militante féministe, lesbienne radicale, elle a été ordonnée moniale bouddhiste à la fin des années 1970. Devenue une star des réseaux sociaux, elle affirme pratiquer la compassion courageuse plutôt que la colère. Une leçon de vie à méditer. Dans ce numéro encore, nous vous emmenons au Pérou, où le magazine brésilien

Carta Capital a enquêté sur les touristes de l'ayahuasca ; à Taïwan, où le **Los Angeles Times** a rencontré des radioamateurs très spéciaux : en cas de conflit avec la Chine, les ondes courtes pourraient être cruciales dans la transmission des messages, précise le journal ; en Afrique du Sud, où **The New York Times** dresse le portrait du seul propriétaire noir d'un vignoble dans tout le pays ; à Berlin, où **Die Zeit** savoure la gastronomie de haut vol réinventée chaque soir par un jeune chef canadien ; en Égypte, où des jeunes femmes, bien que libérées du voile, écrit le site **Al-Manassa**, subissent encore les diktats des hommes... De la guerre en Ukraine à la présidentielle française, de l'été caniculaire à la Coupe du monde au Qatar, en passant par le 20^e Congrès du Parti communiste chinois et les élections de mi-mandat aux États-Unis, nous vous proposons également une rétrospective des faits marquants de 2022.

C'est l'année en cartoons, un hommage au dessin de presse, qui est l'une des signatures de *Courrier international*. Autre rendez-vous, notre cahier à destination des plus jeunes : *Courrier ados*. Un numéro qui voyage dans les points chauds du globe tout en s'intéressant au métier de fact-checker, à BookTok, la communauté en ligne qui redonne le goût de la lecture, ou à la future (re)conquête de la Lune. Avec un dossier central consacré aux ravages de la *fast fashion*. Où l'on reparle évidemment de la lutte contre le dérèglement climatique. Bonne lecture et bonnes fêtes à tous. Pendant les vacances, retrouvez toute l'actualité internationale sur notre site, qui lui ne s'arrête pas. Rendez-vous dans l'hebdomadaire le 5 janvier. Merci pour votre fidélité.

En couverture :

Le bonheur : Dessin de **Doug**

Chayka, États-Unis

L'année en cartoons :

Dessin de **Côté** paru dans

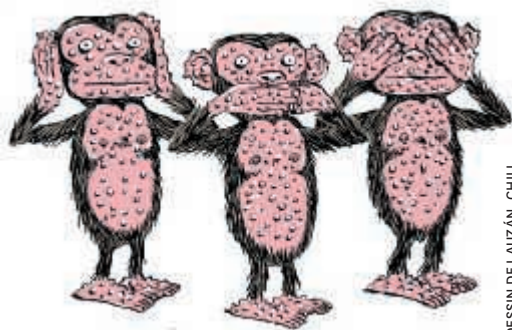
Le Soleil, Québec.



Sommaire



RÉTROSPECTIVE p.9



DESSIN DE LAUZÁN, CHILI

2022 EN CARTOONS

La pandémie semble marquer le pas, mais la menace a changé de forme. L'année qui s'achève a été marquée par le conflit en Ukraine. Revisitez 2022 dans ses meilleurs et ses pires moments : politique, dérèglement climatique, sport et culture... Rien n'échappe aux dessinateurs de presse du monde entier.

TAÏWAN p.34

Des radioamateurs très spéciaux

Sur l'île, 25000 amateurs remettent au goût du jour la radio à ondes courtes par passion, mais aussi dans la crainte d'une guerre avec la Chine. Un reportage du **Los Angeles Times**.

MOYEN-ORIENT p.46

La révolte en Iran peut-elle réussir ?

Dix ans après les espoirs déçus du "printemps arabe", la révolte en Iran a ravivé l'espoir d'un changement. Or elle risque de subir le même sort que les soulèvements précédents, estime un chercheur dans **+972 Magazine**.

GASTRONOMIE P.68

À l'Ernst, la perfection a un goût

Des gourmets du monde entier viennent en pèlerinage dans le restaurant berlinois du jeune chef canadien Dylan Watson-Brawn. Pour **Die Zeit**, c'est du grand art.



PHOTO MARZENA SKUBATZ/DIE ZEIT

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

The Atlantic Washington, mensuel.
Carta Capital São Paulo, hebdomadaire.
L'Espresso Rome, hebdomadaire.
Financial Times Londres, quotidien. **The Guardian** Londres, quotidien. **Kompas** Jakarta, quotidien. **Los Angeles Times** Los Angeles, quotidien. **Al-Manassa** (almanassa.net) Le Caire, en ligne.
Nature Londres, hebdomadaire. **The New Statesman** Londres, hebdomadaire.
The New York Times New York, quotidien. **Raseef22** (raseef22.net) Beyrouth, en ligne. **De Standaard** Bruxelles, quotidien.
Stern Hambourg, hebdomadaire.
Le Temps Genève, quotidien.
The Washington Post Washington, quotidien. **Die Zeit** Hambourg, hebdomadaire. **+972 Magazine** (972mag.com) Israël, en ligne.

QUAND LES GENS DORMENT, LES MACHINES DANSENT.

Décaler ses machines après 22h, c'est préserver
le système électrique français.



Je baisse



J'éteins



Je décale

Découvrez les gestes utiles pour vous et pour tous.



SOMMAIRE

9. 2022 en cartoons

D'un continent à l'autre

22. **Pérou.** Une ruée de “touristes psychédélics”

26. **États-Unis.** Eve ou la vie sauvage

28. **Royaume-Uni.** Les Celtes n'existent pas

32. **Italie.** Dans les Abruzzes, la mafia des herbages

34. **Taïwan.** Avec des “ti” et des “ta”, on refait le monde

38. **Indonésie.** Chansons pour les “fleurs divines”

40. **France.** Le marché, le vélo, le clafoutis... La vie!

44. **Société.** Le cheval bienvenu en ville

46. **Politique.** La révolte en Iran peut-elle réussir?

48. **Égypte.** Libérées du voile, mais pas des diktats

50. **Afrique du Sud.** Paul Sigupa, vigneron noir dans un monde blanc

À la une

52. Le bonheur malgré tout

Transversales

62. **Économie.** En finir avec le PIB, la “superstar des indicateurs”

64. **Sciences.** À quoi rêvent les animaux?

66. **Paléogénétique.** Ce que raconte le plus vieil ADN jamais découvert

67. **Signaux.** Thé contre café 360°

68. **Gastronomie.** À l'Ernst, la perfection à un goût

72. **Voyage.** La troublante quiétude du “Désert gallois”

74. **Tendances.** Couple : une petite pause et ça repart

76. **Culture.** Éloge de la lecture à haute voix

79. **Histoire.** Comment le chocolat a conquis le Levant



SUR NOTRE SITE

Guerre en Ukraine. L'heure des drones

Les bombardements continuent de frapper les villes et les infrastructures ukrainiennes, alors que le froid s'installe. Comment les populations civiles vont-elles tenir? Quelle est la stratégie de Vladimir Poutine? Suivez sur notre site l'évolution du conflit à travers les analyses de la presse étrangère.

Iran. La répression se durcit encore

La pendaison en public, le 12 décembre, d'un jeune manifestant, quatre jours après l'exécution de Mohsen Shekari, a jeté de l'huile sur le feu. Quelle tournure prendra le soulèvement? Les réponses de la presse locale et internationale.

Société. Découvrez notre série “L'amour réinventé”

Comment les relations amoureuses se relèvent-elles de la lessiveuse Covid? Si les applis de rencontre ont pris un coup de vieux, l'amour se joue des crises. *Courrier international* vous propose un tour du monde des nouvelles règles amoureuses. **À retrouver sur notre site entre le 26 et le 31 décembre.**

L'horoscope de Rob Breznsy Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.



Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.



Avec ce numéro

Courrier ados

Résister à la mode jetable, comprendre la crise en Iran, découvrir BookTok et retrouver le plaisir de lire, décrypter la conquête de la Lune... Les meilleurs articles de la presse étrangère, sélectionnés par *Courrier international*, pour les ados.

À NOS LECTEURS

Courrier international interrompt sa parution pendant trois semaines. **Rendez-vous en kiosque le 5 janvier. Notre site, lui, ne s'arrête pas. Plongez dans toute l'actualité internationale vue par la presse étrangère, une sélection des meilleurs articles de l'année, des inédits sur courrierinternational.com. Et chaque matin, le Réveil Courrier et ce que vous avez manqué pendant que vous dormiez.**

Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : *Courrier international*
Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

1 AN (52 numéros) au prix de **129 €** au lieu de ~~218,80 €~~*

1 AN (52 numéros) + 6 hors-séries au prix de **159 €** au lieu de ~~269,80 €~~*

Monsieur Madame

NOM PRÉNOM

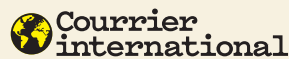
ADRESSE

CP VILLE

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de *Courrier international*

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :
<https://abo.courrierinternational.com/ours2022>
ou téléphonez au 03 21 13 04 31 (du lundi au samedi, de 9 heures à 18 heures)

* Prix de vente au numéro. Pour l'étranger, nous consulter. Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : boutique.courrierinternational.com/cgv-co. Vous acceptez que *Courrier international*, responsable de traitement, utilise vos données personnelles communiquées à l'occasion de la souscription de votre abonnement pour les besoins de votre commande et de la relation client. Sauf opposition de votre part, votre adresse postale pourra être utilisée pour des actions marketing de la part de *Courrier international* ou de ses partenaires.
 Je m'oppose à l'utilisation de mon adresse postale à des fins marketing. Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse : <https://www.courrierinternational.com/page/donnees-personnelles>, ou écrivez à notre délégué à la protection des données, 67-69 avenue Pierre-Mendès-France, 75013 Paris ou dpo@groupelemonde.fr. Vous avez le droit de formuler une réclamation auprès de la Cnil.



Avantages abonnés :

Rendez-vous sur courrierinternational.com

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site Internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier 📧

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique :

(32) 2 744 44 33 - abonnements@saipm.com

États-Unis/Canada :

(1) 800 363 1310 - expressmag@expressmag.com

Suisse :

(41) 022 860 84 01 - abonne@edigroup.ch



Édité par *Courrier international* SA, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance au capital de 106 400 €
Actionnaire : La Société éditrice du Monde
Président du directoire, directeur de la publication : François-Xavier Devaux
Directrice de la rédaction, membre du directoire : Claire Carrard
Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
Dépôt légal Décembre 2022. Commission paritaire n° 0727 c 82101.
ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
Directrice de la rédaction Claire Carrard (16 58) Rédactrice en chef Virginie Lepetit (16 12) Rédacteurs en chef adjoints Raymond Clarinard (16 77), Claire Pomarès (web), Matthieu Recarte Direction artistique Sophie-Anne Delhomme (16 31), Conception graphique Javier Errea Comunicación

ÉDITION Anouk Delpoit (16 98), Ioris Queyroi, Fatima Rizki (17 30) 7 JOURS DANS LE MONDE François Gerles (chef de rubrique, 17 48) EUROPE Gerry Feehily (chef de service, 16 95), Laurence Hayab (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Marie Daoudal (Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 16 04), Carole Lyon (Belgique, 17 36), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 19 74), Beniamino Morante (Italie, 19 72), Héléne Bienvenu (Pologne), Antoine Mouteau (Pays-Bas), Valentin Scholz (Espagne), Vincent Barros (Portugal), Antoine Jacob (Danemark, Norvège, Suède), Alexandre Lévy (Bulgarie), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vituresau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) FRANCE Carolin Lohrenz (chef de rubrique, 16 93) AMÉRIQUES Béangère Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 16 57), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) ASIE Agnès Gaudu (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 16 39), Christine Chameau (Asie du Sud-Est, 16 24), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Carole Dieterich (Asie du Sud), Elisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corées) MOYEN-ORIENT Bachir El-Khoury (chef de service), Julien Abiramia (Liban, Syrie, Palestine, Irak), Pascal Fenaux (Israël), Ahmad Parhizi (Iran), Raphaël Boukandoura (Turquie), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) AFRIQUE Hassina Mechi (chef de rubrique), Vincent Barros (Afrique lusophone), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Boussin (Afrique australe et Afrique de l'Est), Agnès Faivre (Afrique de l'Ouest) TRANSVERSALES Pascale Boyen (chef des informations, Économie, 16 47), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 16 15), Annick Rivoire (Économie) MAGAZINE 360° Marie Béloëil (chef des informations, 17 32), Hugo Florent (16 74), Ourmeima Nechi HISTOIRE Mélanie Lifschitz (16 96)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondé (éditeur web), Antoine Cuny-Le Callet, Gabriel Hassan (éditeur web, 16 32), Carole Lyon (éditeur web, 17 36), Hoda Saliby (éditrice web, 16 35), Mélanie Chenouard (vidéo, podcasts, 16 65) COURRIER EXPAT Ingrid Therwath (16 51), Jean-Luc Majouret (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Lifschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethor (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol, catalan), Leslie Talaga (anglais, espagnol) RÉVISION Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 17 35), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Françoise Hérold, Julie Martin, Anne Romefort

PÔLE VISUEL Sophie-Anne Delhomme (responsable) WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Errichiello (chef de service, 16 17), Benjamin Fernandez, Jonathan Renaud-Badet, Pierrick Van-Thé ICONOGRAPHIE Luc Briand (chef de service, 16 41), Lidwine Kervella (16 10), Stéphanie Saindon (16 53), Céline Merrien (colorisation) MAQUETTE Alice Andersen (chef de service, 16 37), Denis Scudeller, Gilles de Obaldia CARTOGRAPHIE Thierry Gauthé (16 70) INFOGRAPHIE Catherine Doutey (16 66)

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 17 37), Jessica Robineau (16 08), Alizée Marchal (17 38)

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 45 35) IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE : Maury, 45330 Malesherbes. ONTPARTICIPÉ À CE NUMÉRO Christophe Alexandre, Jean-Baptiste Bor, Emma Bougerol, Emmanuelle Bour, Anne-Françoise Cochet, Maddalena de Vio, Elisabetta Di Matteo, Lucie Droulers, Paquita Francès, Philippe Godefroy, Mona Guichard, Mehdi Harmi, Lucie Hoarau, Valentine Morizot, Astrid Mouget, Florent Normand, Maëlys Sour, Isabelle Taudière, Yuta Yagishita

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11 469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 Directrice générale Elisabete Ciadella (elisabeth.ciadella@mpublicite.fr, 39 68), Directeur délégué, directeur de Marque Courrier international Steve Dablin (01 57 28 38 84) Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation Sébastien Noël (sebastien.noel@mpublicite.fr, 37 00) Directeur délégué, pôle Agences François de Ren (francois.deren@mpublicite.fr, 30 21) Directeur délégué, pôle Opérations Spéciales Steve Dablin (steve.dablin@mpublicite.fr, 38 84)

RESPONSABLE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellan (16 06) Lucie Madalena (gestion) Droits Blandine Mosnat (16 52) Comptabilité 01 4888 4551 Directeur de la diffusion et de la production Xavier Loth Directrice des ventes Sabine Gude Responsable commerciale internationale Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) Chef de produits Valentin Moreau (01 57 28 33 99) Communication et promotion Christiane Montillet MARKETING ET PRODUITS Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lallemand (16 91), Véronique Saudemont (17 39), Martine Prévot (16 49), Mynn-May Vang, Anthony Pittavino Responsable du numérique Kevin Jolivet, Louise Dugeai (développement web)

Modifications de services ventes au numéro, réassorts 0805 05 01 47 Service clients Abonnements Courrier international, Service abonnements, A2100 — 62066 Arras Cedex 9 Tél. 03 21 13 04 31 Fax 01 57 67 4 496 (du lundi au samedi de 9h à 18h) Courriel abo@courrierinternational.com. Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine : 129 €. Autres destinations : <https://boutique.courrierinternational.com> Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Courrier international,
USPS number 013-465,
is published weekly
48 times per year (triple
issue in Aug and in Dec),
by Courrier International SA
c/o Distribution Grid,
at 900 Castle Rd Secaucus,
NJ 07094, USA. Periodicals
Postage paid at Secaucus,
NJ, and at additional mail-
ing offices. POSTMASTER:
Send address changes to
Courrier International c/o
ExpressMag, 8275, avenue
Marco-Polo, Montréal, QC
H1E 7K1, Canada.



La publication comporte 80 pages et un cahier Ados de 24 pages est joint.
Un encart *Courrier international* est posé sur la totalité des abonnés France métropolitaine et sur les relances routées France métropolitaine.

**La nuit, une trottinette peut
ressembler à une rue déserte.**

La Caisse d'Épargne, engagée pour la sécurité
de tous, offre* des équipements réfléchissants
aux clients assurés. Rendez-vous en agence.



**CAISSE
D'ÉPARGNE**

Vous être utile.

Banque & Assurances

Communication à caractère publicitaire.

*Offre limitée aux clients titulaires d'un ou plusieurs contrats d'assurance distribués par le réseau des Caisses d'Épargne et dans la limite des stocks disponibles en agence.

BPCE : Société Anonyme à directoire et conseil de surveillance au capital de 180 478 270 euros - Siège social : 50, avenue Pierre Mendès France - 75201 Paris Cedex 13 - RCS Paris n°493 455 042 - BPCE, intermédiaire en assurance inscrit à l'ORIAS sous le n° 08 045 100 (www.oriass.fr). ALTMANN + PACREAU - Crédit Photo : Ronan Mérot.

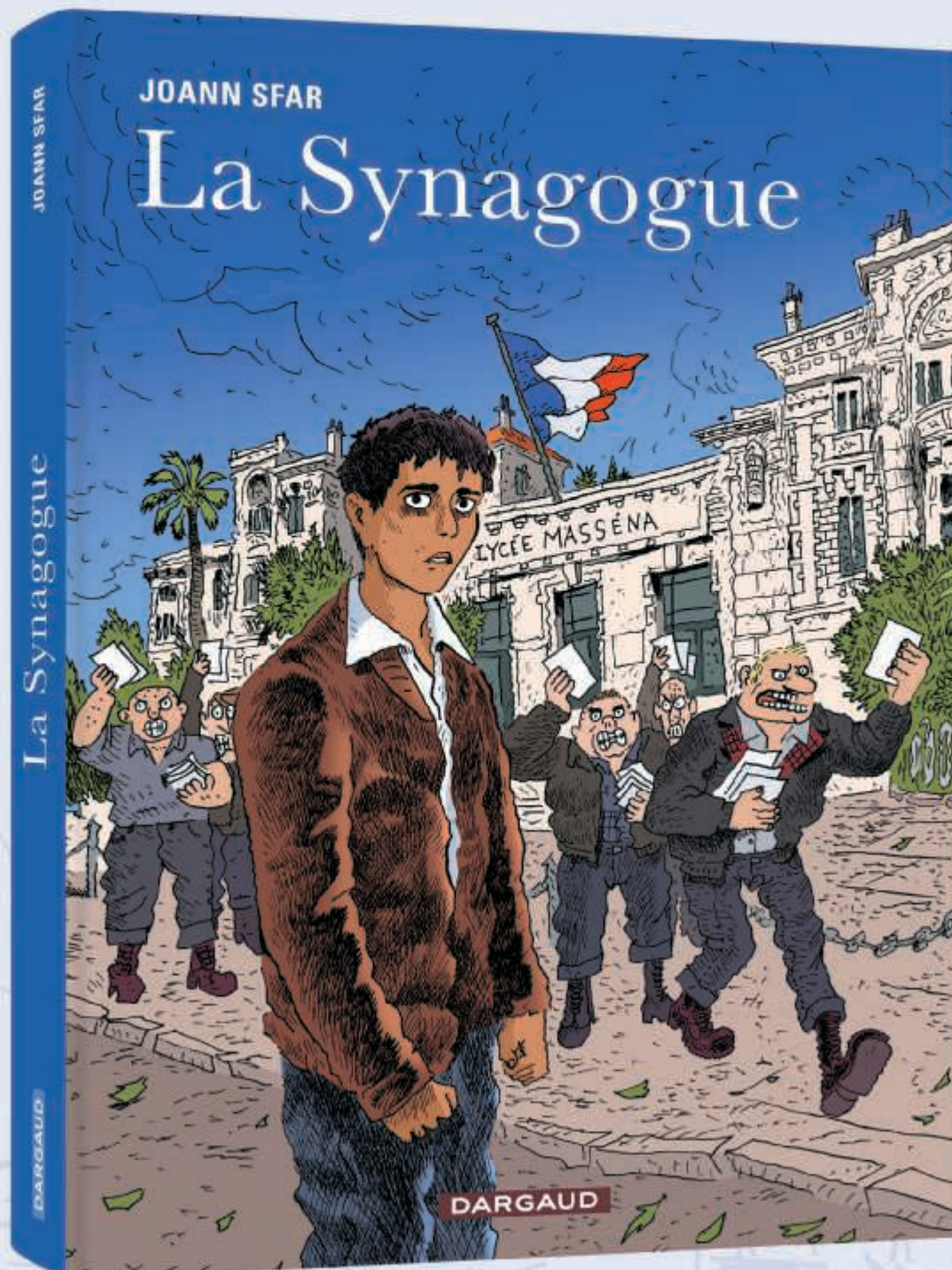
Tendre, drôle, étourdissant de talent. *Le Monde des livres*

Drôle et politique. *Les Inrockuptibles*

D'une vitalité époustouflante, bouleversant. *La Grande librairie*

Vraiment formidable. *Télématin, France 2*

Coup de cœur 2022 parmi les 100 livres de l'année. *Lire Magazine littéraire*



Au rayon bande dessinée

DARGAUD
© Sfar / Dargaud 2022

2022

en cartoons

La pandémie semble marquer le pas, mais la menace a changé de forme. C'est ainsi que le dessinateur québécois André-Philippe Côté résume l'année qui s'achève, marquée au fer par le retour de la guerre en Europe avec le conflit sanglant en Ukraine. Nous vous proposons de revisiter 2022 dans ses meilleurs et ses pires moments, légers ou graves. Politique, dérèglement climatique, sport et culture... Rien n'échappe aux dessinateurs de presse du monde entier. C'est l'année en cartoons.

LE PIRE
EST DERRIÈRE
NOUS !

Dessin de Côté
paru dans *Le Soleil*,
Québec.





FRANCE Candidat condamné

Candidat à la présidentielle, le polémiste d'extrême droite Éric Zemmour est condamné pour "provocation à la haine", après ses propos de 2020 sur les mineurs isolés étrangers, qu'il avait traités à la télévision de "voleurs", de "violeurs" et d'"assassins". Sa campagne ne s'arrête pas pour autant. Très haut dans les sondages au début de l'hiver, il recueillera 7 % des suffrages à l'issue du premier tour, le 10 avril.

↗ Dessin de Joep Bertrams paru dans *De Groene Amsterdammer*, Pays-Bas.



CANADA

Ottawa, nid d'antivax

Routiers et citoyens opposés aux mesures sanitaires contre le Covid et à la vaccination obligatoire organisent un "convoi pour la liberté", qui rallie Ottawa, le 29 janvier, pour faire le siège du Parlement fédéral. Le centre de la capitale canadienne est occupé pendant vingt-quatre jours.

↑ Dessin de Ramsés, Cuba.



TENNIS Pas de vaccin, pas de match

Sale année pour Novak Djokovic. Non vacciné contre le Covid, il est expulsé d'Australie avant même d'avoir pu fouler un court pour défendre son titre dans le tournoi du Grand Chelem. Pour les mêmes raisons, le mal-aimé du tennis ne jouera pas non plus à l'US Open, à l'été. Seule lumière, une septième victoire à Wimbledon en juillet. Mais le Serbe dégringole au classement mondial.

← Dessin de Martin Chren, Slovaquie.

BURKINA FASO Coup de force

Sur fond d'insécurité endémique, l'armée renverse le pouvoir civil le 24 janvier. Le lieutenant-colonel Paul-Henri Sandaogo Damiba dirige la junte. Il sera démis de ses fonctions par un nouveau coup d'État, en octobre. En ajoutant les deux putschs survenus au Mali et celui en Guinée, l'Afrique de l'Ouest, durablement déstabilisée, a connu cinq coups d'État depuis 2020.

↑ Dessin de Bert & Vanco, Belgique.



UKRAINE
L'impensable

Après des semaines de tensions diplomatiques, la Russie reconnaît, le 21 février, les régions séparatistes ukrainiennes de Donetsk et de Louhansk. Trois jours plus tard, les troupes russes franchissent la frontière. La guerre est de retour en Europe. Pour

Vladimir Poutine, l'invasion de l'Ukraine est une question de semaines. Il mise sur les divisions des Occidentaux, mais rien ne se passe comme prévu. Malgré la pluie de missiles qui s'abat sur le pays, sa guerre éclair s'enlise face à la résistance farouche des Ukrainiens. Et l'armée russe doit bientôt lever le siège de Kiev avant de battre en retraite et de se concentrer

dans l'est du pays. Cette guerre européenne, violente et cruelle, choque l'Occident, qui décide très rapidement de sanctions économiques contre la Russie et se mobilise pour accueillir les réfugiés.

↑ *Dessin de Côté paru dans Le Soleil, Québec.*

→ *Dessin de Tom paru dans Trouw, Amsterdam.*



FOOTBALL 807 buts !

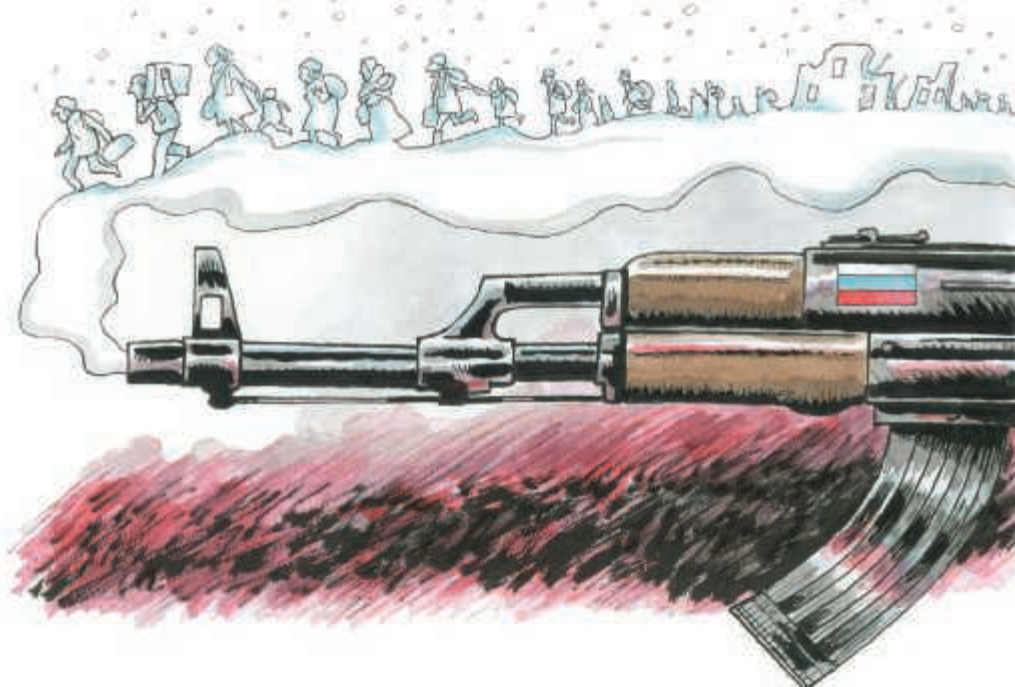
Le 12 mars, Cristiano Ronaldo ouvre le score contre Tottenham. Puis marque encore et encore. Avec ce triplé, l'attaquant de Manchester United totalise 807 buts en compétition officielle. Il bat ainsi les 805 buts de l'Autrichien Josef Bican. Un record qui tenait depuis 1955.

↳ Dessin de Cajas paru dans **El Comercio**, Quito.

UKRAINE Par millions

Les civils – femmes et enfants surtout, car les hommes en âge de se battre doivent rester pour défendre le pays – fuient l'Ukraine. En train, en voiture, à pied... Vers les pays frontaliers, au premier rang desquels la Pologne, qui accueille près de 1,9 million de personnes dès la mi-mars. Début décembre, le Haut-Commissariat aux réfugiés estime qu'ils sont près de 8 millions à avoir rejoint un autre pays européen.

→ Dessin de De Angelis, Italie.



FRANCE En campagne

Ils sont douze à se présenter à la présidence de la République. Parmi lesquels Éric Zemmour, Jean-Luc Mélenchon, Marine Le Pen et Emmanuel Macron. La campagne est parasitée par

la guerre en Ukraine et boudée par le président sortant. Elle divise le pays, qui ressemble à une "marmite gauloise" prête à exploser, observe la presse étrangère.

→ Dessin de Kichka paru dans **i24News**, Tel-Aviv.



CHILI Premiers pas

Le nouveau président chilien, Gabriel Boric, 36 ans, prend ses fonctions le 11 mars, trois mois après son élection. Soutenu par une large coalition de gauche, il promet des réformes économiques et sociales dans ce pays très inégalitaire. Mais ses premiers mois de mandat sont marqués par le retour des revendications du peuple amérindien mapuche et le projet de nouvelle Constitution, qui sera rejeté en septembre.

← Dessin de Brady Izquierdo Rodríguez, Cuba.



FRANCE

Deux fois Macron

Le 24 avril, Emmanuel Macron est réélu à la présidence de la République avec 58,5 % des voix.

Avec 41,5 % des voix, son adversaire, Marine le Pen (RN), réalise le plus haut score de l'extrême droite au second tour d'une présidentielle française.

→ Dessin de **Balaban**, Luxembourg.



ÉCONOMIE

Inflation

Ce que l'on pressentait déjà à la fin de 2021, avec des chiffres inédits depuis des décennies (+5 % dans la zone euro en décembre 2021), se confirme : l'inflation est de retour. Le phénomène, déjà très éprouvant pour des pays comme la Turquie ou l'Argentine, ne va faire que s'amplifier tout au long de l'année, malgré les efforts des Banques centrales pour le contrer. Les populations les plus pauvres paient le prix fort.

↑ Dessin de **Bénédicte** paru dans **24 Heures**, Lausanne.



UKRAINE

Exactions

Entre le 27 février et le 31 mars, l'armée russe a occupé la petite ville de Boutcha, située à 50 kilomètres de Kiev, en Ukraine. Début avril, quand les soldats se retirent, le monde découvre des scènes d'horreur : des cadavres abandonnés dans la rue, des charniers... Pendant un mois, les occupants ont massacré, exécuté, violé et torturé des civils – on dénombre plus de 450 morts. Moscou nie toute implication dans ces crimes de guerre.

← Dessin de **Danziger**, États-Unis.



PHILIPPINES

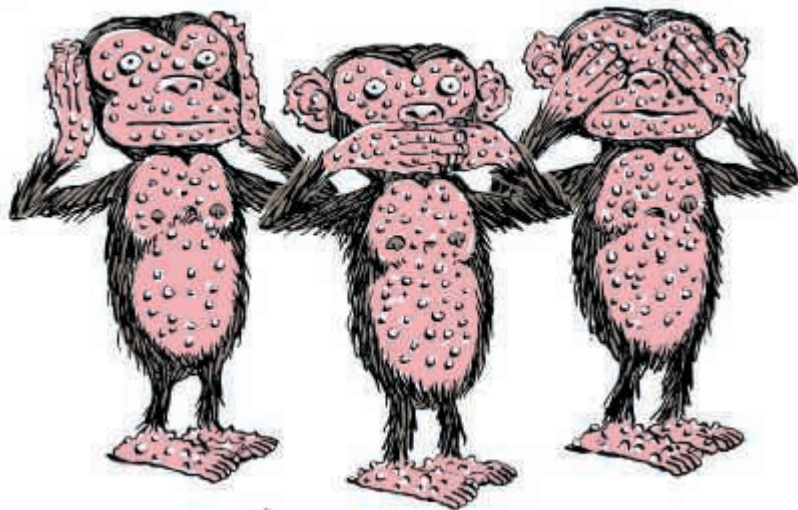
Le clan

Une révolte populaire avait contraint son dictateur de père à l'exil en 1986. Ferdinand Marcos Jr. réinstalle le clan familial à Manille, en remportant le 9 mai une écrasante victoire à l'élection présidentielle. Depuis il n'a cessé de minimiser les crimes de la dictature.

→ Dessin de Zach, Philippines.



CARTOON MOVEMENT



SANTÉ

L'alerte

Des dizaines de cas de variole du singe, une maladie virale qui circule habituellement en Afrique, sont recensées en Europe et en Amérique du Nord. Déclarée urgence de santé publique de portée mondiale en juillet par l'OMS, l'épidémie, due au virus monkeypox (rebaptisé "mpox"), touche en quelques semaines des milliers de personnes. Sans, heureusement, les mêmes conséquences que le Covid-19.

↑ Dessin de Lauzán, Chili.

CINÉMA

La Croisette s'amuse

David Lynch n'a finalement pas été invité. Mais beaucoup de grands noms du cinéma sont à Cannes pour célébrer un retour à la normale après la parenthèse de la pandémie (annulation en 2020, report à l'été en 2021). Le Suédois Ruben Östlund remporte sa deuxième Palme d'or avec *Sans filtre*. Un film qui fait hurler une partie de la critique. Cannes est bien de retour.

→ Dessin de Horsch paru dans Handelsblatt, Düsseldorf.



FRANCE
Coupables

Le procès des attentats du 13 novembre 2015 s'achève. Un événement qui a bouleversé la France. Seul rescapé des commandos islamistes qui ont ensanglanté Paris et Saint-Denis, Salah Abdeslam est condamné le 29 juin à la perpétuité incompressible. Dix-huit autres accusés sont reconnus coupables de tous les chefs d'accusation.

→ Dessin de Kichka pour Courrier international.



ÉTATS-UNIS
La guerre contre les femmes

C'est un coup de tonnerre : la Cour suprême revient le 24 juin sur l'arrêt Roe vs Wade, qui a accordé, en 1973, le droit à toutes les Américaines d'avorter. En l'invalidant, elle permet aux États qui le souhaitent d'interdire l'IVG. Des milliers de personnes contestent cette décision dans la rue, le soutien aux femmes qui souhaitent avorter s'organise. L'Amérique est plus divisée que jamais.

← Dessin de Deuhme paru dans Vigousse, Lausanne.

UKRAINE
Ville martyre

Le 20 mai, les derniers soldats ukrainiens quittent l'usine d'Azovstal, où ils s'étaient retranchés depuis des semaines, moment synonyme de la fin des combats à Marioupol. Assiégée depuis le mois de mars, encerclée, affamée, totalement détruite, la ville devient le symbole de la résistance ukrainienne.

↓ Dessin de De Angelis, Italie.



COLOMBIE
À gauche toute

Pour la première fois de son histoire, la Colombie va être gouvernée par un président de gauche. Gustavo Petro défait le 19 juin Rodolfo Hernández, un multimillionnaire populiste. En septembre, à la tribune de l'ONU, l'ex-guérillero jette un pavé dans la mare en réclamant la fin de la "guerre contre la drogue". La Colombie est toujours en proie à un conflit armé alimenté par le narcotrafic.

← Dessin de Ramsés, Cuba.





ROYAUME-UNI

Bye-bye Boris!

Arrivé au pouvoir en juillet 2019, le héraut du Brexit part sous les huées trois ans plus tard. Contesté de toutes parts, sous le feu des critiques après les révélations sur les fêtes données à Downing Street pendant que le pays était confiné, et confronté à des départs en série au sein de son gouvernement, Boris Johnson jette l'éponge et remet sa démission du poste de Premier ministre le 7 juillet.

← Démission. Dessin de Ramsés, Cuba.

JAPON

Le choc

Blessé par balles à deux reprises en plein meeting électoral, l'ancien Premier ministre conservateur Shinzo Abe meurt quelques heures plus tard. Un séisme pour l'archipel, où les assassinats par arme à feu sont très rares. Abe détenait le record de longévité à la tête d'un gouvernement japonais et avait gardé une influence prépondérante au sein du parti au pouvoir.

↓ Dessin de Maarten Wolterink, Pays-Bas.

EUROPE

Un été extrême

Températures extrêmes, incendies monstres en France, au Portugal, en Espagne, en Grèce, sécheresse jusqu'en Angleterre et en Italie... L'urgence climatique s'invite dans les conversations des vacanciers alors que le continent vit un été exceptionnel, faisant face à une période de canicule inédite par sa durée.

↗ Dessin de L'Épée, Suisse.



ESPACE

L'œil des profondeurs

Le télescope spatial James-Webb, lancé fin 2019, livre une spectaculaire première image en couleur le 11 juillet depuis son orbite, à 1,5 million de kilomètres de la Terre. Construit pour 10 milliards de dollars par la Nasa en partenariat avec l'Agence spatiale européenne, il peut regarder plus loin que tous les télescopes qui l'ont précédé. Il devrait livrer des images des premières étoiles, apparues 200 millions d'années après le Big Bang, révéler l'atmosphère des exoplanètes et, pourquoi pas, d'éventuelles traces de vie.

↖ Dessin de Hajo, Liban.



LITTÉRATURE

L'attaque

L'écrivain américain d'origine indienne Salman Rushdie reçoit plusieurs coups de couteau, le 12 août, dans l'État de New York. Son agresseur est un Américain de 24 ans d'origine libanaise. En 1989, l'ayatollah Khomeyni, guide suprême de la révolution islamique, avait appelé à la mort de l'auteur après la publication des *Versets sataniques*, livre jugé blasphématoire.

↓ *Toujours tranchant. Sur le couteau : "Fatwa de Rushdie" Dessin de Joep Bertrams paru dans De Groene Amsterdammer, Pays-Bas.*



AFGHANISTAN

Un an après

Le 15 août 2021, la prise de Kaboul signait le retour au pouvoir des talibans. Un an plus tard, la situation du pays, touché en outre au printemps par un séisme meurtrier, est catastrophique. La misère et la famine font rage, le chômage explose, les élites culturelles ont fui le pays. Mais, même privées de leurs droits un par un, une quarantaine de femmes osent manifester dans la capitale contre le pouvoir en place avant d'être battues par des talibans.

→ *Dessin de Sondron paru dans L'Avenir, Namur.*



FRANCE

Sans Sempé

L'hommage est mondial après la disparition du dessinateur Jean-Jacques Sempé, le 17 août. C'est le regard du père du *Petit Nicolas* sur les humains perdus dans la vie moderne que

l'on retient. Des dessins aux histoires intemporelles et sans paroles qui étaient la marque de fabrique de cet autodidacte aux 114 couvertures du prestigieux *New Yorker*.

↓ *Dessin de Chappatte paru dans Neue Zürcher Zeitung, Zurich.*



TAÏWAN

Une gifle pour Pékin

La visite de Nancy Pelosi dans l'île revendiquée par la Chine, les 2 et 3 août, fait monter les tensions avec Pékin. La présidente démocrate de la Chambre des représentants réaffirme le soutien des États-Unis à Taipei, pendant que les Chinois lancent des manœuvres militaires d'ampleur à proximité de l'île. Après l'Ukraine, c'est l'autre point chaud de 2022.

→ *Dessin de Rayma Suprani, Venezuela.*





IRAN

Le soulèvement

Le 16 septembre, la mort de la jeune Mahsa Amini, arrêtée trois jours plus tôt par la police des mœurs pour avoir mal mis son voile, déclenche un mouvement de protestation sans précédent. Malgré la répression féroce, les manifestations et les grèves gagnent tout le pays. Les mollahs sont attaqués dans la rue, la République islamique vacille.

← Dessin de Hajo, Liban.



ITALIE

Un séisme politique

Le parti d'extrême droite Fratelli d'Italia arrive en tête des élections législatives. Sa présidente, la postfasciste Giorgia Meloni, prend les

rènes du pays le 21 octobre, devenant la première femme président du Conseil italien. Celle qui dit avoir "un rapport serein au fascisme" devient la femme qui fait trembler l'Europe.

↑ Dessin d'Oliver paru dans **Der Standard**, Vienne.



CINÉMA

Dernier souffle

Le génie du cinéma s'éclipse. Sa famille annonce le 13 septembre la mort en Suisse de Jean-Luc Godard par suicide assisté, à 91 ans. Jusqu'au bout l'auteur d'*À bout de souffle* et de *Mépris* aura été à l'avant-garde, en formidable inventeur de formes, réinventant même la 3D dans son avant-dernier film. On n'a pas fini de feuilleter son film testamentaire, *Le Livre d'image*.

← Dessin d'Alex paru dans **La Liberté**, Fribourg.



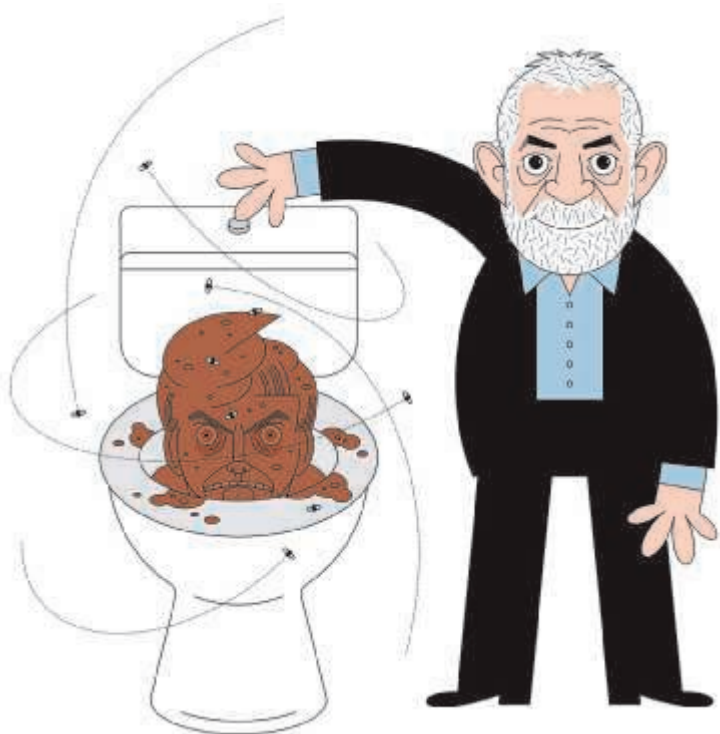
CHINE

Maître Xi

Le Parti communiste chinois reconduit Xi Jinping à sa tête lors de son 20^e Congrès, à Pékin. Ce troisième mandat est une première.

En plaçant ses proches à tous les postes clés, Xi pratique désormais un contrôle total. Mais ce pouvoir sans partage s'exerce sur un pays fragilisé par la crise économique et la stratégie "zéro Covid".

→ Dessin de Schot, Pays-Bas.



BRÉSIL

Bolsonaro à la trappe

Devançant Jair Bolsonaro d'une courte tête, Lula remporte l'élection présidentielle le 30 octobre et s'offre un troisième mandat à la tête du géant de l'Amérique latine.

Après un temps de flottement, le président d'extrême droite reconnaît sa défaite. L'espoir renaît pour la gauche brésilienne, mais le bolsonarisme n'est pas mort et le pays est plus divisé que jamais.

↑ Dessin de Cristina Sampaio paru dans **Expresso**, Lisbonne.

CLIMAT

Soupe à la grimace

Allemagne, Pays-Bas, Royaume-Uni... Les militants pour le climat changent de mode d'action en pénétrant dans les grands musées pour asperger de soupe les chefs-d'œuvre de la peinture. Leur but : dénoncer une nature moins préservée que l'art – toutes les toiles visées sont protégées par une vitre. À la National Gallery de Londres le 14 octobre, c'est aux *Tournesols* de Van Gogh que s'en sont pris les éco-activistes de Just Stop Oil.

→ La soupe, ça suffit. Dessin de Lauzán, Chili.



ROYAUME-UNI

Quarante-cinq jours

Elle devait incarner le renouveau des conservateurs. Le passage de Liz Truss à Downing Street aura été le plus court de l'histoire : six petites semaines. Le "minibudget" présenté début septembre par la Première ministre britannique avait provoqué la panique sur les marchés, fait chuter la livre et entraîné la démission de deux poids lourds du gouvernement. Elle est remplacée par Rishi Sunak, premier Premier ministre d'origine indienne.

↑ Liz Truss se ramasse (à la pelle). Dessin de Schneider, Suisse.



ISRAËL

Le prisonnier

Après les élections législatives du 1^{er} novembre, le retour au pouvoir de Benyamin Nétanyahou est un trompe-l'œil. Le Likoud nationaliste ne doit sa majorité qu'à sa coalition avec deux partis juifs d'extrême droite, antidémocratiques et suprémacistes. Une première dans l'histoire de l'Etat hébreu.

↑ Dessin de **Hachfeld**, Allemagne.



ÉTATS-UNIS

Pétard mouillé

La démocratie américaine a tenu bon. C'est le principal enseignement des élections de mi-mandat, qui ont vu le président des États-Unis, Joe Biden, sauver sa majorité au Sénat. Si les républicains se sont emparés de la Chambre des représentants, on est loin de la vague rouge redoutée par les analystes.

↑ Dessin de **Niels Bo Bojesen** paru dans **Jyllands-Posten**, Aarhus (Danemark).

QATAR

La Coupe est pleine

La 22^e édition de la Coupe du monde de football commence le 20 novembre, programmée pour la première fois à l'automne en raison des conditions climatiques. Morts

sur les chantiers des stades, droits des femmes et des LGBTQI... Le petit émirat du Golfe espérait une consécration internationale, il s'attire toutes les critiques, notamment occidentales.

↑ Dessin de **Kountouris** paru dans **Efimerida ton Syntakton**, Athènes.

ÉCONOMIE

L'incontrôlable

"Loiseau est libéré", tweete Elon Musk le 27 octobre après avoir finalisé son rachat de Twitter pour 44 milliards de dollars. Dès son arrivée, l'homme le plus riche du monde sème le chaos : il licencie la moitié des effectifs et promet de rétablir les comptes suspendus, parmi lesquels celui de Donald Trump. Son projet ? Faire du réseau un espace de liberté totale.

↗ Dessin d'**Oliver** paru dans **Der Standard**, Vienne.



BIODIVERSITÉ Good COP

La 15^e Conférence des parties (COP) sur la biodiversité s'ouvre le 7 décembre à Montréal. L'objectif : obtenir un texte semblable à l'accord de Paris sur le climat. Dans son dernier rapport sur la biodiversité, le Fonds mondial pour la nature (WWF) indique que la Terre a perdu 69 % de ses populations de mammifères, d'oiseaux, d'amphibiens, de poissons et de reptiles depuis le début des années 1970.

↳ Dessin de Tjeerd, Pays-Bas.



ÉNERGIE Ne coupez pas !

Les températures chutent, l'hiver s'installe et, avec lui, le spectre des coupures de courant. Avec un parc nucléaire mal en point, la France a les yeux rivés sur sa consommation d'électricité. Les Français se préparent, entre débrouille et thermostats sous contrôle.

↑ Dessin de L'Épée, Suisse.

CHINE Le réveil

Tout est parti d'un incendie mortel dans un immeuble d'Urumqi, le 24 novembre. Des habitants de la capitale du Xinjiang descendent dans la rue pour dénoncer le confinement très strict imposé par les autorités. Et bientôt, dans des dizaines de villes (jusqu'à Shanghai), les manifestants brandissent des feuilles vierges de tout slogan et réclament le départ de Xi Jinping. Le pouvoir doit assouplir en catastrophe sa politique "zéro Covid". La colère gronde.

→ Dessin d'Emanuele Del Rosso, Italie.



d'un
continent
à l'autre.
amériques



Pérou. Une ruée de “touristes psychédéliques”

Des agences de voyages exploitent le filon de l'ayahuasca, la boisson psychédélique considérée par les guérisseurs de l'Amazonie péruvienne comme une médecine traditionnelle.

Europe	28
Asie	34
France	40
Moyen-Orient...	46
Afrique	50

—Carta Capital (extraits)
São Paulo

J'ai 250 ans”, déclare Welmer Cárdenas Díaz. Écrivain, il tient un stand improvisé de livres et de magazines dans une rue du centre de Pucallpa, la capitale de la région amazonienne d'Ucayali, au Pérou. Il se protège comme il peut du soleil par un chapeau et des lunettes noires. Il est presque midi en ce samedi de septembre, la température tourne autour de 36 °C, mais on a plutôt l'impression qu'elle dépasse les 40 °C.

Après une brève pause, Díaz précise : “C'est mon âge cosmique, pas physique.” C'est un vieux chaman qui le lui a confié après une cérémonie à l'ayahuasca, la boisson psychédélique des peuples amérindiens. Díaz est l'auteur d'*El brujo Arimuya* [“Le Sorcier Arimuya”], un recueil de récits sur l'univers visionnaire des anciens *curanderos* [guérisseurs] de l'Amazonie.

À Pucallpa, le cœur mystique de la forêt amazonienne, l'univers

chamanique de l'ayahuasca ne se trouve pas seulement dans les multiples centres qui proposent des séances avec ce breuvage. Il est enraciné dans la culture de la ville, dans les livres, dans les peintures, les murs, l'artisanat et l'histoire de chacun – comme le montre cet écrivain qui déclare avoir 250 ans.

Le chamanisme amazonien doit toutefois affronter des forces puissantes pour continuer à exister : les préjugés locaux, le fanatisme religieux, le tourisme psychédélique...

Nous avons atterri à Pucallpa au début du mois de septembre. Le hasard avait fait que la ville accueillait à partir de ce jour-là un congrès sur le tourisme organisé par Amazon World, une agence de voyages locale, et qui réunissait des professionnels du secteur venus de diverses régions du Pérou.

Une bonne partie des agences proposent des forfaits chamaniques aux voyageurs qui souhaitent s'aventurer dans l'univers

← Boutique à Pucallpa, ville située au cœur de l'Amazonie.

→ La chamane Fidelia Ahuanari lors d'une cérémonie de l'ayahuasca dans un centre de médecine traditionnelle à Yarinacocha, située non loin de Pucallpa.

Photos Carlos Minuano.



de transformation et de transcendance de l'ayahuasca, moyennant, bien sûr, un bon paquet de dollars.

Cependant, rares sont les personnes qui acceptent d'en parler ouvertement aux journalistes. Certaines traditions amérindiennes ont beau avoir incorporé des éléments de christianisme dans leurs rituels, pour les religieux plus radicaux, le chamanisme amazonien est l'œuvre du diable.

"Je suis chrétien, je n'aime pas l'ayahuasca", déclare un des participants au congrès. Il souhaiterait plutôt vendre des séjours dans l'hôtel où il travaille. "Mais je sais que c'est très important pour le tourisme", ajoute-t-il. En d'autres termes, comme ça rapporte, on accepte de gagner de l'argent, et beaucoup, avec le circuit chamanique.

"Trip ultime". Il n'existe pas de chiffres officiels, mais on estime que 80 % des touristes qui se rendent à Pucallpa viennent pour l'ayahuasca. La plupart sont originaires de divers pays du monde et disposent d'un pouvoir d'achat élevé. L'office du tourisme de la ville n'a pas donné suite à nos demandes d'entretien.

En 1953, deux ans après avoir tué sa femme accidentellement avec une arme à feu, l'écrivain nord-américain William Burroughs, une des icônes de la contre-culture, était parti pour la forêt amazonienne en quête de l'ayahuasca. Héroïnomane, il voulait se guérir de son addiction

ou faire le "trip ultime", comme il l'écrit dans les dernières pages de *Junky*. Il a pris de l'ayahuasca à Putumayo, en Colombie, et à Pucallpa, au Pérou.

Également appelé *yagé*, ce breuvage psychédélique a beaucoup d'autres noms chez les peuples amérindiens d'Amazonie. Le mot "ayahuasca", par exemple, est un terme quechua (la langue des Incas) qui se traduit en général par "liane des morts".

Certains groupes religieux brésiliens incorporent l'ayahuasca à leurs rituels depuis la première moitié du siècle passé. Ils l'appellent *santo Daimé* ["saint Daimé"] ou *vegetal* ["végétal"].

Les choses sont aujourd'hui bien différentes à Pucallpa de ce qu'elles étaient quand les pionniers beatniks sont arrivés dans les années 1950 et 1960. Les voyageurs viennent désormais consommer de l'ayahuasca pendant tous les mois de l'année, et

le circuit chamanique s'est structuré pour les satisfaire. Arturo Reátegui, du peuple ashaninka, est là pour ça. Il est directeur des opérations à Amazon World. L'agence est présente dans la région d'Ucayali depuis plus de vingt ans. Voilà quinze ans qu'il dirige des cérémonies à l'ayahuasca. Le terme "chamanisme" le dérange : "Il vient de cultures de Sibérie et d'Europe, où il n'y a pas d'ayahuasca. Ici, en Amérique latine, on parle de curandeirismo. Ma grand-mère était curandeira."

Selon lui, l'ayahuasca est en train de prendre une grande importance, mais dans le même temps, elle est utilisée de manière dévoyée.

Ce n'est pas le cas avec lui, assure-t-il.

Curandeiro et entrepreneur chamanique à la fois, il se présente comme un défenseur de la tradition. Son travail dans le tourisme lui a permis de découvrir d'autres cultures et d'autres façons de

Le mot "ayahuasca" est un terme quechua qui se traduit en général par "liane des morts".

consommer le breuvage psychédélique : "J'ai appris avec beaucoup de maîtres, par exemple les Mayas, les Aztèques et les peuples amazoniens – les Shipibos, les Cocamas et les Ashaninkas."

Il réunit toutes ces techniques dans un forfait destiné aux voyageurs qui viennent à Pucallpa. À part trois nuits de cérémonies à l'ayahuasca, le forfait inclut aussi l'expérimentation d'autres plantes. Arturo Reátegui préfère donc le présenter comme de la médecine traditionnelle autochtone au menu de son entreprise.

Nous avons demandé à plusieurs personnes à voir le centre d'ayahuasca où se déroulent les cérémonies proposées par Amazon World, mais nous n'avons pas obtenu de réponse.



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

En Espagne, les jeux dangereux des touristes

du pavot. Chaque printemps, des voyageurs venus de toute l'Europe se rendent en Castille-La Manche pour parcourir, à leurs risques et périls, les champs fleuris de pavot, plante qui renferme l'opium. Une enquête du quotidien espagnol **El País**.

Nous nous sommes adressé à d'autres agences de voyages, mais elles n'ont pas souhaité s'exprimer.

Même si l'ayahuasca est classée au patrimoine culturel du Pérou depuis 2008, ces pratiques font l'objet de certains préjugés. À Pucallpa comme dans d'autres régions du pays, une partie de la population, en général la plus religieuse, pense que le *curandeirismo* est une chose diabolique – d'ailleurs il y a beaucoup de sorcellerie dans le coin. Pour d'autres, en revanche, il ne s'agit que d'un truc pour attirer les touristes étrangers.

Le nombre d'étrangers qui font le circuit chamanique péruvien a beaucoup augmenté au cours des dix dernières années. Ils viennent du monde entier, mais on remarque une forte proportion de Russes. Ils sont tellement nombreux à venir en Amazonie péruvienne que le traducteur de russe est devenu un élément fondamental des circuits. → 24



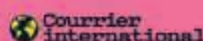
REPORTAGE



SIX PIEDS SUR TERRE

D'autres voix pour un monde durable

UN NOUVEAU PODCAST SIGNÉ



À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

23 ← Si l'ayahuasca est interdite en Russie, certains Russes se font de l'argent avec, au Pérou. "Je connais un Russe qui a un hôtel de routard dans la forêt de Pucallpa, et qui engage des indigènes pour diriger les cérémonies", raconte Lizandro Girao, 42 ans, un interprète de russe qui accompagne les groupes de touristes.

Thérapeutique. Lizandro Girao a grandi dans l'Amazonie péruvienne, mais est parti pour Moscou très jeune pour faire des études. C'est dans la capitale russe qu'il a eu son premier contact direct avec l'ayahuasca : "J'étais interprète d'espagnol et on m'a appelé pour accompagner un groupe de chamans qui faisaient des rituels là-bas."

"Aujourd'hui, ce ne serait pas possible", ajoute-t-il. Les cérémonies à l'ayahuasca ont cessé dans le pays en 2017. "La situation était très compliquée avec la justice russe." Le flux de touristes russes en Amazonie péruvienne n'a fait que croître depuis, explique-t-il.

Il n'existe pas de chiffres officiels, mais on estime que le Pérou est l'un des pays où l'on consomme le plus d'ayahuasca au monde – le Brésil se trouve également dans le peloton de tête. Les études scientifiques sur cette décoction et d'autres substances psychédéliques se multiplient, et les autres pays s'intéressent de plus en plus à ce breuvage.

Les études réalisées depuis les années 1980 montrent que l'ayahuasca non seulement ne présente aucun risque pour la santé, mais possède un potentiel thérapeutique pour des troubles comme la dépression et l'anxiété.



← Fresque exécutée sur le mur d'une école, à Pucallpa. Photo Carlos Minuano

L'interdiction de l'ayahuasca en Russie et dans d'autres pays, par exemple la France, et depuis le mois de mars l'Italie, montre que les politiques antidrogues vont à l'encontre de la science. De plus, elles nuisent aux droits des Amérindiens et à la recherche qui pourrait bénéficier à la santé publique.

"L'ayahuasca est utilisée par de nombreux peuples autochtones pour soigner différents types de maladies", fait valoir Jeffrey Bronfman, de l'ADF (Ayahuasca Defense Fund), un service de conseil juridique de l'Iceers (International Center for Ethnological Education, Research and Service), un institut de recherche situé en Espagne qui étudie les substances psychédéliques.

L'ayahuasca est une décoction de deux plantes : *Banisteriopsis caapi*, une liane connue sous le nom de *mariri*, et les feuilles de *Psychotria viridis*, un arbre appelé *chacrona*, qui a comme principe actif la DMT [diméthyltryptamine], un hallucinogène. Cette substance fait partie de la liste de celles interdites par la convention de Vienne sur les substances psychotropes de 1971.

"La DMT est interdite dans tous les pays signataires de la convention. Pour l'ayahuasca, cela peut signifier des restrictions et des contrôles plus ou moins stricts",

explique Constanza Sanchez, l'avocate de l'ADF.

L'usage à des fins religieuses a été autorisé au Brésil à la suite d'une résolution adoptée par le Conad (Conseil national sur la politique en matière de drogue) en 2010.

Ceux qui mènent les cérémonies sont très peu payés. La vie de "curandeiro" n'a rien de facile.

Au Pérou, l'autre revers des avancées de la science psychédélique, c'est la misère dans laquelle survivent de nombreux peuples amérindiens. Pourtant, le segment des drogues psychédéliques se présente comme une nouvelle ruée vers l'or. Le secteur attire les investisseurs dans le monde entier et vaut déjà dans les 190 millions de dollars, selon le rapport de l'organisation Psych Blossom de 2021.

Des chiffres qui ne changent pas grand-chose pour les nombreux représentants des Shipibo-Conibo qui mendient ou qui parcourent les rues pour vendre leur artisanat. Le peuple shipibo est l'un des deux plus anciens détenteurs des connaissances millénaires qui entourent l'ayahuasca et tant d'autres plantes amazoniennes. Les effets du mouvement appelé

"Renaissance psychédélique" se manifestent dans le tourisme chamanique.

Pendant, l'augmentation de la consommation d'ayahuasca et du nombre de voyageurs en Amazonie péruvienne menace la véritable médecine traditionnelle autochtone, déplore César Maynas, 51 ans, un *curandeiro* qui est issu d'une longue lignée de chamans de l'ethnie shipibo-conibo.

Beaucoup de monde investit dans le secteur chamanique, gagne des fortunes avec des forfaits touristiques hors de prix, mais ils paient très peu ceux qu'ils engagent pour effectuer les cérémonies. La vie d'un véritable *curandeiro* n'a rien de facile, explique Maynas : "Il faut s'isoler dans la forêt et jeûner longuement pour prendre les plantes, et il y a diverses restrictions alimentaires."

C'est un travail qui exige des années, on s'y consacre toute sa vie, ajoute-t-il. Il a commencé à travailler avec les plantes amazoniennes à 12 ans, avec sa grand-mère, qui était *curandeira*.

Menaces. Aujourd'hui César Maynas travaille avec sa femme, Fidela Ahuanari, 45 ans, et deux autres membres de sa famille, tous *curandeiros*. Cette famille de chamans effectue les rituels au centre de médecine traditionnelle Rao Kano Xobo (maison

de médecine), qui fonctionne depuis plus de vingt-cinq ans à Yarinacocha, à une vingtaine de minutes du centre de Pucallpa. "On utilise diverses plantes, ce n'est pas seulement l'ayahuasca qui soigne", précise Fidela Ahuanari.

Le couple met en garde : il y a beaucoup de personnes non préparées, ayant peu d'expérience, qui ouvrent des centres d'ayahuasca au Pérou. "Il y en a beaucoup qui se disent chamans, mais qui ne le sont pas et qui font un mauvais usage de la plante", ajoute Ahuanari.

Outre les impacts négatifs du tourisme chamanique, les Amérindiens sont confrontés à d'autres menaces. Fidela Ahuanari déplore : "Les grandes entreprises de pétrole et de gaz naturel, les exploitants forestiers et les narcotrafiquants envahissent notre territoire."

Et la déforestation affecte jusqu'à la survie de l'ayahuasca : "Aujourd'hui, il faut aller très loin pour cueillir les plantes."

— Carlos Minuano
Publié le 10 octobre

Ce reportage a été réalisé avec l'aide du Pulitzer Center, qui aide le journalisme indépendant, de la Fondation Gabo, qui défend le journalisme éthique, et de l'Open Society Foundations.

SOURCE



CARTA CAPITAL

São Paulo, Brésil
Hebdomadaire, 75 000 ex.
cartacapital.com.br

Fondé en 1994 en tant que mensuel, *Carta Capital*, vu son succès, devient hebdomadaire en 2001. Il maintient son indépendance face aux grands groupes de médias brésiliens. Au programme de son fondateur et toujours directeur de la rédaction, Mino Carta, figure légendaire du journalisme brésilien : des articles solides sur la politique, la culture, des billets d'opinion tranchés et, surtout, des dossiers qui dérangent.

iPhone 14 et iPhone 14 Plus avec 5G. Noël en grand. Et en plus grand.



Avec Orange reprise
économisez jusqu'à

180€*


en revendant
votre ancien téléphone.

iPhone 14

iPhone 14
DAS tête : 0,98 W/kg
DAS tronc : 0,98 W/kg
DAS membres : 2,98 W/kg

iPhone 14 Plus
DAS tête : 0,99 W/kg
DAS tronc : 0,98 W/kg
DAS membres : 2,99 W/kg

*Soit pour l'achat d'un iPhone 14 ou iPhone 14 Plus, 80€ de remise immédiate et – 100€ de bonus reprise avec un forfait mobile engagement 24 mois⁽¹⁾ ou – 50€ de bonus reprise sans forfait mobile⁽²⁾.

 Kit mains-libres recommandé. Offre soumise à conditions, valable en France métropolitaine du 08/12/2022 au 28/12/2022 avec ou sans forfait mobile engagement 24 mois, réservée aux particuliers.

5G : avec offre et terminal compatibles, uniquement dans les zones déployées (réseau 5G en cours de déploiement). Débit maximum en réception jusqu'à 2,1 Gbits/s dans les zones couvertes en 3,5 GHz avec agrégation des 4 bandes de fréquences 4G et jusqu'à 615 Mbits/s pour les zones couvertes en 2,1 GHz utilisée pour la 4G. Couverture détaillée et différenciée sur reseaux.orange.fr

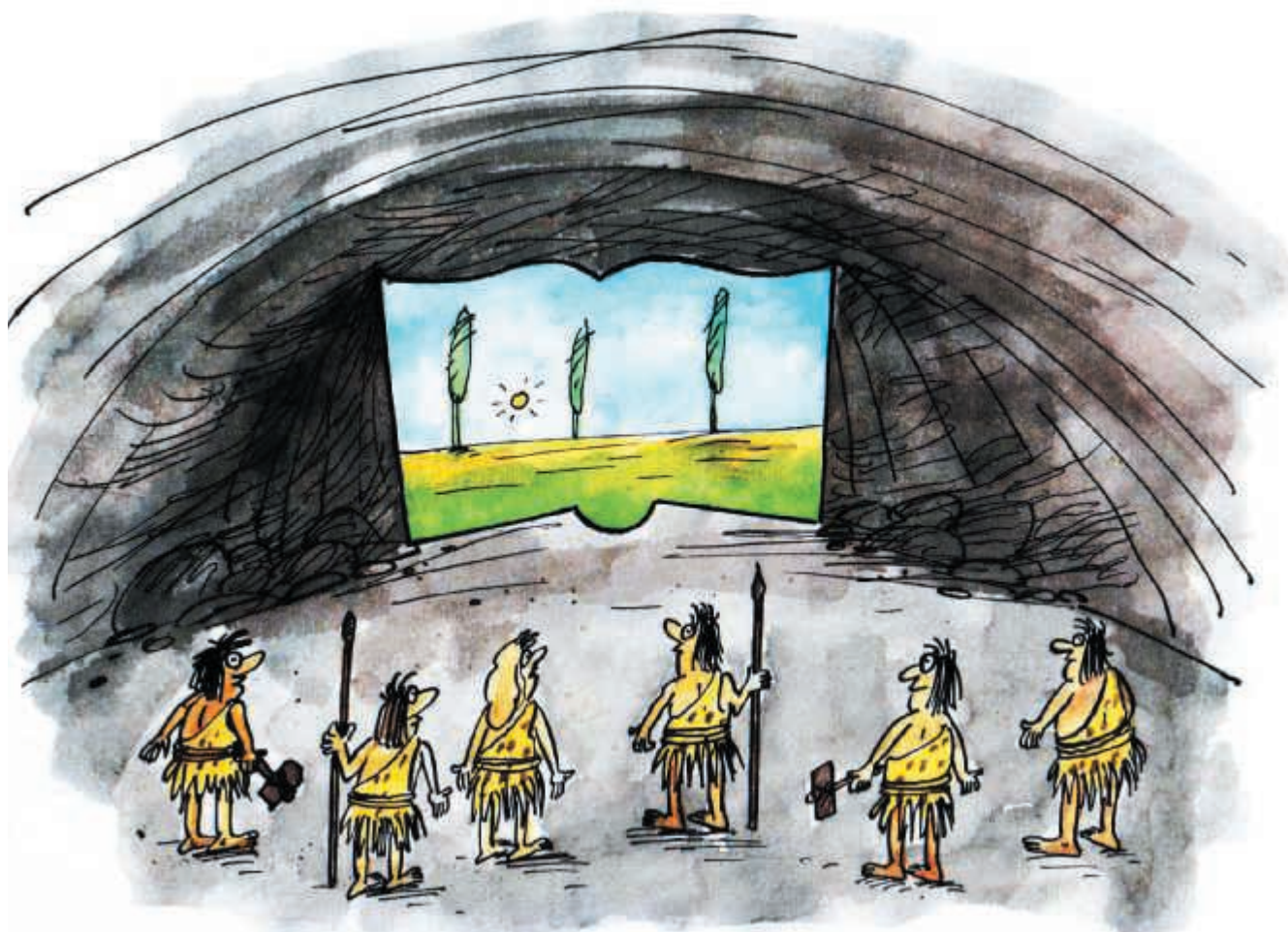
(1) Pour l'achat de l'un de ces deux mobiles avec la souscription d'un forfait mobile engagement 24 mois, Orange rachète votre ancien mobile 100€ de plus que sa valeur estimée. (2) Pour l'achat de l'un de ces deux mobiles, Orange rachète votre ancien mobile 50€ de plus que sa valeur estimée. Conditions détaillées en boutique.

orange™

ÉTATS-UNIS

Eve ou la vie sauvage

Apprendre à faire du feu ou à fabriquer des cabanes en pleine forêt... Dans le nord de l'État de New York, les stages de survie dans la nature rencontrent un large succès auprès d'Américains stressés par la crise climatique.



↳ Dessin de Pavel Constantin, Roumanie.

La Chine a enregistré ce qui a peut-être été la pire vague de chaleur de l'histoire. Les États-Unis ont tout connu, des canicules accablantes de Californie aux inondations du Kentucky. La crise climatique était jusque-là une menace lointaine que l'on pouvait glisser sous le tapis. Or, selon un récent sondage de l'université Yale, un tiers des Américains estiment qu'ils en subissent désormais personnellement les effets.

Shane Hobel, qui organise ce stage de survie dans l'État de New York, confirme un regain d'intérêt pour ses formations – non pas de la part de survivalistes convaincus qui se terrent dans des bunkers entourés de fusils et de boîtes de conserve, mais de la part de gens des villes : des médecins, des avocats, des architectes... Il confie : *“Je n'ai jamais vu les gens aussi désespérés qu'aujourd'hui. Ils*

“Je veux que mes enfants soient sensibilisés et prêts à affronter ce qui les attend.”

Eve Simonsen,
CHEF D'ENTREPRISE À NEW YORK

arrivent tous habités de la même peur, que la nourriture et l'eau viennent à manquer – ils ressentent le besoin d'acquiescer ces compétences. Tout est devenu volatil aujourd'hui, du climat à la politique en passant par la religion, tout.”

Shane Hobel, qui arbore une longue queue de cheval grisonnante, a eu une vie éclectique : il a été cascadeur, moniteur de moto-école et aujourd'hui il jongle entre ses activités de détective privé et de consultant en survivalisme pour le cinéma et la télévision. Pour ses stages, il s'appuie sur ses origines et son éducation amérindiennes.

Ces cinq dernières années, il a organisé toutes sortes de stages de survie sur son terrain de 35 hectares situé à quelques kilomètres à l'est de l'Hudson, non loin de l'Appalachian Trail [le “sentier des Appalaches”, qui traverse l'est des États-Unis]. Il possède plusieurs bâtiments à l'abandon, mais les juge trop froids et insalubres pour y vivre. Au lieu de quoi, il vit depuis cinq ans sous une petite tente. Pour se doucher, il s'asperge avec de grands récipients d'eau. Les hivers sont particulièrement durs.

La veille au soir du stage, plusieurs participants plantent la tente dans une zone herbeuse au milieu des armoises, à proximité d'une cuisine rudimentaire aménagée dans une cabane. Les étoiles brillent, les rainettes coassent. Certains confient qu'ils veulent simplement se rapprocher de la nature, se relier à quelque chose qu'ils ont perdu en habitant en ville. D'autres ont en revanche un œil

—The Guardian (extraits) Londres

Il y a plusieurs manières de réagir à un été émaillé de catastrophes climatiques dantesques – certains vont éprouver de l'indifférence, d'autres une angoisse sourde, d'autres encore vont passer à l'acte en dégonflant des pneus de SUV. Pour Eve Simonsen, la réaction la plus logique a été d'emmener ses deux enfants à deux heures de chez elle pour aller apprendre à construire des abris de fortune avec des branchages.

Eve Simonsen fait partie de la trentaine de personnes qui se sont inscrites à un stage de survie dans la nature récemment organisé dans une forêt du fin fond de l'État de New York, auquel je me suis joint. Parmi les participants glanant des brindilles pour allumer le feu ou s'échinant à fabriquer des pièges, plusieurs disaient vouloir acquiescer ce type de compétences

pour se préparer aux effets en cascade du dérèglement climatique.

“Je veux qu'ils soient mieux préparés que moi, explique ainsi Eve Simonsen en désignant sa fille de 12 ans et son fils de 9 ans. Je veux qu'ils soient sensibilisés et prêts à affronter ce qui les attend, quelle que soit la menace.”

“Je ne crois pas que l'on va se retrouver dans un film catastrophe hollywoodien façon Mad Max, mais, oui, je pense malgré tout que c'est la direction que l'on est en train de prendre.”

Chef d'entreprise à New York, Eve dit s'inquiéter notamment de la pénurie d'eau qui guette, et ses amis partagent son malaise croissant face au dérèglement climatique. La découverte récente de traces de dinosaures au Texas, mises au jour dans le lit d'une rivière après une sécheresse aggravée par le dérèglement climatique, a servi de signal d'alarme. *“Quand je pense à ce genre de choses, j'angoisse,*

confesse-t-elle. Je suis toujours en train de me dire : ‘C'est quoi, mon plan ? Où est-ce que je peux aller ?’”

Son affolement pourrait être un brin prématuré. La société ne s'est pas encore délitée, et les climatologues rappellent qu'il est encore temps d'éviter les pires répercussions du réchauffement planétaire en mettant en œuvre des actions concertées afin de réduire nos émissions de gaz à effet de serre et en finançant diverses mesures d'adaptation.

Catastrophes. Il n'empêche : on n'a guère de mal à imaginer la forme que pourrait prendre un tel effondrement. Pas plus tard que cet été, un tiers du Pakistan était sous l'eau, entraînant le déplacement de millions de personnes et provoquant une *“catastrophe humanitaire d'ampleur considérable imputable au dérèglement climatique”*, selon le gouvernement pakistanais.

sur les catastrophes qui guettent. “Si le pire devait arriver, ces compétences nous donneront au moins le temps d’envisager la suite”, analyse Dan, informaticien barbu.

Un groupe plus important d’une trentaine de personnes débarque le lendemain matin et retrouve les autres dans une sorte de salle de classe en plein air, construite par Shane sous les arbres. Pour leur souhaiter la bienvenue, Shane, qui descend des Algonquins, souffle dans une flûte en bois. Il explique que nos ancêtres nous ont transmis diverses compétences pour la vie dans la nature mais que nous en avons oublié la plupart en raison du confort que nous offre la vie moderne : “Nous sommes des primitifs qui vivons dans une époque sophistiquée.”

Pendant les heures qui suivent, Shane apprend au groupe à construire un “abri du glaneur” – une sorte de tétraèdre composé de branchages et recouvert de feuilles sous lequel on se glisse pour dormir dans les bois. Il prodigue également des conseils sur la manière d’allumer un feu. Le cours en question se termine par une épreuve : chaque participant doit réussir à enflammer son tas de branches et de brindilles à l’aide d’une seule allumette.

La journée se termine par un cours sur le maniement du couteau en taillant des bouts de bois qui serviront à fabriquer des pièges. La camaraderie et la motivation sont palpables au sein du groupe. Eve explique que si elle doit un jour fuir New York, idéalement pour gagner la ferme familiale, dans l’Oregon, ces nouvelles compétences lui seront utiles. “Je crois que tout le monde devrait apprendre ce genre de choses”, observe-t-elle.

Besoin de collectif. Il est peu probable que 8 millions de personnes puissent quitter New York pour aller mener une vie bucolique dans les bois. Aux États-Unis, la préparation à la catastrophe tourne souvent autour de la composition du sac d’évacuation et de la constitution d’un stock d’eau et de nourriture. Or le dérèglement climatique met surtout à l’épreuve le système en place plutôt que notre capacité individuelle à affronter le pire.

Quatre jours avant le stage de survie, des pluies torrentielles à Jackson, dans le Mississippi, ont privé d’eau potable 150 000 personnes en raison d’infrastructures inadaptées à une époque où les inondations, les feux et les chaleurs extrêmes soulignent sans relâche nos points faibles et l’incurie générale. Quelques jours après la fin du stage, la Californie a échappé de peu à une panne d’électricité géante grâce à un SMS éperdu des autorités de l’État exhortant les habitants à réduire leur consommation de courant au beau milieu d’une canicule record.

“Nous sommes des primitifs qui vivons dans une époque sophistiquée.”

Shane Hobel,
ORGANISATEUR DE STAGES DE SURVIE

“C’est toujours utile de savoir allumer un feu, et c’est une bonne chose d’avoir des réserves d’eau, observe Samantha Montano, spécialiste de la gestion de crises. Mais à Jackson, par exemple, ils se retrouvent sans eau potable pour une longue durée. Vous ne pouvez pas entreposer de l’eau pour des périodes aussi longues, donc le problème ne peut pas être réglé à l’échelle individuelle. Le problème vient des mauvaises décisions politiques qui ont été prises depuis des décennies.”

Samantha Montano estime que les États-Unis “ne sont pas encore au stade” d’un effondrement systémique dû au dérèglement climatique ou à d’autres crises, et que c’est l’action collective plutôt que notre capacité à vivre dans les bois qui empêchera la situation de tourner au vinaigre.

Tandis que les ombres s’allongent sous les arbres, les stagiaires de Shane restent concentrés sur leurs pièges, peaufinant le déclencheur pour que la pierre tombe sur la tête de l’animal insouciant qui passera par là. La journée a été longue, instructive et vaguement cathartique pour ces citoyens qui se sentent opprimés, angoissés et démunis en ville.

Quant à moi, je suis peut-être désormais capable de construire un abri de fortune et à la rigueur d’allumer un feu, mais il m’en faudra bien plus pour survivre – sans parler de vivre à mon aise – si nous laissons se produire l’effondrement écologique.

— Oliver Milman
Publié le 15 septembre

SOURCE



THE GUARDIAN

Londres, Royaume-Uni
Quotidien, 134 443 ex.
theguardian.com

L’indépendance et la qualité caractérisent ce titre né en 1821, qui compte dans ses rangs certains des chroniqueurs les plus respectés du pays. The Guardian est le journal de référence de l’intelligentsia, des enseignants et des syndicalistes. Orienté au centre gauche, il se montre très critique vis-à-vis du gouvernement conservateur.



**Club
Courrier**

Chaque mois, découvrez les événements et avantages réservés aux abonnés de Courrier international.



ÉVÉNEMENT

Tentez de remporter 1 pass VIP pour deux personnes pour le Festival international des jeux de Cannes, et 2 nuitées pour 2 personnes à l’hôtel Montaigne ****

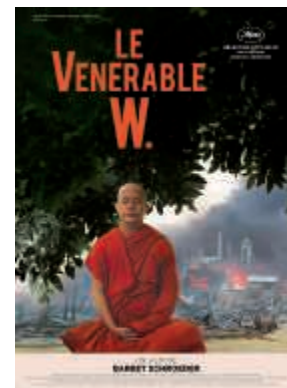


GUIDE

Jouez pour remporter un exemplaire physique du guide proposé par Hachette Destination Petaouchnok.

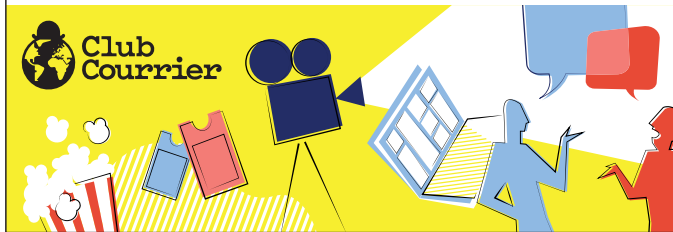
CINÉMA

Recevez un code pour découvrir Le Vénérable W. de Barbet Schroeder sur Universciné.



JEU DE SOCIÉTÉ

Tentez de remporter un exemplaire du jeu de société Dixit.





europe

Royaume-Uni. Les Celtes n'existent pas

La fragilité du Royaume-Uni tient davantage au centralisme des Anglais qu'à l'existence d'un peuple celtique en Écosse, au pays de Galles et en Irlande, assure ce journaliste britannique, qui appelle à bannir l'usage de ce terme.



—New Statesman
Londres

Il n'y a pas de Celtes. Jamais un tel peuple n'a existé. Il n'y a jamais eu de nation, de territoire, de tribu ou de langue celtes. Le nom vient du mot grec pour "étranger", *keltoi*, ressuscité par Edward Llwyd, un antiquaire gallois du XVII^e siècle. Il supposait que des gens parlant des langues proches les unes des autres devaient à l'origine n'avoir constitué qu'un seul peuple. Tout le reste n'est que mythes et conjectures, auxquels s'ajoute la conviction chez les Irlandais, les Écossais, les Gallois et les Cornouaillais qu'ils sont tout sauf anglais.

Pourtant, en dépit de décennies de travaux universitaires démontrant le contraire, les Celtes refusent de mourir. Leur amalgame en tant que peuples "non anglais" de l'entité géographique

baptisée les îles Britanniques est une toxine qui a empoisonné la composition du Royaume-Uni, en en faisant l'un des rares États d'Europe dont l'intégrité est constamment instable. Son Union s'est effondrée en 1922, avec l'indépendance de l'État libre d'Irlande [devenu la république d'Irlande en 1949], et sa pérennité est encore remise en question [par les vellétés indépendantistes en Écosse et les nationalistes nord-irlandais]. Le mois dernier, la tournée de Charles III dans les trois "nations" a eu quelque chose de désespéré.

Invasions successives. Depuis l'époque de Llwyd, nombreux sont ceux qui ont postulé qu'une invasion massive de "Celtes" avait eu lieu à un moment au II^e ou au I^{er} millénaire avant J.-C., sans doute par la mer du Nord. Des fouilles réalisées au XIX^e siècle en Autriche et en Suisse ont semblé

fournir la preuve d'une unique civilisation européenne s'étendant de l'Asie mineure, à l'est, au Portugal, à l'ouest. La théorie voulait qu'elle ait complètement occupé les îles Britanniques. Dont les antiques habitants avaient été submergés, et parlaient des versions d'une langue celte longtemps encore après le retrait de l'Empire romain, au V^e siècle de notre ère.

Puis les Celtes avaient été remplacés par les "Anglo-Saxons", d'autres peuples venus du continent européen, au cours d'une invasion si destructrice qu'en à peine quelques générations les gens qui vivaient dans ce qui deviendrait l'Angleterre s'étaient mis à parler une langue qui n'était plus du tout celte : le vieil anglais. Ce récit décrivant un archipel doté d'un patrimoine culturel double, encadré par deux invasions et deux asservissements distincts, a été populaire pendant des décennies.

Au fil du temps, les universitaires ont fini par considérer les deux invasions comme fictives. Dès les années 1950, J. R. R. Tolkien – professeur de vieil anglais à Oxford – ne voyait dans la notion de peuple celte unique qu'une absurdité, un "sac à malices" et un "crépuscule légendaire", avant de faire d'eux d'adorables Hobbits. À partir des années 1990, l'anthropologue Malcolm Chapman a décrété que les Celtes avaient été inventés "pour combler un vide chronologique". Le mot était désormais source d'une telle confusion qu'il aurait mieux valu le proscrire.

Avec le développement de l'archéologie étayée par l'ADN, également dans les années 1990, on a pu croire que le débat était clos. Rien ne prouvait qu'il y avait eu des invasions ou des remplacements de population, bien qu'il y ait eu des migrations internes périodiques. Les habitants des îles Britanniques étaient pour la plupart arrivés à la fin de la dernière ère glaciaire, depuis l'Espagne, en remontant le long du littoral atlantique. Barry Cunliffe, archéologue et historien de la culture celte, en a conclu que ces "peuples

C'est un peuple inventé "pour combler un vide chronologique".

Malcolm Chapman,
ANTHROPOLOGUE

de la mer" divers s'étaient répandus dans les îles et avaient adopté des versions d'une langue "celte ibère" par le biais des échanges commerciaux, sans doute durant l'âge du bronze. Selon lui, ces peuples ne sont donc pas devenus des Celtes, mais des "locuteurs de langues celtiques", même s'il a par la suite regretté de ne pas les avoir plutôt baptisés des "locuteurs de langues atlantiques".

Ce qui laissait en suspens la question de savoir si les langues celtes s'étaient diffusées dans toutes les îles Britanniques. L'ADN montre que là où les rivages orientaux des îles ont été largement colonisés depuis l'Europe du Nord, il était fort possible que ces peuples aient parlé une version de la langue qu'ils avaient toujours parlée. Autrement dit, une langue proto-germanique des peuples occupant le pourtour de la mer du Nord. Cela ne faisait

✓ Dessin de Jonathan McHugh
paru dans The New Statesman,
Londres

pas plus d'eux des "Germaines" que leurs voisins occidentaux étaient des "Celtes".

Là, le récit traditionnel était en outre brouillé par l'idée de la deuxième "invasion", censée s'être produite au lendemain du repli des Romains, vers 410 de notre ère. En se fondant virtuellement sur un unique témoignage, celui d'un moine gallois du nom de Gildas, une incursion saxonne était supposée avoir éradiqué ou chassé tous les "Bretons" de la partie orientale de la Grande-Bretagne.

Myriade de clans. Il s'est révélé des plus ardues de démentir l'existence d'une telle incursion saxonne. La professeure Susan Oosthuizen, en analysant des indices allant de la génétique aux traces d'occupation des sols, n'a trouvé aucune preuve que les "Celtes" auraient été massacrés ou refoulés vers l'ouest après le départ de Rome. Comme l'a aussi souligné l'anthropologue américain Jared Diamond, l'éradication de tout un peuple à une telle échelle aurait nécessité le déploiement d'une armée gigantesque.

Il faut se montrer prudent quand on prétend chercher des racines anciennes à des conflits modernes. Une étude ADN réalisée en 2015 sur le "peuplement des îles Britanniques" démontre que leur répartition est d'une diversité remarquable. Les gens du Devon sont génétiquement distincts de ceux qui sont d'origine cornouaillaise, juste à côté; les habitants du nord du pays de Galles de ceux du Sud, les habitants du Lancashire de ceux du Yorkshire voisin. Il n'y avait pas de "peuple" irlandais ou écossais cohérent sur le plan génétique, et encore moins de peuple celte – seulement une myriade de clans ou de tribus. Ce qui est indéniable, c'est une séparation entre l'est et l'ouest des îles Britanniques, qui explique que les plaines de l'Est se sont développées plus vite sous les Romains et après leur départ.

Cette division géographique a rapidement eu une incidence sur l'évolution politique des îles. Aux IX^e et X^e siècles, l'Angleterre a fédéré une heptarchie, sept royaumes. Héritière de la tradition civique et militaire des Romains, elle a prospéré à partir des plaines fertiles de l'Est. Les Anglais se sont alliés et → 30

SAINT JAMES[®] — VO —

RHUM PURE CANNE



LA DISTILLERIE SAINT JAMES ÉLABORE DEPUIS 1765 DES RHUMS AGRICOLES À PARTIR DU PUR JUS DE CANNE ISSU DE SES PLANTATIONS.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ, À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

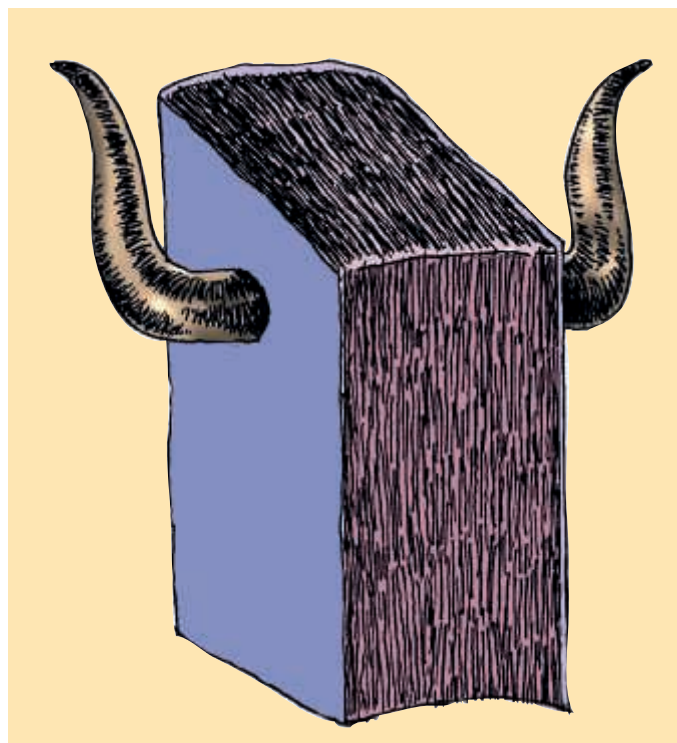
28 ← ont fait la démonstration de leur puissance, avançant vers le Nord et l'Ouest, subjuguant le sud-ouest, le nord-ouest et le sud de l'Écosse, terres où l'on parlait des langues celtiques. Jamais, pendant cette expansion, les peuples du pays de Galles, d'Écosse et d'Irlande ne se sont associés pour faire face aux Anglais.

Négligence et répression. Ce que l'on a appelé plus tard le "premier Empire anglais" n'a jamais été formellement conquis, même par les Normands, qui se sont efforcés de sécuriser leurs frontières occidentales et septentrionales avant tout par l'assimilation. Les envahisseurs ont implanté dans ces régions des nobles normands. À l'origine, tant les Fitzgerald en Irlande que les Stewart en Écosse étaient normands. En Irlande, la plupart se sont adaptés à la culture locale et se sont battus entre eux; quand ils en trouvaient le temps, ils affrontaient les armées d'invasion venues d'Angleterre. Tout ce qu'ils avaient en commun avec leurs voisins prétendument "celtes" au pays de Galles et en Écosse, c'était la haine des Anglais.

Au Moyen Âge, le traitement réservé par l'Angleterre au pays de Galles, à l'Écosse et à l'Irlande a alterné entre négligence et répression. Contrairement à d'autres régions d'Europe, il n'y avait pas une once de fédéralisme dans les îles Britanniques. Londres passait outre aux décisions des Parlements de Dublin et d'Édimbourg.

Quand les Tudor sont montés sur le trône, assimilation et union étaient devenues des réflexes impériaux. En 1405, le pays de Galles a été assujéti à la couronne d'Angleterre, sa langue et sa culture ont été obliérées par la loi. En 1536, Henri VIII a décidé que le pays de Galles serait "incorporé, annexé et uni" à l'Angleterre. Constitutionnellement, il a disparu pendant presque cinq siècles. L'Écosse a préservé une certaine indépendance du temps des guerres des Trois Royaumes, dans les années 1600, mais des pots-de-venin l'ont convaincue de rejoindre le pays de Galles au sein d'une union avec l'Angleterre en 1707.

L'Irlande est restée à part. Condamnés aux yeux de Londres par leur fidélité au catholicisme, les Irlandais se sont révoltés contre la domination protestante. Les



Anglais n'ont tiré aucune des leçons de la guerre d'indépendance américaine, tuant dit-on quelque 50 000 Irlandais durant la rébellion de 1798. Ils ont fermé le Parlement de Dublin et, à partir du 1^{er} janvier 1801, ont imposé une nouvelle union avec l'Angleterre.

Les nations "celtes" ont connu des sorts divers en deux siècles de domination du Parlement de l'Union, sous la férule de l'Angleterre. Le pays de Galles s'est installé dans son état de subordination, tirant parti de ses richesses agricoles et minières. Le sud de l'Écosse a prospéré dans le nouvel Empire britannique. Glasgow

Quand les Tudors sont arrivés au pouvoir, assimilation et union étaient des réflexes impériaux.

est devenue la deuxième ville de Grande-Bretagne, tandis que les "Lumières" d'Édimbourg étaient saluées par Voltaire : "Nous nous tournons vers l'Écosse pour trouver toutes nos idées sur la civilisation."

Désormais en déclin, les langues celtiques ont suscité l'intérêt des collectionneurs, la fièvre de la "celtomanie" s'emparant de toute l'Europe. Napoléon lui-même se proclamait descendant d'empereurs celtes. Beethoven composait des chansons irlandaises et écossaises. Mais quand l'écrivain

sir Walter Scott est devenu vice-président de la nouvelle Société celtique royale d'Écosse, en 1920, jamais il ne lui est venu à l'esprit d'inviter les Gallois ou les Irlandais à s'y joindre, pas plus qu'il ne s'est hasardé à s'exprimer en langue celtique.

Le celtisme irlandais, lui, a servi de paravent à une résurgence nationaliste. La langue irlandaise s'est muée en un talisman permettant d'échapper aux griffes de l'Angleterre. Une Ligue gaélique a été fondée en 1893, mettant en avant la langue irlandaise en guise de "rhétorique mobilisatrice", mais les Irlandais se plaignaient du manque de soutien des Gallois et des Écossais, à qui ils reprochaient de vouloir se concilier les Anglais.

L'ultime affrontement pour l'indépendance de l'Irlande, entre 1916 et 1922, a été une guerre entre l'Irlande et les Anglais, menée par les seuls Irlandais. Quand leur chef, Éamon de Valera, s'est adressé au Premier ministre britannique Lloyd George en gaélique, ce dernier lui a fort à propos répliqué en gallois, moment symbolique montrant l'incapacité des Celtes à communiquer et à s'allier.

Quand l'Irlande est devenue indépendante, l'événement a été accueilli avec indifférence par les Anglais, comme s'ils étaient satisfaits d'être débarrassés d'un fardeau. Or elle a sans doute correspondu au début de la période

la plus stable de l'"union" au Royaume-Uni. L'ascension du Parti travailliste a joué un rôle crucial, lui qui reposait sur la force électorale de deux régions industrielles, le pays de Galles et le Sud écossais.

Dès lors, le nationalisme gallois et écossais n'a plus été l'apanage que d'extrémistes excentriques. En 1979, quand les électeurs gallois et écossais se sont vu offrir leurs propres assemblées, ils ont refusé.

Quoi qu'il en soit, la renaissance du nationalisme au tournant du

Le celtisme irlandais a servi de paravent à une résurgence nationaliste.

xxi^e siècle est l'un des grands phénomènes de la politique britannique moderne, un phénomène certes passé inaperçu au début. Il a entre autres pour cause les nouvelles tensions autour des identités régionales dans toute l'Europe, mais aussi la centralisation impitoyable du gouvernement de Londres. En 1989, Margaret Thatcher a imposé de nouveaux impôts locaux à l'Écosse, un an avant l'Angleterre, et la réaction des Écossais a contribué à sa chute. Huit ans plus tard, Tony Blair a remis la question de la dévolution sur le tapis, et cette fois, les Écossais et les Gallois ont accepté.

Depuis, les mouvements indépendantistes en Écosse et au pays de Galles ont atteint respectivement 50 % et 30 % dans les sondages. Si ni l'un ni l'autre ne semblent sur le point d'obtenir leur indépendance à court terme, les jeunes électeurs y sont favorables, ce qui vaut également pour la réunification irlandaise en Irlande du Nord. Le vent a tourné, et il semble annoncer la fin du premier Empire anglais, tout juste un demi-siècle après la fin du dernier Empire britannique.

Les ennuis des unionistes n'ont rien de nouveau. C'est un défi qu'ont dû relever la plupart des gouvernements d'Europe occidentale au cours du siècle écoulé. En réaction, l'Espagne, l'Italie et la France ont marché sur les traces de l'Allemagne et se sont orientées vers la décentralisation. En Bavière, en Sicile, en Corse, en Catalogne et au Pays basque, les gouvernements centraux ont concédé toujours plus d'autonomie

pour préserver la démocratie. Ce qui a abouti, le plus souvent, à une authentique dévolution de la souveraineté, y compris dans le domaine fiscal. Après l'avoir autrefois moquée, voilà que l'on s'ingénie maintenant à copier la Confédération helvétique.

Même dans le cadre de la dévolution de 2000, Londres n'a accordé qu'une liberté de façade à l'Écosse et au pays de Galles dans le secteur des taxes et du budget. Avec pour résultat que, comme en Irlande du Nord, les économies des deux nations sont devenues encore plus dépendantes des subventions londoniennes.

Il est faux, et politiquement insultant, de mettre dans le même sac Écossais, Gallois et Irlandais en tant que "Celtes", par opposition aux Anglais. Ce sont des peuples distincts, chacun ayant sa propre histoire.

Le fait que le Parlement britannique, en plus d'un siècle, ait été incapable de créer une union stable en dit désespérément long sur sa maturité politique. Les conservateurs ne sont pas en mesure de débattre de concepts fédéralistes comme la "dévolution totale" ou "l'indépendance light". C'est à cause de tels préjugés qu'ils ont perdu l'Irlande. Et ils semblent aujourd'hui disposés à perdre aussi l'Écosse. Ce qui serait une tragédie aussi malheureuse qu'évitable. Mais si les îles Britanniques se divisent effectivement en trois, ce ne sera pas la faute des "Celtes", mais clairement celle des Anglais.

—Simon Jenkins
Publié le 12 octobre

SOURCE



NEW STATESMAN

Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire, 36 591 ex.
newstatesman.com

Depuis sa création en 1913, cette revue politique, aussi réputée pour le sérieux de ses analyses que pour la férocité de ses commentaires, est le forum de la gauche indépendante. Le titre est, par définition, le journal de référence de l'intelligentsia de gauche, mais ses colonnes sont ouvertes à un large éventail d'opinions. Il a abandonné sa présentation austère pour une maquette plus aérée et colorée.

“DEPUIS MON SALON, JE PARTICIPE AU RAMASSAGE DE DÉCHETS SUR UNE PLAGE.”

Avec Mon Programme Pour Agir*, en réduisant votre consommation d'énergie au quotidien, vous pouvez aussi contribuer à soutenir des actions plus responsables.

J'agis
avec
ENGIE



ENGIE

L'énergie est notre avenir, économisons-la!

*Mon Programme Pour Agir est un service gratuit réservé aux clients ENGIE ayant souscrit une offre de marché qui a pour objectif de valoriser les actions des consommateurs qui s'engagent en faveur de la transition énergétique. Ils peuvent cumuler des KiloActs et les utiliser pour soutenir les projets de la Fondation de la Mer, fondationdelamer.org, qui contribuent à lutter contre la pollution sur le littoral et en mer. Voir détail et conditions sur soutiens.engie.fr et dans votre espace client.

ENGIE : SA AU CAPITAL DE 2435285 011 € - RCS NANTERRE 542 107 651. © Charles Mamarot.

ITALIE

Dans les Abruzzes, la mafia des herbages

Les éleveurs de cette région sont violemment intimidés par des mafieux du sud de l'Italie, venus s'emparer des pâturages. Et des 150 millions annuels de fonds européens qui vont avec.



—L'Espresso Rome

La route qui va du massif du Gran Sasso au plateau de Campo Imperatore est déserte. Ici, le silence est uniquement troublé par les clopinements d'un petit troupeau de chevaux de trait qui semblent aller et venir à leur guise dans les vallées de ce petit coin des Abruzzes. Mais si le regard ne croise pas âme qui vive, en ce jour d'octobre, on ne s'en sent pas moins observé.

De fait, peu de temps après, un 4x4 gris passe au ralenti : «Ce sont sans doute des types de Foggia [dans la région des Pouilles], ici, on est sur leur territoire», me glisse Donato Di Marco, un dirigeant de la Confédération italienne des agriculteurs, qui connaît cette région des Apennins comme sa poche.

Des types de Foggia? Mais qu'est-ce qu'ils font là? Et pourquoi cette surveillance?

Cela fait un certain temps qu'il se passe de drôles de choses dans ces vallées, entre des individus patibulaires et des sociétés inconnues qui accaparent des terrains privés et font la loi dans l'attribution des conventions de pâturage dans le domaine public.

Futur désert agricole. Ils ont été attirés ici par la manne qui tombe de Bruxelles pour soutenir les agriculteurs : près de 150 millions d'euros par an. Des fonds censés créer de la richesse sur le territoire mais qui finissent par disparaître dans la nature, accaparés par des spéculateurs venus du Nord, mais aussi par des personnages qui fleurissent la mafia, venus de Sicile, de Calabre, de Campanie ou des Pouilles. Dans ces vallées, on ne dort plus d'un sommeil aussi paisible que naguère.

La tension monte, comme en témoignent quelques affaires

survenues récemment : des éleveurs qui retrouvent un beau jour quarante de leurs bêtes équarries ou à demi calcinées, des conduites d'eau sectionnées, des pneus de tracteurs crevés. Des incendies çà et là, comme celui survenu sur le plateau du Campo Imperatore, qui a détruit un hôtel flambant neuf.

Ici, les pressions sont continues. Un jeune d'un village de la région qui venait à peine d'acheter une camionnette pour vendre des sandwiches aux touristes a été abordé par des gens qui avaient l'accent des Pouilles : «Tu ne peux pas travailler ici.» Et voilà son rêve tué dans l'œuf.

À Campo di Giove, un jeune agriculteur a signalé aux carabinieri avoir été approché par trois individus originaires du Gargano [dans la province de Foggia]. Ils voulaient reprendre l'exploitation qu'il avait héritée de son père, éleveur. Au premier refus, il a reçu des menaces : il en a fait part aux forces de l'ordre mais n'a pas porté plainte. Il faut dire que la peur règne aujourd'hui dans ces vallées.

L'argent de la politique agricole commune (PAC), auquel s'ajoutent les aides aux élevages bovins et ovins, suscite des convoitises chez des individus qui aimeraient percevoir ces fonds sans trop se forcer, pour ensuite les transférer ailleurs, laissant sur place des exploitations et des élevages fictifs qui ne produisent rien.

Depuis quelques années, des coopératives raflent toutes les terres agricoles à des exploitants qui ne peuvent pas faire jeu égal, et elles s'invitent également dans les adjudications publiques des communes. Chaque hectare a pu bénéficier de 200 euros d'aides au seul titre du soutien à l'agriculture, à quoi s'ajoutent d'autres subsides, comme ceux alloués aux éleveurs de bovins, qui peuvent s'élever à 240 euros par tête de bétail.

«Il en résulte une situation paradoxale, analyse Lina Calandra, qui enseigne la géographie à l'université de L'Aquila. Au lieu d'intégrer le revenu de ceux qui vivent et produisent sur place, les aides européennes contribuent au déclin des élevages de montagne, pendant que des élevages fantômes, qui n'existent que sur le papier, prolifèrent, créés par des banquiers,

des comptables, des avocats et des notaires.»

Les conséquences sur le territoire sont dramatiques, dénonce Nunzio Marcelli, berger à Anversa degli Abruzzi et président de l'Appia, le groupement du pastoralisme italien : «On assiste à

La manne européenne est transférée ailleurs, laissant sur place des exploitations fictives qui ne produisent rien.

un triple phénomène : l'accaparement des terres, la fermeture des exploitations intègres et le départ des jeunes du pays. On est en train de créer un désert. Parallèlement, on assiste à d'autres phénomènes étranges qui sont le fruit de la spéculation, comme ce que j'appelle l'«asinification» du territoire. On voit fleurir les asineries dans le secteur, qui sont parfois de faux élevages, car l'UE accorde la même aide à celui qui élève une vache qu'à celui qui élève un âne, alors que les coûts sont très différents. Il est beaucoup plus onéreux d'élever un cheptel bovin.»

Dans ces vallées, outre la prolifération d'ânes, on assiste à une multiplication des actes de violence, comme le confirment plusieurs bergers rencontrés par L'Espresso : «Je ne compte même plus les animaux qu'ils m'ont tué. La dernière vache, c'était il y a deux mois. Je l'ai retrouvée morte dans un ravin», soupire Assunta Valente, propriétaire d'une exploitation agricole à cheval sur le Latium et les Abruzzes, et qui subit depuis trois ans des violences, des vols et des intimidations à répétition. «Je n'ai



↳ Dessin de Martirena, Cuba.

pas compris tout de suite que les attaques étaient ciblées. Au début, je n'y faisais pas attention. Et puis elles se sont multipliées, et j'ai commencé à recevoir des menaces. Ils m'ont coupé des tuyaux, ils m'ont lacéré les pneus du tracteur, ils m'ont cassé l'enclos où je garde les bêtes. Jusqu'aux exécutions proprement dites. Ils m'ont tout fait, ils m'ont même tué mes chiens.»

Pour Assunta Valente, ces actes portent la marque de «la 'mafia des herbages', qui veut faire main basse sur les terres. Ils ont commencé par voler des bêtes et puis ils ont compris que le plus efficace, pour mettre en difficulté les éleveurs, c'était de tuer le bétail. Ils ne te rachètent pas ton exploitation, ils t'obligent à jeter l'éponge. Si tu enlèves ses pacages à un éleveur, qu'est-ce qu'il lui reste?»

Pendu à un arbre. D'autres ont vu leurs machines incendiées. «Il y a le feu, il y a le feu chez toi!» ont crié au téléphone les voisins de l'éleveur Dino Rossi, une nuit de janvier dernier. «Il n'était que 22 heures mais j'étais sur le point d'aller au lit, comme le lendemain je me levais tôt pour travailler, raconte l'intéressé, patron d'une exploitation de la commune d'Ofena, dans la province de L'Aquila. Je suis descendu et j'ai vu ma presse à balles rondes en flammes. Il y avait énormément de fumée et une odeur infecte de pneu brûlé. Un peu plus d'un mois plus tard, rebelote : ils m'ont brûlé ma pelle mécanique, que j'avais garée dans la stabulation.»

Pour Dino Rossi, ces actes de violence ne le visaient pas lui mais l'exploitation voisine. «Ils ont envoyé deux avertissements à la mauvaise personne et, de fait, ils ont fini par avoir celui qu'ils visaient vraiment.» Il fait ici allusion à la mort d'un jeune éleveur d'Ofena, retrouvé pendu à un arbre après avoir été blessé à la tête par un pistolet d'abattage quelques mois plus tôt. «Au village, tout le monde dit qu'il a été poussé au suicide. Les Abruzzes deviennent une terre de conquête.» Une terre de conquête, et une terre de mafia.

Dans le plus grand silence, uniquement troublé par le clopinement des sabots et le bruit des 4x4.

—Antonio Frascilla et Chiara Sgreccia
Publié le 23 octobre



Ukraine, Afghanistan, Syrie...

Plus de 100 millions de personnes déplacées de force dans le monde. Qui aurait pu imaginer ?

Plus de 7 millions de personnes ont fui la guerre en Ukraine. 50 % de la population afghane dépend de l'aide humanitaire. Près de 2 millions d'enfants syriens de moins de 11 ans sont réfugiés et n'ont pas ou peu de souvenirs de leur pays. Les équipes du HCR, l'Agence des Nations Unies pour les réfugiés, sont mobilisées pour protéger les personnes déracinées à travers le monde. Dans l'urgence, pour sauver des vies en fournissant des abris, de la nourriture, de l'eau et des soins médicaux aux personnes déplacées de force. Sur le long terme, elles leur donnent aussi les moyens de se construire une vie meilleure, en facilitant l'accès à l'éducation ou à la formation.

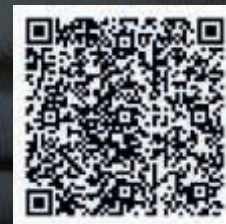
Face à l'inimaginable, agissons ensemble !



UNHCR
L'Agence des Nations
Unies pour les réfugiés

Faites un don sur unhcr-quiauraitpuimaginer.fr

Bénéficiez d'une réduction sur vos impôts 2022
en faisant un don avant le 31 décembre.*



© UNHCR/Andrew McConnell

*Les dons au HCR sont déductibles à 75 % jusqu'à 1 000 €. À ce titre, 75 % du montant de vos dons du 1^{er} janvier au 31 décembre 2022 peuvent être déduits de votre impôt sur le revenu 2022 dans la limite de 1 000 € de dons. Au-delà, une réduction de 66 % est appliquée dans la limite de 20 % du revenu imposable.



↓ Lee Jiann-shing, boulanger retraité de 71 ans et radioamateur passionné, installe une station de radio dans sa camionnette. Photo Annabelle Chih/Los Angeles Times



—Los Angeles Times Los Angeles

Tous les mardis soir, BX2AN vient s'asseoir au bord de la rivière Xindian. Il reste là, immobile; seuls son pouce et son majeur tapotent deux petits palets métalliques, qui émettent un son à chaque frappe. Du côté droit, c'est un *ti*, c'est-à-dire un point; du côté gauche, un *ta*, c'est-à-dire un trait, le tout formant les éléments de base de l'alphabet morse.

"Il y a quelqu'un?" tape-t-il. Les réponses arrivent par à-coups du Japon, puis de Grèce et de Bulgarie. À chaque fois, BX2AN, comme on l'appelle sur les ondes radio, note une série de chiffres et de lettres (des indicatifs, des noms, des dates ou des lieux). Puis il tourne un bouton noir pour arriver à la bonne position sur son boîtier émetteur-récepteur, dont les écrans émettent une lueur jaune dans l'obscurité.

C'est bien le bon réglage, cela ne fait aucun doute. Cet indicatif d'appel unique est marqué sur le devant de sa station radio noire, griffonné à l'aide d'un marqueur indélébile fatigué sur sa tasse de voyage, et gravé sur une plaque sur le tableau de bord de sa voiture. Sur le côté de son bloc-notes, BX2AN, a-t-il encore écrit machinalement.

Dans le monde ordinaire, il s'appelle de son vrai nom Lee Jiann-shing. À 71 ans, cet ancien propriétaire de boulangerie à la retraite, marié, père de cinq enfants et grand-père de huit petits-enfants, est un radioamateur passionné depuis trente ans. Chaque semaine, il est toujours le premier à ce rendez-vous que se donnent régulièrement les radioamateurs de Taipei.

Taiwan. Avec des "ti" et des "ta", on refait le monde

La radio à ondes courtes a connu son heure de gloire pendant les deux guerres mondiales. Sur l'île, 25 000 radioamateurs de tous âges la remettent au goût du jour par passion, mais aussi dans la crainte d'une guerre avec le voisin chinois.

Ils se réunissent sur la pelouse d'un petit terrain de camping à la frontière sud de la ville. C'est là que M. Lee écoute les ondes radio au coucher du soleil, penché sur son poste à l'arrière de sa camionnette. Il ne parle pas beaucoup; il préfère communiquer avec des *ti* et des *ta*. À 20 h 30, il a déjà correspondu avec six autres opérateurs dans différents pays.

U-R-N-A-M-E ["ton nom?"], demande-t-il à un contact en Bulgarie. G-E-K, répond l'opérateur, en précisant un emplacement: S-O-F-I-A. En retour, M. Lee tape L-E-E, et le nom de sa ville.

Alors que de nouveaux membres de la Société des radioamateurs de la république de Chine (CTARL, Chinese Taipei Amateur

Radio League) arrivent au compte-gouttes, deux autres opérateurs installent leurs stations à quelques mètres de là. L'un d'eux se met à tapoter, comme M. Lee, tandis qu'un autre préfère utiliser un émetteur vocal portatif pour capter les bribes d'une conversation de l'autre côté du détroit de Taiwan [en Chine populaire].

À l'ère des smartphones et des MP, la radio amateur est devenue un passe-temps réservé à quelques passionnés à Taiwan.

Beaucoup ont plus de 50 ans, comme M. Lee; ils aiment bidouiller des appareils électroniques, échanger des cartes postales avec de nouveaux contacts, et c'est à celui qui se connectera à l'endroit le plus éloigné.

La radio amateur pourrait bien dépasser le stade du simple passe-temps agréable. Devant l'agressivité militaire croissante de son voisin beaucoup plus puissant, l'île autonome de fait, à une centaine de kilomètres à l'est de la Chine, envisage différents scénarios de conflit armé. Or, en cas de destruction des antennes-relais du service de téléphonie mobile et de coupure des câbles Internet, la capacité des fréquences radio à ondes courtes à transmettre des messages longue distance pourrait devenir cruciale pour les civils comme pour les militaires.

Du flirt ado à Xi Jinping. C'est au début du xx^e siècle et à partir des États-Unis qu'un engouement est né pour l'utilisation à des fins récréatives des radios sans fil, qui transmettent et reçoivent des messages via des signaux électromagnétiques. Les opérateurs radio amateurs privilégient l'emploi des hautes fréquences radio, une catégorie fondée sur le nombre d'oscillations des ondes électromagnétiques. Ces signaux radio à ondes courtes sont capables de parcourir de grandes distances en rebondissant sur les particules de l'atmosphère terrestre.

La technologie s'est avérée utile pendant les Première et Seconde guerres mondiales, lorsque des pays comme les États-Unis et la Grande-Bretagne avaient fait appel à des radioamateurs très doués pour envoyer et intercepter des messages secrets, alors que l'accès des ondes à des fins civiles était limité.

Taiwan a tardé à l'adopter. Sous le Kuomintang (KMT, le parti nationaliste, dont les dirigeants se sont réfugiés sur l'île en 1949 après leur défaite contre le Parti communiste de Mao Zedong), l'utilisation civile de la radio amateur était interdite par un gouvernement qui se méfiait toujours des espions du continent. Les premiers examens pour obtenir une licence n'ont été ouverts qu'en 1984. Mais aujourd'hui, alors que la menace d'un conflit entre les deux rives du détroit fait la une des journaux, Taiwan compte environ 25 000 radioamateurs licenciés, selon la Commission nationale des communications.

La Chine affirme que Taiwan fait partie de son territoire, une position que les États-Unis ont reconnue sans pour autant l'approuver. Mais face au président chinois, Xi Jinping, et à sa volonté d'unification par la force en cas de solution pacifique impossible, le président Joe Biden a durci sa rhétorique sur la nécessité de défendre la démocratie sur l'île, ce qui fait craindre un affrontement.

Alors que Taiwan doit faire face à l'éventualité d'une guerre, de nombreux civils s'y préparent de leur côté. Shoichi Chou, 45 ans, se souvient avoir utilisé une radio sans fil lorsqu'il était adolescent pour draguer et parler avec ses amis. Mais il y a deux ans, quand il a constaté que Xi Jinping haussait le ton à propos de l'unification, → 36



REPORTAGE

JE LÈGUE AU

GRET



Je confie mon dernier projet
à celles et ceux qui sauront

prendre soin du monde.

Depuis près de cinquante ans, les équipes du Gret agissent dans une trentaine de pays à travers le monde sur tous les terrains de la solidarité, pour lutter contre la pauvreté, réduire les inégalités et préserver l'environnement. Les legs et assurances-vie sont des ressources formidables pour nous permettre de construire, avec et pour les personnes les plus vulnérables, des sociétés plus justes et plus durables.

adfintas © Maya Palma : 

**POUR OBTENIR UNE BROCHURE GRATUITE,
CONFIDENTIELLE ET SANS AUCUN ENGAGEMENT :**

Renvoyez ce coupon à : Fonds d'appui du Gret, Service libéralités, Campus du jardin d'agronomie tropicale de Paris, 45 bis avenue de la Belle Gabrielle, 94736 Nogent-sur-Marne cedex.

Mme M.

Nom : Prénom :

Adresse :

Code postal : [] [] [] [] [] [] Ville :


**RÉFLÉCHIR À CE QU'IL ADVIENDRA DE SON
PATRIMOINE APRÈS SA DISPARITION EST UNE ÉTAPE
FONDAMENTALE DE LA VIE, qui demande du temps.**



N'hésitez pas à vous faire accompagner par un notaire pour vous assurer que vos volontés seront respectées. Je suis également là pour vous écouter et vous accompagner dans votre projet, en toute confidentialité."

AGATHE COUSIN, Responsable libéralités

 legs@gret.org

 01 70 91 92 23

Le fonds d'appui du Gret est exonéré des frais et droits de succession. En le désignant comme bénéficiaire d'un legs ou d'une assurance-vie, vous avez la garantie que 100 % de votre don sera utilisé pour les missions de solidarité du Gret. Mention légale RGPD : Les données recueillies vous concernant nous sont nécessaires pour assurer le suivi de votre demande et vous tenir au courant de nos activités. Vos données personnelles collectées resteront strictement confidentielles. Elles ne seront ni vendues, ni échangées. Conformément à la loi Informatique et libertés modifiée et au Règlement général sur la protection des données, vous disposez d'un droit d'accès, de modification, de rectification, d'effacement et d'opposition, de limitation et de portabilité de vos données personnelles, en vous adressant à notre Délégué à la protection des données par courrier postal ou par email à dpo@gret.fr

GRETLEGS22CIAP2

34 ← il a décidé de se familiariser à nouveau avec cette technologie au cas où une guerre éclaterait et où les lignes de communication seraient coupées. Désormais opérateur agréé, M. Chou, qui habite dans la ville de Taoyuan [dans le nord de l'île], où il tient un atelier de personnalisation d'ordinateurs portables, garde toujours une radio dans un sac préparé au cas où, avec des piles de rechange, de l'eau et un casque de sécurité. "Cela me paraît très important, car il suffira que quelques stations manquent d'électricité pour qu'on se retrouve sans aucun moyen d'utiliser son téléphone."

Kenny Huang, directeur général du Centre d'information sur Internet à Taïwan (Taiwan Network Information Center), une association au service des utilisateurs locaux d'Internet, explique que plusieurs ministères ont commencé à plancher sur des plans d'urgence en cas de pannes liées à un conflit. "Cette année, le gouvernement a compris qu'il devait se préparer au pire des scénarios, compte tenu de la montée des tensions entre Taïwan et la Chine."

Si le recours à la radio amateur ne fait pas encore officiellement partie des solutions envisagées, pour T. H. Schee, un chef d'entreprise taïwanais spécialisé dans les

hautes technologies, qui anime des conférences sur la défense civile, ces appareils ont vocation à répondre à sa principale préoccupation : trouver un moyen de sécuriser les capacités de communication en cas d'attaque. Selon lui, "la radio amateur a fait ses preuves comme canal de communication fiable pendant plusieurs guerres mondiales, ainsi que pendant le conflit entre l'Ukraine et la Russie".

Fierté et dépendance. À Taïwan, les opérateurs amateurs participent à la formation du personnel militaire et sont également présents pour assurer des communications d'urgence lors des catastrophes naturelles avec des victimes, ou lors des fêtes du réveillon du Nouvel An dans le centre-ville de Taïpei, entre autres événements.

Pour David Kao, secrétaire général de la CTARL : "Certains peuvent penser que, avec les avancées technologiques actuelles, c'est amené à disparaître, mais les choses nouvelles ne sont pas toujours très fiables."

M. Kao avait 9 ans lorsqu'il est tombé pour la première fois sur un poste radio. C'était en 1981. Intrigué, il avait écumé les bibliothèques à la recherche d'ouvrages sur ces nouveaux appareils, et avait parcouru



les états d'un marché pour avoir plus d'informations à ce sujet. À l'époque, l'obtention d'une licence amateur était illégale en vertu de la loi martiale imposée par les nationalistes. Quelques années avant la levée de celle-ci, en 1987, les restrictions avaient commencé à être levées. Quatre ans plus tard, la CTARL avait été créée, et M. Kao avait pu avoir une licence.

Mais certains amateurs savaient se débrouiller pour contourner les règles. En 1981, Wayne Lai, 16 ans à l'époque, avait tellement envie de jouer avec des radios qu'il en avait fabriqué une à partir de déchets électroniques, malgré les interdictions.

Il avait choisi comme indicatif d'appel Uo, ou *youling* en chinois, un homonyme du mot "fantôme". Ses amis avaient choisi de se faire appeler Apple, Snoopy, Frog, Mazda, Bandit, Chicken Leg ou encore Spare Rib. Quelques années avant que Taïwan ne commence à assouplir les restrictions, M. Lai et ses amis avaient été la cible d'une descente policière. Leurs radios avaient été confisquées, et ils avaient dû s'engager par écrit à ne plus les utiliser.

Aujourd'hui, la radio amateur est accessible à tous, mais M. Lai, qui figure parmi les habitués du mardi soir au camping, craint qu'elle n'ait plus le même attrait pour ceux qui ont grandi à l'ère d'Internet.

"Regardez! Lui, c'est un vieux", dit M. Lai en montrant l'un des opérateurs installé sur un banc en béton. "Et eux aussi, là, là, là!" poursuit-il en désignant des personnes assises autour d'une table. "Il n'y a plus beaucoup de jeunes qui viennent s'amuser à ça."

Luo Yi-cheng s'insurge contre ce point de vue. Ce spécialiste de la comptabilité de 27 ans, qui a découvert la radio amateur grâce à une vidéo vue sur YouTube l'année dernière, n'hésite pas à faire un parallèle avec la découverte de Facebook – pour lui, c'est une autre façon d'entrer en contact avec des personnes du monde entier.

Le plus difficile, raconte-t-il, a été de décrocher le récepteur et de prononcer ses premiers mots. Mais le sentiment de fierté

que procure une connexion réussie est bien plus fort que tout ce que Luo Yi-cheng avait pu vivre avec son smartphone : "Je n'avais pas du tout conscience de l'existence de cette technologie-là. Je pense que dans le cas des jeunes ce n'est pas qu'ils ne sont pas intéressés, c'est juste qu'ils ne sont pas au courant."

La plupart du temps, la radio amateur est une activité solitaire. Néanmoins, près de la rivière règne une ambiance festive. Des lumières accrochées à un arbre voisin éclairent les écrans et les cadrans dans l'obscurité. Quelqu'un sort des anneaux à lancer, tandis que d'autres discutent haut et fort autour de petites tasses de thé.

Au milieu du chant des grillons et du crépitement des parasites radio, on entend souvent les radioamateurs discuter de la météo, de leurs derniers appareils ou encore de la meilleure façon de cacher à leur femme leur dépendance aux gadgets. Certains se regroupent pour acheter de nouveaux appareils électroniques via un groupe de discussion intitulé "Buy, Buy, Buy".

"Avec une telle gamme de produits électroniques à disposition, il est impossible de se servir de tout", constate un participant. "Mais quand j'en vois un, j'ai toujours envie de l'acheter", reconnaît un autre, qui déclenche les rires compatissants du reste du groupe.

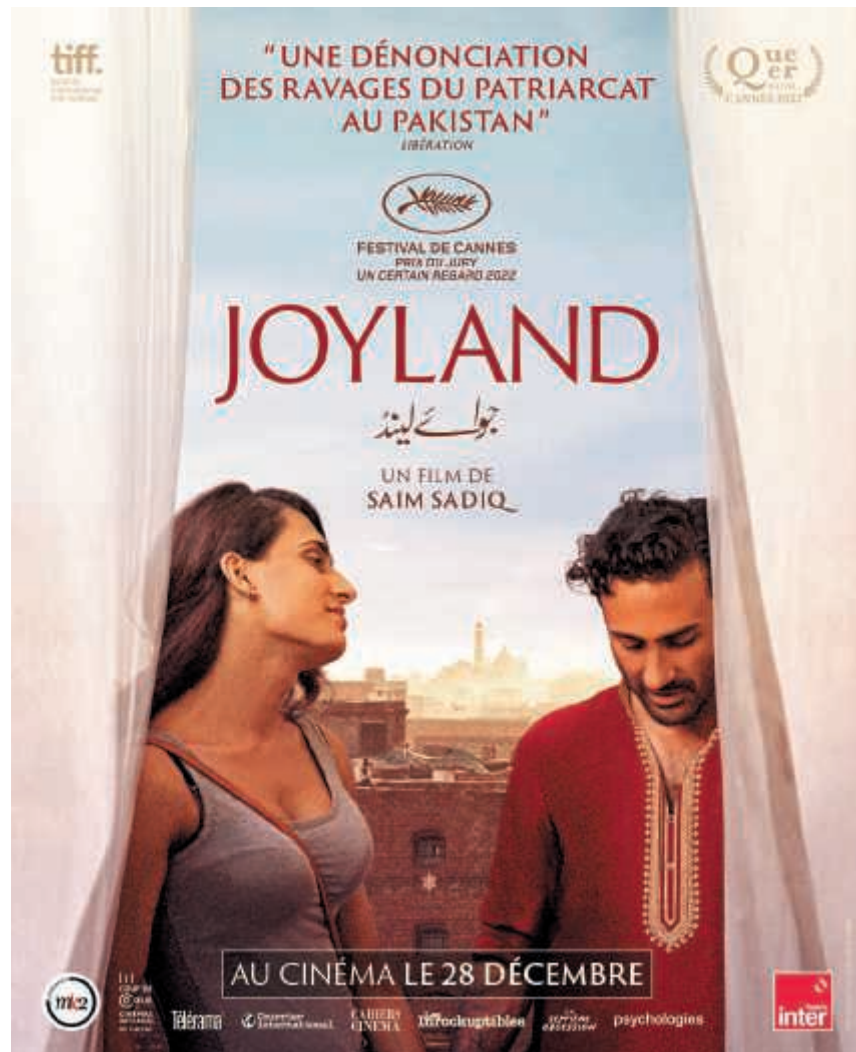
Les opérateurs amateurs participent à la formation du personnel militaire et sont présents pour assurer des appels d'urgence.

Pendant ce temps, à l'arrière de la camionnette de M. Lee, un autre message arrive à coups de bips intermittents. Il note les caractères correspondants : E71A, avant de taper une réponse. Après quoi, il attend, mais ne reçoit rien en retour.

Pendant ce silence radio, un de ses collègues cherche l'indicatif d'appel sur son téléphone. "C'est quoi ce drapeau?" demande-t-il à M. Lee, lui aussi bien en peine de le dire. En regardant de plus près, ils s'aperçoivent que l'icône, un rectangle bleu et jaune, porte l'inscription "Bosnie-Herzégovine" en lettres minuscules. D'autres s'attroupent derrière eux pour regarder par-dessus l'épaule de M. Lee, qu'ils pressent de questions : "Où est-ce que c'est?" "As-tu répondu?" "Tu as pris contact?" "Non, ça ne passe pas", répond M. Lee, quelque peu dépité. "Les entendre, mais ne pas pouvoir les joindre, c'est vraiment déprimant", avoue-t-il.

Mais tout n'est pas perdu : il existe toujours la possibilité d'établir une autre connexion passionnante dans les jours à venir. De plus, en cette nuit paisible, la menace de guerre semble – pour l'instant du moins – aussi éloignée que les opérateurs que ces radioamateurs espèrent joindre.

—Stephanie Yang
Publié le 27 octobre



A photograph of a rescue team in an orange zodiac boat on the sea. Three crew members in helmets and life jackets are visible. One person is being pulled into the boat from the water. The scene is set against a bright, clear sky and blue sea.

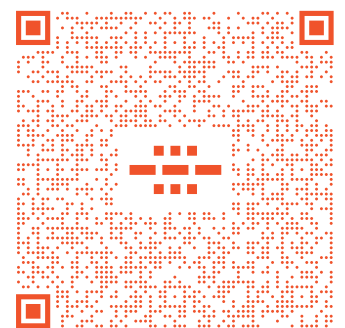
RÉPONDEZ À CE SOS

© Laurin Schmidt / SOS MEDITERRANEE

SOS
MEDITERRANEE

Votre don est vital
pour sauver des vies.

don.sosmediterranee.org



INDONÉSIE

Chansons pour les “fleurs divines”

En 2015, de jeunes villageois ont sauvé d'un feu de forêt plusieurs espèces d'orchidées sauvages. Elles leur ont inspiré deux chants traditionnels.



—Kompas Jakarta

Des guirlandes d'orchidées aux teintes subtiles ornent aujourd'hui le parc forestier de Lebung Panjang Sakat [littéralement en français : “cascade aux orchidées sauvages”], dans la région de Muara Jambi, sur l'île de Sumatra, en Indonésie. Des ornements de toute beauté cherchant à effacer l'histoire tragique qui a

failli anéantir la vie de ces fleurs divines il y a sept ans.

C'était en 2015, lorsque le feu a détruit la forêt de Pematang Damar. Les jeunes du village de Jambi Tulo luttèrent contre les flammes en sachant qu'il y avait là un royaume d'orchidées sauvages. Deux ans plus tôt, leur association, le Mouvement pour les orchidées sauvages de Muara Jambi, avait demandé au gouvernement local

de protéger ce paradis riche de plus de 80 espèces de ces fleurs en voie de disparition. Au même moment, des entreprises proposaient aux autorités de défricher cette forêt pour la transformer en plantation de palmiers à huile. Les villageois s'y sont opposés, en vain. Un incendie a concrétisé ce défrichage industriel. Les jeunes n'ont alors pas hésité à grimper aux arbres, en proie aux flammes, pour récupérer les orchidées poussant sur les troncs jusqu'à leur cime. Ils les ont délicatement transplantées dans les vergers du village où poussent des *dukus* (*Lansium domesticum*), un arbre de la famille des acajous, et des durians.

Refuge. Des villageois ont mis à leur disposition des parcelles de leurs terres pour y constituer une forêt refuge pour les *sakat* [appellation locale pour les orchidées sauvages] sauvées. Adi Ismanto est l'un des jeunes sauveteurs. “Nous avons préparé une zone de près de 5 hectares et l'avons nommée ‘le jardin aux cascades d'orchidées.’”

Malgré leur extrême fragilité, certaines des orchidées menacées par le feu ont réussi à refleurir et, grâce aux soins méticuleux prodigués par les jeunes, à se reproduire. Au début de la saison des pluies, elles déploient leurs motifs, leurs couleurs et leurs parfums suaves. Il y a là des orchidées tigrées jaune et marron *Grammatophyllum speciosum*, mais aussi *Cymbidium lancifolium*, orchidées aux pétales brun et blanc. Ces dernières s'accrochent aux branches des *putat* (*Planchonia valida*), arbres pouvant atteindre 50 mètres de haut, et retombent en un rideau enchanteur.

La période de floraison dure trois mois. Vers la fin de l'inflorescence, un tubercule rempli de spores apparaît. “Ces spores s'envolent vers d'autres lieux pour se reproduire”, explique Edward Sasmita, président de l'association.

Aujourd'hui, le site abrite plus de 2000 orchidées. Les jeunes

continuent à planter des espèces locales d'arbres afin que leur rêve croisse avec la forêt refuge. Ainsi, la préservation des orchidées va de pair avec le reboisement des terres du village.

Brosot, un villageois de 61 ans, rappelle que la diversité des espèces d'orchidées dans la région est un signe de la richesse des produits forestiers ayant permis aux habitants de vivre. Lui-même allait souvent dans la forêt de Pematang Damar pour en rapporter du rotin, du latex et des poissons.

L'amour des habitants de Jambi Tulo pour les orchidées forestières s'exprime également à travers les arts traditionnels. Ils ont réactualisé la musique *gambang* [jouée sur des instruments à lames de bois ou de bambou] accompagnée de paroles composées tout spécialement en hommage aux orchidées. Ces chants s'intitulent *Bungo dewo* [“fleur des dieux”] et *Batang damar* [“rivière de résine de damar”, un arbre résineux].

Ils racontent le destin d'une orchidée forestière ayant failli mourir dans un feu de forêt, et que les gens vénèrent tellement qu'ils l'appellent “fleur des dieux”. Des poèmes sur la perte d'un bien précieux et sur la force de vie d'une orchidée qui pousse sur un tronc sans déranger l'arbre qui l'héberge. Si les humains vivaient comme ces fleurs divines, s'invitant sur d'autres plantes sans rien en détruire, la terre serait toujours bien entretenue, célèbrent ces chants.

“Une bonne initiative comme celle-ci doit être soutenue”, déclare le chef du département des forêts de l'université de Jambi, Bambang Irawan. Selon lui, le soutien peut provenir du gouvernement, des campus universitaires, du monde des affaires ou d'organisations à but non lucratif. Car les efforts de ces jeunes pour sauver les orchidées forestières sont vertueux pour le reboisement.

Irawan déplore que nombre de programmes gouvernementaux destinés aux communautés

↳ Dessin de Kazanevsky, Ukraine.



ne fonctionnent pas de manière pérenne, à défaut d'être correctement définis. En revanche, il arrive que des personnes prennent des initiatives fabuleuses pour protéger l'environnement sans recevoir aucun soutien institutionnel. Paradoxalement, ce sont leurs projets qui réussissent. Irawan espère également que l'enthousiasme des jeunes de Jambi Tulo pour sauver les orchidées forestières pourra se développer via l'écotourisme : “Ainsi, ces efforts de conservation pourront également être une source de revenus qui relancera l'économie de ces communautés locales.”

—Irma Tambunan
Publié le 25 novembre

SOURCE



KOMPAS

Jakarta, Indonésie
Quotidien, 530 000 ex.
kompas.com

Fondé en 1965 pour s'opposer à la presse communiste et écrit en indonésien, “Boussole” est le plus grand quotidien national, avec des enquêtes de fond sur des faits de société et des reportages sur les îles “extérieures” indonésiennes, souvent oubliées par le centre, Java.



L'actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international.
À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

 Ours D'argent
72^e Festival
International
du Film de Berlin
Meilleur Second Rôle

Une femme indonésienne

Un film de
Kamila Andini

21 DECEMBRE AU CINEMA

CHARACTERS - COÛTS NON CONTRACTUELS



Finanzings

wild bunch

PURIN

West
Cava

AI PIM

CT ENM

white light





france

Société. Le marché, le vélo, le clafoutis... La vie!

Cet auteur allemand est allé voir dans le Loiret si l'on peut apprendre le mythique art de vivre à la française.



IKON IMAGES

✎ Dessin de Linda Scott, Royaume-Uni.

— Die Zeit *Hambourg*

Quand, vers 6 heures du matin, je quitte l'appartement berlinois sous les combles où R. vit actuellement, elle m'offre ce livre : *Un bref instant de splendeur*, d'Ocean Vuong, en version anglaise. La reliure est un peu collante, ce doit être du gin tonic ou un autre truc de la soirée de la veille, où nous avons fait connaissance. Nous nous disons au revoir à la porte, comme se disent au revoir deux personnes qui ne se verront pas pendant longtemps. Je suis encore dans l'escalier quand je lis la dédicace : "Live, live, live and also : see you in Paris. À bientôt*. R." Soit "Vis, vis, vis. On se voit à Paris. À bientôt. R." Dessous, son numéro de téléphone.

Nous avons parlé de Paris. Je lui avais confié que cette ville déclenchait un tas de choses en moi, qu'elle était une promesse : d'aventure, de liberté, de joie de vivre. Que j'étais tombé par hasard sur Internet sur une Française passionnée de cuisine – elle s'appelle Alice Moireau et elle vit au sud de Paris – et que j'ai l'impression qu'elle a compris ce qui est important dans la vie. Avant, elle était mannequin, mais comme elle n'a plus eu de contrats pendant la pandémie, elle s'est tout simplement retirée dans sa maison, au bord de la rivière, à Olivet, s'est mise à faire la cuisine et a invité virtuellement des milliers de personnes chez elle sur Instagram. Moi aussi, j'ai suivi tout ça sur l'écran de mon téléphone portable pendant le confinement. Quand je pense à Alice Moireau, je ressens une légèreté bienfaisante. Tout simplement vivre au jour le jour.

Je déboule des escaliers dans la triste rue berlinoise, me tiens sous un érable de ville d'un gris poussiéreux, ferme le livre de R. et caresse la couverture collante, un collage de feuilles brun rouge. À Berlin, c'est toujours l'automne, me dis-je, et à Paris, tou-

Si pour nous le savoir-vivre signifie "l'art de profiter de la vie", en français, il désigne "les bonnes manières".

jours l'été. J'écris à Alice Moireau pour lui demander si je peux venir la voir et parler avec elle de ce qu'est le *savoir-vivre**. Elle a le temps, me répond-elle. Je pars dans le courant de la semaine. J'emporte peu de choses – le livre de R. à la couverture automnale, mais je ne le lirai pas.

Alice Moireau habite à Olivet, à 150 kilomètres au sud de Paris, près d'Orléans. Construite dans les années 1920, sa maison se trouve derrière un mur de pierre couvert de végétation, dans un jardin avec des cerisiers. Elle vient à ma rencontre pieds nus; moi aussi, j'ai enlevé mes chaussures. "Je suis en train de faire la cuisine,

L'auteur



GABRIEL PROEDL

Né en 1998, cet auteur et reporter autrichien vit entre Vienne et Berlin. Il écrit pour de nombreuses publications germanophones, dont l'hebdomadaire allemand *Die Zeit* et le quotidien *Süddeutsche Zeitung*. Il est aussi le cofondateur de Hermes Baby, une agence de journalisme narratif valorisant les récits dans le travail journalistique. En 2021, il a été récompensé par le prix de la presse magazine autrichien dans la catégorie jeunes journalistes.

déclare-t-elle. *Mais en fait, je fais presque tout le temps la cuisine.*" Je la suis jusqu'à la maison, deux étages avec véranda, une cuisine immense, une table à manger devant une rangée de fenêtres donnant sur le Loiret, qui s'écoule lentement. Les poutres sont peintes en blanc, les charnières métalliques et la grande table à manger – une planche de bois laquée sur deux tréteaux – aussi. Le sol de la cuisine, un carrelage gris blanc, est en pente vers les portes – une idée de l'architecte, qui avait dû concevoir la maison pour une grande famille. Ce système permet de tout laver et d'évacuer facilement l'eau et les salétés. Sur le mur de pierre est accroché un immense tableau, une botte de radis mûrs d'un rouge profond aux épaisses feuilles vertes. Dessous, des saladiers avec de vrais fruits et légumes. Citrons, oranges à zester, poires, ail et romarin.

Alice Moireau a mélangé dans une poêle des petits pois, des œufs, des oignons et des épices et a fait sauter le tout. Une folle combinaison d'ingrédients trouvés dans le réfrigérateur. Nous mangeons dans la véranda au bord de la rivière. Alice Moireau a les ongles vernis en violet. Elle les tapote les uns contre les autres quand elle parle. C'est quoi, le *savoir-vivre**, lui demandé-je directement. Et c'est là que nous tombons sur le premier malentendu : ce qui pour nous signifie "l'art de profiter de la vie" signifie en français "les bonnes manières", c'est-à-dire se comporter correctement, savoir se tenir à table, l'étiquette, ce genre de chose.

Je m'y prends à plusieurs fois pour expliquer ce que je veux dire jusqu'à ce qu'elle suggère : "On n'a qu'à dire simplement → 42

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE



EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

 **Courrier
international**

✍ Dessin de Linda Scott,
Royaume-Uni.

40 ← 'la vie française'. C'est bien ce que tu veux dire?' J'acquiesce de la tête. "On pourrait aussi l'appeler 'le contraire de la vie allemande'." Nous rions tous les deux. "La vie française est une vie de générosité, explique-t-elle. Être généreux envers les autres et aussi envers soi-même.

— Parce que tout est plus facile après?

— Parce que tout fait plus plaisir après – c'est la supportable légèreté de l'être."

Nous prenons tous les deux une bouchée.

"Fondamentalement, déclare-t-elle, la vie française, c'est être une bonne hôtesse.

— À quoi on voit ça?

— Elle doit avoir suffisamment de tout. Si tu étais venu avec dix amis aujourd'hui, on aurait tous été repus. Mais la vie française, c'est aussi être un bon invité.

— Et à quoi on voit ça?

— Il doit participer et avoir confiance."

Car c'est aussi ça, la vie française, ne pas se faire de souci, ne rien planifier, dire toujours oui, tout se passera bien. Je lui demande ce qui est le plus difficile : être hôtesse ou invité? "Tu n'as pas compris, répond-elle. Dans la vie française, rien n'est difficile. Viens, on va faire du canot." Et comme je suis invité et que ma mission est de participer, je dis oui.

L'été sans fin. Alice Moireau a un canot blanc avec des rames rouges. Nous remontons le Loiret, il n'y a presque pas de courant. Les superbes villas se succèdent sur la rive, avec souvent un terrain encore plus grand derrière, de vrais domaines. La classe supérieure parisienne aimait bien aller se reposer dans la région d'Orléans, même la famille royale avait un domaine ici. Nous nous amarrons au ponton d'une maison abandonnée et marchons pieds nus dans l'herbe haute, les grillons chantent. Alice Moireau se dirige vers la maison – et l'ouvre : "Mon frère et moi l'avons achetée."

Il y a quelques années, une amie lui a envoyé de Paris une carte postale qu'elle avait trouvée dans une brocante : Olivet, 1921. La mère d'Alice Moireau a été tellement emballée par la villa qui figurait sur cette photo qu'elle l'a cherchée. Elle l'a trouvée et elle était à vendre. Elle est morte peu de temps après. "Mon frère et moi la rénovons ensemble pour ma maman", confie-t-elle. Ça aussi, c'est un élément de la vie française : faire des choses comme ça, sans réfléchir. Par exemple, boire un verre de vin dans la journée – ou acheter une maison.

L'hôtel où je passe la nuit se trouve également au bord de la rivière. Alice Moireau et moi prenons congé, je m'installe dans ma chambre sous les combles. Je m'endors la fenêtre ouverte, au son du bourdonnement des insectes qui semblent se diriger en masse vers l'eau.

Le lendemain, je me demande si je n'en suis vraiment qu'au deuxième jour. Le temps s'écoule et ne s'écoule pourtant pas. Ce n'est pas désagréable, ça fait partie de



la vie française. Peut-être que c'est l'accumulation d'événements, le fait que les jours se fondent les uns dans les autres, qui provoque cette impression d'été sans fin. Un été comme quand on est enfant, où on oublie les jours de la semaine et où les vacances sont tellement longues et merveilleuses.

Nous quittons la petite ville d'Olivet en voiture. Les champs se font de plus en plus grands, c'est la France plate, nous traversons beaucoup de petits bourgs. Puis des routes bordées de grands arbres, il y en a au moins une à l'entrée de chaque village! Alice Moireau me montre les marchés, la région est connue pour ses viandes. Le berrichon du Cher par exemple, une race de mouton qui est élevée en France.

Les étals sont couverts de viande, de saucisses, de pâtés. Alice Moireau achète du fromage juste à côté : "Il m'en faut un frais, qui se désagrège quand je l'émiette entre les doigts", précise-t-elle. La vendeuse énumère les différents fromages et indique les spécialités du jour. Nous achetons aussi des cerises. Alice Moireau flirte avec le marchand et obtient une ristourne sur le prix au kilo. Le vieil homme met donc discrètement deux poignées de cerises de plus sur la balance. Nous sourions. "Je suis

chez moi ici, déclare-t-elle. Tout se retrouve au marché, la sociabilité, les conversations, la vie. En fait je ne fais la cuisine que pour aller au marché."

Plus tard, nous garons la voiture et explorons les environs sur de vieux vélos. Tout coule. Revoilà cette impression de superposition, je ne sais pas trop ce qui s'est passé et quand, juste que je suis content d'être ici. Les villes de cette zone entre Paris et Bourges, plus au sud, sont en général négligées par les touristes. Ce n'est ni le Nord, ni le Sud, ni l'Est, ni l'Ouest, ni Paris non plus, qu'est-ce qu'il pourrait bien y avoir à voir? La réponse est : rien. C'est la meilleure région pour pratiquer la vie française.

Observer. Alice Moireau finit par rentrer chez elle pour mettre ses achats au frais et je traîne un peu. Je découvre un café. À l'intérieur, ça fume, il y a des clips vidéo, quelqu'un joue à un jeu d'arcade dans un coin.

Je vais tenter de pratiquer ce qu'Alice Moireau m'enseigne : m'asseoir, observer et regarder ce qu'il se passe. La serveuse n'a plus de croissants, je n'ai qu'à aller m'en prendre chez le boulanger, en face, me dit-elle. Un groupe de cinq dames d'un certain

âge me remarque. L'une d'entre elles fume une cigarette. "Tu me rapportes un pain au chocolat*?", lance-t-elle. Rires des autres. Encore la femme à la cigarette : "C'était pas une blague. Un pain au chocolat*, s'il te plaît." Encore des rires. Une autre : "Pour moi aussi, s'il te plaît." J'en rapporte cinq. Elles m'offrent un café et un pastis et on discute un peu. L'une d'entre elles m'invite vite chez elle, de toute façon elle va faire la cuisine pour son mari. Alice Moireau dirait oui, me dis-je, mais je décline : "On est en train de faire la cuisine pour moi." Sur la route du retour, je m'énerve contre moi-même : j'aurais dû toutes les inviter à venir avec nous. C'est sûrement comme ça qu'Alice Moireau aurait réagi.

De retour à la maison au bord de la rivière, nous faisons un *clafoutis**, une espèce de gratin sucré, pour utiliser toutes les cerises qu'on a achetées. Dans une terrine, mélanger 80 grammes de farine, 40 grammes d'amidon de maïs et 100 grammes de sucre. Ajouter 50 grammes de beurre fondu, un quart de litre de lait et six œufs battus au fouet. Bien mélanger, ajouter la quantité de cerises souhaitée, mettre dans un plat allant au four, lisser et faire cuire quarante minutes à 180 °C. *Formidable!* Les plats les plus simples sont les meilleurs, c'est bien connu. C'est pareil pour la nostalgie, déclare Alice Moireau. Ce sont toujours les choses les plus simples que nous regrettons, l'insouciance de l'enfance, par exemple. Nous mangeons le *clafoutis** chaud et comparons qui en a mangé le plus en comptant les noyaux de cerises disposés sur nos assiettes en porcelaine à petites fleurs. J'en emporte une part.

Nous nous faisons nos adieux. En revenant à Paris, je découvre tout au fond de mon sac le livre de R. à la couverture automnale. Je l'ouvre, le numéro de téléphone de R. est toujours là. Je lui écris un message. Ça va bien se passer.

— Gabriel Proedl

Publié le 14 novembre

* En français dans le texte.

SOURCE



DIE ZEIT

Hambourg, Allemagne

Hebdomadaire 578 300 ex.

zeit.de

C'est la publication allemande de référence, une autorité outre-Rhin. Créé en 1946, ce (très) grand journal d'information et d'analyse politique, pointu et exigeant, se distingue aussi par sa maquette et son iconographie très recherchées. Tolérant et libéral, il paraît tous les jeudis.

PAR LE RÉALISATEUR DE
"JE VAIS BIEN, NE T'EN FAIS PAS" "WELCOME" "LE FILS DE JEAN"

SABRINA LEVOYE

TEÏLO AZAÏS

16 ANS

UN FILM DE
PHILIPPE LIORET

JEAN-PIERRE LORIT NASSIM LYES MYRIEM AKHEDDIU ARSÈNE MOSCA FÉJRIA DÉLIBA MARIE DOMPNIER

SCÉNARIO ET DIALOGUES PHILIPPE LIORET IMAGE GILLES HENRY (AFC) MONTAGE ANDRÉA SEDLACKOVA DÉCORS THIERRY ROUXEL ASSISTANTE À LA MISE EN SCÈNE L'AURÉ MONBRÉAL SON JEAN-MARIE BLONDEL ÉRIC TISSERAND OLIVIER TOUCHE CASTING CORALIE AMADEO
DIRECTEURS DE PRODUCTION FRANÇOIS HAMEL ANTOINE THÉRON (ADP) MUSIQUE ORIGINALE FLEMING NORDKROG PRODUIT PAR MARIELLE DUGOU ET PHILIPPE LIORET COPRODUCTEUR JOSEPH ROUSCHOP UNE COPRODUCTION FIN ADOÛT ORANGE STUDIO FRANCE 3 CINÉMA GARBUSTERS
AVEC LA PARTICIPATION DE OCS FRANCE TÉLÉVISIONS WALLIMAGE (LA WALLONIE) EN ASSOCIATION AVEC SOFTVINCINÉ 8 ET CINÉCAP 4 AVEC LE SOUTIEN DE LA PROCRÉP EN COPRODUCTION AVEC RTBF (TÉLÉVISION BELGE) SHELTER PROD VOD ET BETV PROXIMUS AVEC LE SOUTIEN DE TAXSHELTER.BE
ET ING ET DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE ET L'AIDE DU CENTRE DU CINÉMA ET DE L'AUDIOVISUEL DE LA FÉDÉRATION WALLONIE-BRUXELLES VENTES INTERNATIONALES ORANGE STUDIO DISTRIBUTION FRANCE PANAME DISTRIBUTION

RENKOUT france.tv +3cinéma SEP OCS INÉCAP PROCRÉP SOFTVINCINÉ 8 W image taxshelter.be rtbf 13d by 000 progimus PANAME

OCS

SENS
CRITIQUE

AU CINÉMA LE 4 JANVIER

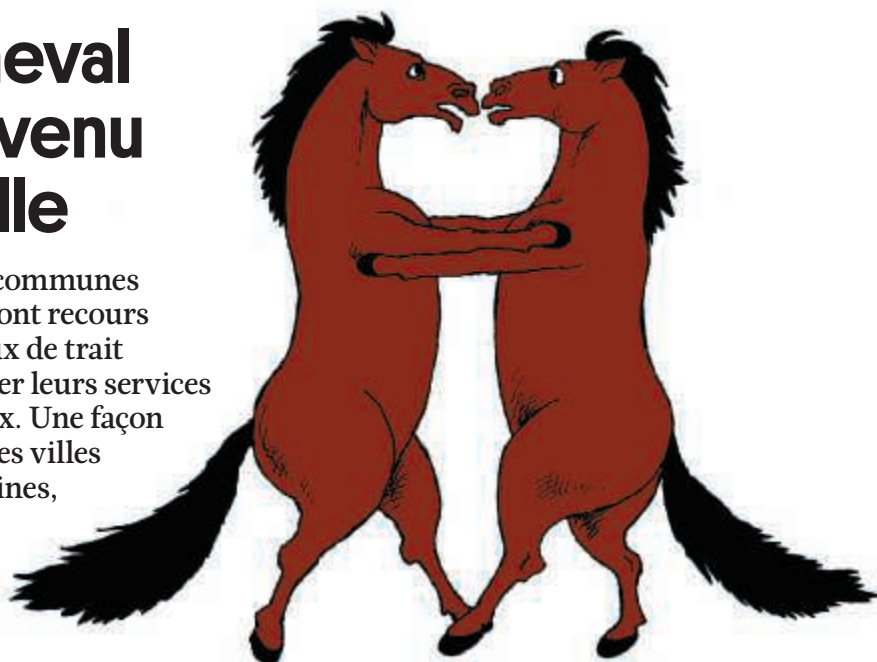
L'OBS

PREMIERE

SOCIÉTÉ

Le cheval bienvenu en ville

Certaines communes françaises ont recours aux chevaux de trait pour assurer leurs services municipaux. Une façon de rendre les villes plus humaines, grâce aux animaux.



—The Guardian Londres

Au nord-est de Lorient, dans la petite ville d'Hennebont, le claquement des sabots marque le début du ramassage matinal des déchets. Dispar, un cheval de trait, est attelé à une charrette et fait le tour des poubelles dans une des rues principales.

“Ce travail est beaucoup plus plaisant avec un animal”, affirme Julien, 38 ans, qui a plutôt l’habitude de vider les poubelles dans un camion, mais qui se forme à la traction hippomobile. “Les gens vous voient différemment, ils disent bonjour au lieu de klaxonner. C’est l’avenir, car ça nous épargne de la pollution, de l’essence et du bruit. Et ça fait sourire. Habituellement, je respire constamment le pot d’échappement du camion, alors cette méthode me paraît beaucoup plus saine.”

Face à l’effondrement climatique, à la crise énergétique et au stress de la vie moderne, un mouvement défend dans les villes françaises le retour du cheval et de la carriole, pour remplacer l’usage des combustibles fossiles et ralentir le rythme citadin.

Florence, agente immobilière à Hennebont, sort toujours de son bureau pour regarder passer le cheval : “Quand j’entends le son des sabots, c’est toujours un vrai bonheur, témoigne-t-elle. Ça nous apporte un peu de calme en ces temps effrénés. Ça met un peu de poésie dans le quotidien. C’est un rappel que les

choses peuvent être plus simples. Si je pouvais vivre dans un monde sans voitures, je le ferais.”

Depuis les années 1990, période où certains ont recommencé à tester le recours à des chevaux de trait pour des tâches municipales, 20 fois plus de communes françaises font appel à eux, et ce nombre continue d’augmenter. Jusqu’à 200 agglomérations ont recouru aux chevaux de trait ces dernières années. Les missions les plus fréquentes sont la collecte de déchets et le ramassage scolaire.

À Vendargues, au nord-est de Montpellier, aller à l’école en carriole est si populaire que les listes d’attente comptent jusqu’à 100 familles; une étude a montré que les chevaux avaient amélioré la relation des enfants à l’apprentissage. Certains enfants qui pourraient aller à l’école à pied ou à vélo préfèrent la carriole, même si le trajet est plus long, car ils trouvent ce moment “apaisant”.

Les chevaux de trait des collectivités territoriales servent aussi pour l’entretien des espaces verts, les navettes qui mènent au marché, les travaux forestiers locaux et la collecte des sapins de Noël après les fêtes. Ce sont souvent des

“C’est l’avenir, car ça nous épargne de la pollution, de l’essence et du bruit.”

Julien,
ÉBOUEUR À HENNEBONT

communes moyennes qui font appel à ces bêtes, et nombre d’entre elles se trouvent dans le nord du pays. Parallèlement, la popularité des chevaux et des ânes augmente dans l’agriculture, et des centaines de ces animaux travaillent actuellement dans des vignobles et des zones de maraîchage. Conduire un attelage, qui était autrefois une activité masculine, attire de plus en plus de femmes.

La classe politique locale aime la symbolique du cheval : cela montre qu’elle se mobilise en faveur de l’environnement. Un responsable politique disait d’ailleurs que les chevaux avaient un “facteur bien-être”. Le recours aux chevaux de trait reste toutefois à l’initiative individuelle de quelques villes, et certains, au niveau local, aimeraient que l’État apporte un soutien plus centralisé et classe officiellement la traction hippomobile comme énergie alternative.

Les villes affirment qu’elles ne sont pas motivées par la nostalgie. Au début du xx^e siècle, il y avait en France un cheval pour cinq habitants, et les chevaux de trait effectuaient souvent des tâches dangereuses dans l’industrie ou dans les mines.

“Ce n’est absolument pas un retour en arrière, affirme Vanina Deneux-Le Barh, sociologue à l’Institut français du cheval et de l’équitation. C’est un mode de développement durable, qui respecte la nature et le bien-être par de nouveaux moyens innovants – par exemple,

avec une assistance électrique pour les chevaux qui grimpent une côte ou avec de nouveaux attelages plus adaptés.”

Hennebont, une commune de 15 000 habitants dans le Morbihan, est la dernière en date à proposer un programme de formation à destination des chevaux dits territoriaux, des conducteurs d’attelage et des agents de collectivité territoriale. Les chevaux de trait municipaux, Dispar et Circus, sont deux frères de race bretonne, âgés de 8 et 9 ans et pesant environ 900 kilos chacun. Ils vivent en plein air dans un vaste enclos, et leurs heures de travail sont limitées. Au rythme de 6 à 8 km/h, ils emmènent des enfants de leurs activités extrascolaires à la cantine, des gens au marché, ils interviennent dans un Ehpad local et participent au ramassage des ordures. Mais l’essentiel du temps, ils sont au repos.

“Ça met un peu de calme et de poésie dans le quotidien.”

Florence,
AGENTE IMMOBILIÈRE

Morgane Perlade est responsable du service Cheval territorial à Hennebont. “La présence d’un cheval réhumanise la ville, explique-t-elle. Si la mairie veut mener une enquête sur la rénovation d’un grand ensemble, il n’y aura peut-être pas beaucoup de réponses. Mais si nous amenons un cheval dans la cité, tout le monde viendra discuter et répondre à l’enquête.” Pour les festivals et autres événements culturels, “si nous proposons une équinavette, toutes les places sont occupées”, ajoute-t-elle.

La population a changé d’attitude vis-à-vis du ramassage des ordures, et les habitants mettent à part leurs bouteilles en verre pour faciliter la tâche des agents qui travaillent avec des chevaux. “Je ne suis pas sûre qu’ils en feraient autant pour un camion poubelle classique”, note Morgane Perlade.

“Nous avons le sentiment de construire le fameux monde de l’après-Covid”, affirme André Hartereau, un ancien maire qui participe aujourd’hui à la gestion de l’École nationale de cheval territorial à Hennebont. Les chevaux ne seront pas la réponse à toutes les émissions de gaz à effet de serre, pas plus qu’ils ne remplaceront tous les véhicules, souligne-t-il,

“mais ce que nous pouvons faire est considérable... Un cheval n’a pas d’empreinte carbone, ce n’est pas un ruminant comme les vaches. Les coûts sont parfois plus faibles qu’un investissement dans des transports motorisés. La contrainte, pour les villes, est de fournir un espace suffisant pour les chevaux.”

Utiliser des chevaux dans un environnement urbain est aussi vu comme un moyen de protéger les neuf races de chevaux de trait, dont les populations déclinent. Les races de trait françaises continuent d’être élevées pour leur viande, notamment à l’export vers des pays comme le Japon, mais en France la consommation de viande chevaline est en baisse.

À l’Ehpad, certains résidents reçoivent régulièrement la visite des chevaux municipaux d’Hennebont. “Certaines personnes, ici, qui peinent à aligner plusieurs mots, s’expriment avec des phrases complètes quand elles parlent à un cheval”, souligne Magali, qui y travaille. Elle explique que lorsque le cheval et la carriole viennent chercher les résidents pour les emmener à des sorties culturelles, ces derniers prennent soin de bien s’habiller, ce qu’ils ne font pas avec le minibus. “C’est une occasion particulière.”

Bernadette Lizet, ethnologue et historienne des chevaux de trait, indique que leur retour dans le paysage urbain est indissociable de la volonté de protéger la biodiversité, partout dans le monde. Les chevaux de trait restent populaires auprès du grand public car “ils représentent encore un lien intergénérationnel, détaille-t-elle. Les chevaux ont disparu de la vie agricole française relativement récemment, dans les années 1960 et 1970, voire 1980. Leur présence incarne une connexion entre les plus âgés et les plus jeunes.”

Véronique, retraitée de 73 ans venue s’installer à Hennebont depuis Paris, le vit ainsi : “Rien qu’entendre le cheval traverser le centre me rend heureuse pour mes petits-enfants.”

Maurice Lechard, adjoint au maire d’Inzinzac-Lochrist, une petite ville voisine, conclut en observant la formation équine que les bienfaits de la thérapie équine ont été prouvés. “Avoir des chevaux en ville signifie qu’on imprègne le quotidien de ces bienfaits.”

—Angélique Chrisafits
Publié le 25 novembre



TRIBUTE TO TOUR 13

La société Cornette de Saint Cyr Leasing est fière de présenter « Tribute to Tour 13 », une oeuvre réalisée par les artistes Rio Gilmer-Goncalves et Léandre CSC en hommage au temple du street art détruit en 2014. C'est au coeur du Digital Village de la place d'Italie, espace de coworking et de restauration ouvert au public, que vous pourrez venir admirer cette toile emblématique, mais également pédagogique. En effet, la tour est composée de 60 QR

codes, qui une fois scannés retracent en images l'histoire de ce lieu insolite, qui faisait la fierté du 13^{ème} pour son rayonnement artistique international

www.riogilmer-goncalves.com - www.instagram.com/leandrecsc
<https://csc-leasing.com/>

LA BÛCHE PÂTISSIÈRE DE MOHAMED CHEIKH

C'est le moment tant attendu des petits mais aussi des grands. Plus que jamais cette année Lidl, est au rendez-vous de la tradition grâce à une création exclusive avec Mohamed Cheikh, gagnant de Top Chef 2021 par Erhard. Une bûche à la mousse au chocolat au lait, accompagnée d'une mousse au citron le tout avec un crémeux caramel au beurre salé et cacahuètes grillées. En vente en exclusivité chez Lidl. Prix : 9,99€

www.lidl.fr



LES ÉCRANS DE LA PAIX

Les Écrans de la Paix, Le cinéma sans mur ni frontière. Association française créée en 2016, les Écrans de la Paix vont au-devant des populations déplacées, réfugiées et victimes de conflits. En Irak, RDC, Tanzanie, Arménie et bientôt en Syrie, l'association organise des projections cinématographiques en apportant matériel et films, comme une fenêtre sur le monde et une parenthèse dans le quotidien de ces populations.

www.helloasso.com/associations/les-ecrans-de-la-paix

ou www.lesecransdelapaix.com



SÉLECTION

RÉALISÉE PAR L'ÉQUIPE COMMERCIALE DE COURRIER INTERNATIONAL



NESPRESSO

Le café fait sa révolution en couleurs ! La nouvelle machine à café Vertuo Pop s'impose comme LA touche pop à intégrer chez soi. Déclinée en six couleurs vives, Rouge Piment, Bleu Pacifique, Blanc Coco, Noir Réglisse, Vert Menthe, Jaune Mangue, la nouvelle gamme Nespresso dévoile un design ultra-compact aux finitions épurées, résolument POP ! Prix : 99€.. Disponible en boutique et sur :

Nespresso.com



VISION DU MONDE

Et si vous étiez choisi par un enfant ?

Avec l'aventure #Chosen, l'association Vision du Monde change la donne ! Ce sont désormais les enfants qui choisissent leurs parrains et marraines. Le 2 décembre prochain, les enfants de Caminos de Esperanza au Salvador choisiront parmi tous vos portraits, celui ou celle qui deviendra son parrain ou sa marraine. Inscrivez-vous vite sur

www.visiondumonde.fr



Politique. La révolte en Iran peut-elle réussir ?

Dix ans après les espoirs déçus du “printemps arabe”, la révolte en cours en Iran a ravivé l'espoir d'un changement. La contestation contre les mollahs risque pourtant de subir le même sort que les soulèvements qui l'ont précédée, estime ce chercheur en relations internationales.

✓ Dessin de Ramsés, Cuba.



—+972 Magazine (extraits) Israël

Les scènes qui nous parviennent aujourd'hui d'Iran suscitent toutes sortes de réactions dans la région [du Moyen-Orient et de l'Afrique du Nord, Mena], qui chancelle encore sous le poids du triste héritage du “printemps arabe” – une vague de contestation née d'ailleurs quelques mois après le Mouvement vert iranien, déclenché par [les soupçons de fraude] lors de l'élection présidentielle de 2009 [en Iran].

Ces images ravivent inévitablement le sentiment d'espoir qui s'était à l'époque propagé de la Tunisie au Yémen, avant d'être étouffé par la répression violente, la guerre et le retour de l'autoritarisme. Tous les mouvements de contestation qui ont

suivi, notamment ceux en 2019 au Liban, en Irak et au Soudan, ont également été brisés par la violence et la cooptation.

Malgré ces précédents, les dernières mobilisations en date – y compris l'Intifada de l'unité de 2021 et les manifestations qui secouent aujourd'hui l'Iran – suscitent toutes un même espoir : “*Cette fois-ci, ce sera différent.*” Mais les choses peuvent-elles vraiment se passer autrement ?

Plus de dix ans après le “printemps arabe”, le chemin de la démocratie et de la liberté est plus périlleux que jamais pour la jeunesse moyen-orientale. Car les contestataires se battent désormais contre des régimes plus puissants, plus intelligents et mieux installés, qui ont su s'adapter aux méthodes modernes de résistance.

Grâce à l'expérience accumulée au fil des ans, les despotes

sont passés maîtres dans l'art de diviser pour mieux régner. Ils se sont approprié les outils technologiques – dont beaucoup espéraient pourtant qu'ils permettraient de contourner la censure et de faciliter la mobilisation – pour exercer une surveillance stricte de la population. Ils profitent de la concurrence entre grandes puissances pour consolider leur empire, sans crainte de devoir un jour rendre des comptes sur la façon dont ils piétinent les droits humains.

Bien souvent, la jeunesse locale se trouve paralysée par l'essoufflement des velléités contestataires, conséquence du violent

Les despotes se sont approprié les outils technologiques pour surveiller la population civile.

traumatisme provoqué par [l'échec] du “printemps arabe”. S'ils veulent avoir une véritable chance d'arracher des réformes radicales, les manifestants doivent prendre en compte ces difficultés – faute de quoi, ils seront sans doute condamnés à échouer à leur tour.

À l'heure où les États mobilisent toujours plus d'outils de répression, plusieurs études ont révélé que, depuis 2010, moins de 34 % des révoltes pacifiques dans le monde ont réussi à atteindre leurs objectifs.

Et les outils technologiques n'y sont pas étrangers – loin de là. Grâce aux progrès des instruments de surveillance, les services de renseignements au Moyen-Orient sont désormais capables de s'infiltrer dans les moindres recoins de la société civile, ou presque. Il est devenu quasiment impossible de communiquer ou d'organiser des actions à l'insu d'un gouvernement.

Le plus connu de ces outils est sans doute Pegasus, un logiciel espion conçu par l'entreprise israélienne NSO Group, dont de nombreux journalistes et militants du monde entier ont déjà été victimes.

Avec des outils aussi envahissants qui permettent une surveillance de plus en plus étroite, les révoltes populaires risquent de devenir impossibles à organiser.

Et tandis que les régimes autoritaires de la région s'équipent d'outils de répression dernier cri, leurs bienfaiteurs étrangers les incitent à mettre l'accent sur leur sécurité et les intérêts internationaux, au détriment de la démocratie et des droits humains dans leur pays.

Durant sa campagne présidentielle, Joe Biden s'était fortement démarqué de ses prédécesseurs en s'engageant à ne pas vendre d'armes à l'Arabie saoudite, au vu des crimes de guerre commis par Riyad au Yémen, et à faire “payer le prix” de l'assassinat de Jamal Khashoggi au prince héritier Mohammed ben Salmane (MBS).

“*Nous ferons d'eux les parias qu'ils sont*”, assurait-il à l'époque. Mais trois ans plus tard, en pleine crise énergétique, Joe Biden s'est rendu à Djeddah dans une volonté désespérée de relancer les relations avec la puissance pétrolière. Il espérait ainsi isoler un peu plus la Russie après l'invasion de l'Ukraine.

Cette volte-face représente bien plus qu'une victoire de la realpolitik sur les grands principes de droit soi-disant défendus par les États-Unis. C'est l'inéluctable aboutissement d'une vieille tradition consistant à soutenir sans condition les dictateurs qui servent aveuglément les intérêts américains. Et puisque l'hégémonie des États-Unis est en perte de vitesse, les autocrates vendent désormais leur allégeance au plus offrant – au détriment des droits humains, de la démocratie et de l'obligation de rendre compte de ses actions, de plus en plus violemment piétinés.

Répression violente. Bien sûr, le gouvernement américain n'est pas le seul responsable de l'effondrement des rêves de démocratie au Moyen-Orient. Depuis 2011, la Russie a redoublé son soutien à certains des dirigeants les plus brutaux de la région. Lorsque les troupes soutenant Bachar El-Assad se sont retrouvées à deux doigts de la débâcle en 2015, le déploiement militaire et l'influence diplomatique russes ont fait pencher la balance en faveur du président syrien. Les quelque dix années de guerre civile ont fait 500 000 morts, au moins 6 millions de réfugiés, et provoqué la destruction de vastes pans du pays, aujourd'hui méconnaissables.

Moscou a fait en sorte que le slogan “[Soutenez] Assad ou nous mettons le feu au pays” [qui ornaient les murs de Syrie] ne résume pas uniquement sa stratégie en Syrie, mais serve aussi de modèle à tous les dictateurs de la région, comme une preuve de l'efficacité de la force brute. Une leçon que les despotes égyptiens et iraniens ont de toute évidence parfaitement intégrée.

Si la répression violente a réussi à étouffer la plupart des soulèvements arabes, elle alimente aussi la colère profondément enracinée dans la société. Car les problèmes de fond qui ont déclenché les révoltes n'ont toujours pas disparu.

Près de 60 % de la population du Moyen-Orient est âgée de moins de 25 ans, et la situation socio-politique et économique désastreuse que subit cette jeunesse n'a guère évolué depuis les révoltes avortées de 2011.

Le chômage des jeunes a même augmenté au cours des dix dernières années, passant de 23,8 %

en 2010 à 27,2 % en 2020. Le manque de perspectives alimente la fuite des cerveaux et l'exode. La jeune génération est également plus sensibilisée que jamais aux questions politiques, mais beaucoup ne disposent toujours pas d'espaces d'expression adaptés dans lesquels ils canaliseront leur énergie et leur potentiel. Les griefs demeurent, mais le sentiment d'espoir, lui, a disparu.

Pendant ce temps-là, les dictateurs paranoïaques continuent à vampiriser la société civile, s'assurant ainsi de l'absence d'alternative politique viable. La liberté de la presse périlleuse, notamment en Égypte, devenue l'un des pays du monde qui enferme le plus de journalistes depuis l'accession au pouvoir du président Al-Sissi à la suite d'un coup d'État, en 2013.

En Tunisie, Kaïs Saïed a quant à lui dissous le gouvernement et accaparé des pouvoirs supplémentaires grâce à une nouvelle Constitution – un véritable recul démocratique pour le [seul] pays [ayant connu un début réussi de transition démocratique dans le sillage du "printemps arabe"].

L'agressivité [des dirigeants] s'accroît également en Palestine.

La jeunesse iranienne se bat pour que les choses soient différentes cette fois-ci.

Après les soulèvements de 2021, la police et l'armée israéliennes ont arrêté plusieurs centaines d'activistes politiques et redoublent désormais d'efforts pour cibler les associations de la société civile qui dénoncent les crimes de guerre et les violations des droits humains commis par l'État hébreu.

En parallèle, l'Autorité palestinienne multiplie les arrestations de militants en Cisjordanie.

Ces nombreuses difficultés plongent une génération entière de manifestants dans une lassitude de plus en plus forte.

Si au Soudan, en Tunisie, en Algérie, en Irak et en Égypte, la majorité de la population ne regrette pas les soulèvements de ces dernières années, plus de la moitié des Syriens, des Yéménites et des Libyens estiment que leur vie s'est largement dégradée depuis, d'après une étude menée par le

L'auteur



COMPTE TWITTER @TKSHAWA

TARIQ KENNEY-SHAWA

est un chercheur américain au sein d'Al-Shabaka, groupe de réflexion et réseau politique palestinien. Il est diplômé en affaires internationales de l'université Columbia, et ses recherches concernent divers sujets allant du rôle du récit politique dans la perpétuation de la résistance à l'analyse des stratégies de libération palestiniennes. Ses travaux ont été publiés dans plusieurs médias dont *Foreign Policy*, *+972 Magazine*, *New Lines Magazine* et la revue *New Politics*.

Guardian et l'institut de sondage YouGov. Malgré leur résilience sans pareille, ceux qui sont descendus dans la rue pour dénoncer leurs oppresseurs restent des êtres humains, qui ont presque tout sacrifié pour réclamer leur liberté.

Malgré le sentiment généralisé d'échec et de désespoir qui s'est emparé de la jeunesse moyen-orientale, le meurtre de Mahsa Amini a mobilisé une nouvelle génération bien décidée à prendre les choses en main et à s'opposer à l'archaïque régime iranien.

La jeunesse iranienne se bat pour que les choses soient différentes cette fois-ci. Leur mouvement a reçu un soutien sans précédent à travers le monde entier. Plus important encore, des Iraniens issus de tous horizons sociaux et politiques ont prouvé qu'ils n'abandonneraient pas la lutte à moins de réformes en profondeur.

Si la mobilisation est si constante, c'est parce que le mouvement n'a pas de meneurs, qu'il vient d'en bas. Impossible de l'écraser par les méthodes habituelles, avec l'assassinat ou l'arrestation de quelques membres emblématiques qui provoqueraient la désorganisation et la dispersion du mouvement.

Les manifestations sont également plus spontanées et égalitaires

que jamais. Elles sont très souvent conduites par des jeunes femmes, qui font leurs premiers pas dans la contestation politique.

S'il paraît encore prématuré d'établir un parallèle au vu de la situation unique de l'Iran, les difficultés auxquelles se heurtent les manifestants [en Iran] sont tristement comparables à celles qu'ont connues leurs voisins. Le rejet massif du système actuel témoigne d'une crise de légitimité que le régime ne pourra éviter d'affronter. Mais ce même régime ne rendra pas les armes sans se battre. Ses interventions musclées en Syrie et en Irak l'ont prouvé : la République islamique est prête à tout pour défendre son pouvoir.

Mais, pour l'heure, nul ne sait qui héritera du pouvoir politique sur le long terme.

Tous les regards de la jeunesse moyen-orientale sont tournés aujourd'hui vers l'Iran, en quête d'un modèle à suivre. Mais ils ne pourront pas se débarrasser de l'héritage du "printemps arabe" [avorté], ni faire abstraction du pouvoir croissant des autocrates.

Un avenir plus radieux reste néanmoins possible, mais cela implique des efforts nationaux et internationaux pour redonner du pouvoir à la société civile et cultiver la démocratie, forcer les États à rendre compte de leurs exactions et encourager les réformes.

La route reste encore longue pour faire en sorte que cette fois – et les prochaines – les choses soient bel et bien différentes.

—Tariq Kenney-Shawa
Publié le 16 novembre

SOURCE



+972 MAGAZINE

972mag.com

+972 Magazine est un site créé en 2010 par un groupe de journalistes, de blogueurs et de photographes israéliens, palestiniens et américains. Leur objectif est de couvrir de manière inédite les événements qui ont lieu en Israël et dans les Territoires occupés.

Le site se veut une plateforme de partage de faits d'actualité et d'analyses. Le nom du collectif est inspiré du code téléphonique commun à Israël et aux Territoires palestiniens.



VISAGES

D'UNE RÉVOLUTION

Mohsen Shekari, premier manifestant exécuté

Arrêté le 25 septembre pour avoir blessé un paramilitaire, ce jeune homme de 23 ans a payé son engagement de sa vie.

À 23 ans, Mohsen Shekari est le premier détenu à avoir été exécuté par le régime iranien depuis le début du soulèvement, il y a près de trois mois. Employé dans un café dans l'est de Téhéran, ce jeune homme a participé aux premières manifestations avant d'être arrêté le 25 septembre pour avoir bloqué une rue de la capitale et blessé un paramilitaire à l'arme blanche.

Condamné à mort à l'issue d'un "procès expéditif sans avocat", selon l'ONG Iran Human Rights (IHR), il a été exécuté le 8 décembre à l'aube, ce qui a suscité l'émoi et la colère en Iran et dans le monde entier.

"Du sang frais pour la survie de Khamenei", a ainsi cinglé le média d'opposition **Independent Persian**. "On rira encore un jour, mais sur les cadavres de ceux qui t'ont ôté ce rire", a commenté sur Twitter un internaute sous une photo du jeune homme, plein sourire.

D'autres internautes ont dénoncé "une cruauté sans limites" du régime des mollahs et un motif de condamnation "effroyablement injuste". Selon l'agence de l'Autorité judiciaire, **Mizan**, Mohsen Shekari a été reconnu coupable d'avoir "intentionnellement blessé un [paramilitaire] bassidji à l'arme blanche, ce qui a nécessité 13 points de suture alors qu'il accomplissant son devoir, et d'avoir bloqué la rue Sattar Khan à Téhéran".

Des photos et des vidéos du jeune homme ont inondé les réseaux sociaux depuis l'annonce de son exécution, toutes invoquant son "bel esprit" et sa joie de vivre. Sa famille, restée silencieuse depuis son arrestation, nourrissait l'espoir de sa libération. Une vidéo poignante de sa mère, éplorée et criant

Portraits et histoires de ceux qui portent la contestation en Iran.

à pleins poumons dans la rue à l'annonce de son exécution, a été relayée sur la Toile.

Depuis le début du soulèvement, à la mi-septembre, plus de 15 000 personnes ont été arrêtées par les autorités, d'après l'ONU. Des dizaines d'entre elles sont accusées de *moharaba* (mot persan signifiant "guerre contre Dieu") et de *fesad fel arz* ("corruption sur terre"), deux crimes passibles de la peine de mort en Iran.

Au moins une douzaine de personnes ont déjà été officiellement condamnées à mort. Une deuxième exécution a eu lieu le 12 décembre, celle de Majidreza Rahnavard, âgé aussi de 23 ans.

Le directeur d'IHR, Mahmood Amiry-Moghaddam, a appelé à une réaction internationale ferme, sinon, a-t-il averti, "nous ferons face à des exécutions massives de manifestants". Depuis le 16 septembre, selon son ONG, la répression a déjà fait 458 morts, dont 63 mineurs.

—**Courrier international**



TWITTER

✍ Dessin de Falco,
Cuba.

ÉGYPTE

Libérées du voile, mais pas des diktats

Les Égyptiennes se sont débarrassées du voile, mais la société leur impose toujours de se conformer à des critères de beauté stéréotypée. Ce qui perpétue les inégalités femmes-hommes.



—Al-Manassa Le Caire

Manar Hazem se souvient encore de la demande de sa mère de lisser ses cheveux : “Puisque tu as enlevé ton voile, il faut que tu sois belle maintenant.” Ayant cessé de porter le voile il y a treize ans, Manar Hazem fait partie de ces femmes égyptiennes qui découvrent la persistance de l'emprise sur les femmes, qui doivent non seulement lutter contre les accusations de trahir les valeurs de la société et de la religion, mais doivent aussi résister aux pressions des normes, stéréotypes et jugements de valeur.

Chaque jour, sa mère l'assailait de ses suggestions, tantôt une teinture de mèches, tantôt une

coupe selon la dernière mode. “Elle pensait que j'avais enlevé le voile pour être plus jolie, alors que je l'ai fait pour être plus à l'aise avec moi-même.”

C'est la même raison qui a poussé Yasmine Adel, écrivaine, à ne plus porter le voile depuis quelques mois. Mais au lieu de pouvoir jouir de sa liberté nouvellement acquise, la trentenaire a été confrontée à un nouveau défi, celui de résister aux pressions concernant ses vêtements et sa coiffure. Son entourage s'est cru appelé à étendre son emprise sur son corps et sur ses vêtements.

“Dans un premier temps, on m'a traitée comme si c'était acquis que j'avais pris ma décision sur un coup de tête et que j'allais rapidement

revenir en arrière. Quand les appels à remettre le voile n'ont pas eu d'effet, on a commencé à me demander si j'avais des problèmes personnels ou si c'était pour ressembler à des copines à moi.”

Ces tentatives d'imposer des critères de beauté stéréotypée font partie des mécanismes de perpétuation de l'inégalité entre les sexes. Chaque fois que les femmes réussissent à abattre des obstacles légaux à l'égalité, elles se voient imposer des critères impitoyables de beauté, explique Michele Antoinette Paludi dans son livre “Le Féminisme et les droits des femmes à travers le monde” [Feminism and Women's Rights Worldwide, paru en 2009, en traduction arabe en 2020, non traduit en français].

Fatima Ahmad, journaliste, a elle aussi dû faire face à des remarques sans aménité après avoir enlevé son voile, il y a onze ans. Non pas de la part de sa mère, mais de son patron.

“Dans les bureaux du journal où je travaillais, ils avaient arrêté la climatisation pour faire des économies d'électricité. Quand je me suis plainte à mon supérieur, il m'a dit que si j'avais trop chaud, c'est parce que j'étais trop couverte”, se rappelle-t-elle. Et ce alors même qu'elle ne portait déjà plus le voile. Mais cette réponse reflète justement le stéréotype selon lequel une femme non voilée devrait être légèrement vêtue, laissant nues des parties du corps.

Fatima a également eu l'impression que tout le monde se croyait autorisé à disposer de son physique. Tous les coiffeurs qu'elle fréquentait insistent par exemple pour la prendre en photo [à des fins publicitaires]. Après une fête de mariage, elle a eu une discussion tendue avec une des organisatrices qui avait diffusé sa photo sur Facebook sans demander son autorisation. En toute réponse à ses protestations, celle-ci lui a rétorqué : “Où est le problème, puisque de toute façon tu n'es pas voilée?”

Souhaila Sami a eu des expériences semblables. Trentenaire, ingénieure, elle a abandonné le voile il y a une dizaine d'années, mais avait continué par ailleurs de s'habiller comme avant. “Je me rappelle qu'on me disait :

Contexte

Depuis 2011, le voile en recul

●●● Malgré une pression sociale persistante, “de plus en plus de femmes enlèvent le voile” en Égypte, selon un rapport datant de 2020 du centre de recherches égyptien Khotwa Center, cité par le média **Al-Monitor**, qui note que “le sentiment de liberté après la révolution de 2011” a fait naître “le désir chez beaucoup d'Égyptiens de se débarrasser des restrictions sociales, culturelles et religieuses”. “C'était le plus beau moment de ma vie”, témoigne Yousra, qui se rappelle la première

fois où elle a marché cheveux au vent dans la rue. Interrogée par **Al-Monitor**, elle ajoute : “Je me sentais libre. Mais j'avais aussi l'impression que tout le monde me regardait parce que je n'étais pas voilée.” Une autre femme, Yasmine, dit avoir eu recours à un psychologue après avoir franchi le pas, relate le média. D'autres cherchent refuge dans les structures de protection des femmes pour échapper à l'emprise de leur entourage.

“Comment ça, tu enlèves le voile mais tu gardes les mêmes vêtements, couvrants et pudiques? Ça les dépassait que je veuille simplement que mon apparence physique corresponde à mon état intérieur. Pour eux, c'étaient des bali-

vernes philosophiques sans importance.”

Les diktats normatifs sur l'apparence physique ont également pesé sur Hind Abdallah, elle aussi écrivaine, qui a mené une longue bataille avant de se réconcilier avec son corps grâce à un traitement psychologique et à la lecture.

Comme pour Manar Hazem, tout a commencé par un détail relatif à ses cheveux.

“Après un premier ‘crime’, celui d'avoir enlevé mon voile, j'en ai commis un deuxième en coupant mes cheveux, qui étaient très longs. C'était une entorse à la norme de beauté des longs cheveux.”

Ayat Jouda pour sa part s'étonne que même des gens qui la connaissaient bien se soient demandé si elle n'était pas chrétienne. “Parce que, pour eux, une musulmane qui enlève le voile devait forcément se mettre à soigner sa coiffure et à se maquiller”, explique-t-elle.

Ce qui révèle autant du stéréotype sur la musulmane non voilée, qui devrait correspondre à des critères de beauté impitoyables, que du stéréotype sur la chrétienne, qui n'est pas censée

s'occuper de tels détails.

Dans “Le Féminisme et les droits des femmes à travers le monde”, Michele Antoinette Paludi note que les sociétés aux fortes traditions patriarcales ont tendance à imposer des critères stricts [de beauté féminine]. Ces critères rendent les femmes prisonnières de l'idée que leur valeur ne dépend pas de leur réussite au travail, mais de leur poids, de la couleur de leur peau ou de leur coiffure.

Voilà ce que Manar Hazem refuse d'admettre. En plus de se rebeller contre la norme qui voudrait lui imposer de se coiffer d'une certaine manière, elle est l'une des premières à revendiquer fièrement ses cheveux crépus et à assumer un style vestimentaire bien à elle.

—Aliaa Talaat

Publié le 20 novembre



TÉMOIGNAGES

SOURCE

AL-MANASSA

Le Caire, Égypte

almanassa.net

Créé en 2011, **Al-Manassa**

(“La Tribune”) est un site

généraliste égyptien

qui porte une attention

particulière à la culture.

Nourri surtout par des

contributions de lecteurs,

il se veut non partisan,

contre la violence, le racisme

et le professionnalisme.





afrique



—The New York Times New York

Il a grandi en haïssant les immenses vignobles qui s'étendent près du Cap, où il voyait sa mère s'épuiser à la tâche pour que les Blancs puissent siroter leur merlot et leur chardonnay dans des caves luxueuses. Pourtant, Paul Siguqa faisait récemment tourner un verre de chenin blanc dans la spacieuse pièce de dégustation qui lui appartient désormais.

Ce qu'a accompli Paul Siguqa, 41 ans, est exceptionnel : ce fils d'une ouvrière agricole a économisé pendant quinze ans pour acheter, réhabiliter et ouvrir l'année dernière le Klein Goederust Boutique Winery, le seul domaine viticole de Franschhoek (l'une des deux vallées du vin les plus prestigieuses d'Afrique du Sud) appartenant entièrement à des Noirs.

Mais sa réussite soulève également une question qui dérange : comment se fait-il qu'en 2022, dans un pays composé à 80 % de Noirs, on trouve encore exceptionnel qu'un citoyen noir atteigne les échelons supérieurs de la société ?

“La première génération”. Malgré tous les progrès accomplis par l'Afrique du Sud depuis l'époque du système institutionnel de ségrégation raciale de l'apartheid, sa démocratie n'est âgée que de 28 ans. Le pays continue de lutter pour se débarrasser des discriminations tenaces qui créent une sorte de plafond à la réussite économique des masses. Des disparités raciales intolérables persistent en matière de richesse et de propriété foncière.

Afrique du Sud. Paul Siguqa, vigneron noir dans un monde blanc

Dans un pays où les traces de l'apartheid sont encore vivaces, ce jeune propriétaire d'un domaine viticole près du Cap incarne l'émergence d'une nouvelle bourgeoisie noire.

Selon Johann Kirsten, directeur du Bureau de recherche économique (BER) d'Afrique du Sud, les Sud-Africains blancs représentent environ 8 % de la population, mais possèdent 79 % des terrains agricoles privés. Cette disproportion est encore plus grande dans l'industrie du vin. D'après un rapport de l'organisation Vinpro, qui regroupe les producteurs de la région du Cap, les Noirs ne possèdent que 2,5 % des vignobles du pays.

“Nous n'avons hérité de rien, déclare Paul Siguqa. Nous sommes la première génération, et tout commence donc avec nous. La tâche est par conséquent beaucoup plus dure.”

Avec son charisme et son bagou de vendeur – il raconte son histoire personnelle avec la même verve que lorsqu'il décrit ses breuvages –, Paul Siguqa espère contribuer

à corriger ce déséquilibre. Et pas seulement dans le monde du vin. Il lance : “Si l'enfant d'un ouvrier agricole sans instruction peut devenir propriétaire d'un domaine, alors l'enfant d'une employée de maison peut très bien devenir médecin, scientifique ou tout ce qu'il voudra.”

Paul Siguqa a récemment expliqué à un groupe de touristes africains-américains comment il était parvenu à acquérir son propre vignoble, et à rejoindre ainsi la poignée de Noirs qui ont été des pionniers dans un secteur auquel il est difficile d'accéder sans avoir hérité d'une fortune familiale.

Il leur a dit qu'il y avait simplement cru. Que la mobilité sociale était possible, même si les Sud-Africains noirs doivent encore se battre pour la liberté économique. Et lorsqu'il a ajouté que dans toutes les familles

noires il y avait quelqu'un comme sa mère, “une femme noire forte, une matriarche”, certains de ses invités ont fondu en larmes. “Nous sommes fiers de toi”, lui a dit Jasmine Bowles, d'Atlanta, en pleurs. “Merci.”

Patrimoine. Lorsqu'il était enfant, Paul Siguqa vivait avec sa mère et sa sœur dans une petite maison de deux pièces dans un vignoble de Franschhoek situé à une quinzaine de kilomètres de celui qu'il possède aujourd'hui. À l'époque, il voyait l'industrie du vin comme une autre modalité de l'avenir sans issue que le régime de l'apartheid réservait aux Noirs : une vie de travail, souvent éreintant, au service des Blancs. Sa mère recevait une partie de son salaire en vin (alors qu'elle ne buvait pas), une pratique connue sous le nom de “dop system” [ou Tot system, du mot afrikaans *dop*, qui signifie “boisson alcoolisée”. Interdite en 1960 mais en cours jusque dans les années 1990, cette pratique a augmenté et exacerbé l'alcoolisme chez les travailleurs agricoles, en particulier dans la région viticole du Cap].

Sa mère, Nomaroma Siguqa, 71 ans, lui répétait sans cesse qu'elle serait la dernière génération de leur famille à travailler dans les champs. Elle explique : “Je voulais que mes enfants puissent faire autre chose, qu'ils ne soient pas obligés de travailler durement dans une exploitation agricole.” Alors elle leur a inculqué l'importance de l'éducation.

Pendant que le jeune Paul faisait tout pour réussir à l'école, il a révélé son sens des affaires. La dernière année du lycée, afin de réunir de l'argent pour l'université, il a commencé à acheter des fruits en gros aux agriculteurs de la région et à les vendre à un carrefour très fréquenté. Le premier week-end, il a gagné 875 rands [environ 50 euros], soit plus que les 800 rands durement gagnés par sa mère en un mois. Son petit commerce est devenu si florissant qu'il a embauché plusieurs personnes. À cette époque, le point de vue de Paul Siguqa sur l'industrie du vin a commencé à changer.

L'apartheid ayant pris fin, il a pris un emploi à temps partiel comme animateur de dégustation dans le domaine viticole où il vivait. Il a été impressionné de voir les Noirs riches venir goûter le vin. Il a commencé à se dire que ce secteur avait peut-être plus qu'un travail dur et mal payé à offrir à des gens comme lui. À 17 ans, il a décidé qu'il aurait un jour son propre vignoble.

Après l'université, il a fondé une agence de communication et d'organisation d'événements qui a eu beaucoup de succès, tout en cherchant en même temps une exploitation viticole qu'il aurait les moyens d'acheter.

Les choses se sont accélérées en 2019, lorsqu'il a trouvé un domaine vendu 40 millions de rands [2,2 millions d'euros]. Il a demandé à son ami et vigneron Rodney Zimba d'aller le voir. Rodney Zimba, 48 ans, a grandi avec Paul Siguqa : leurs parents travaillaient côte à côte dans les vignes.

↳ Paul Siguqa, propriétaire de la cave Klein Goederust, inspecte un verre de son cabernet-merlot. Photo Tommy Trenchard/The New York Times

Lorsque Rodney Zimba a visité l'exploitation, il a su que ce n'était pas la bonne, parce qu'elle était isolée et difficile à trouver. "Nous sommes des enfants d'ouvriers agricoles, et je veux que les gens puissent nous voir", a-t-il décrété. Il a insisté pour que son ami choisisse une autre propriété. Elle était plus petite (une douzaine d'hectares), beaucoup moins chère (12 millions de rands) et située près d'une route importante, à cinq minutes de Franschhoek. Il n'y avait qu'un seul problème : elle était en ruine.

Paul Siguqa a néanmoins suivi les conseils de Rodney Zimba et acheté cash le vignoble en 2019. Rodney Zimba a quitté son emploi dans un domaine bien établi pour aider son ami à réhabiliter la propriété et devenir son vigneron. "Ce que nous sommes en train de construire, c'est un patrimoine", affirme-t-il.

Deux ans et 23 millions de rands [1,3 million d'euros] de travaux plus tard, Paul Siguqa ouvrait son établissement viticole. C'était le 3 décembre 2021. Il propose aujourd'hui cinq types de vin, dont un syrah, un mélange de cabernet et de merlot, et un vin doux.

Il a conservé le nom d'origine du domaine, Klein Goederust, établi en 1905, parce qu'il connaît la façon de penser de son pays : les consommateurs pourraient associer un nom à consonance africaine tel que Siguqa Wine à une qualité inférieure. "Lapartheid nous a beaucoup marqués psychologiquement", souligne-t-il.

Le domaine de Paul Siguqa est cependant imprégné des origines de son propriétaire. Il est relativement petit, avec deux bâtiments simples d'un blanc éclatant, de style Cape Dutch [style colonial néerlandais], qui abritent la salle de dégustation et un restaurant. Ils sont entourés de 8 hectares de vignes. Les anciennes écuries, où était également entreposé le vin bon marché donné aux ouvriers, ont été transformées en un bar splendide avec un comptoir en verre.

Paul Siguqa a ajouté un oiseau de plume au logo de son domaine, une référence

au nom de son clan. Son vin signature, le Nomaroma Method Cap Classic, un blanc pétillant, porte le nom de sa mère. "Je suis très heureuse et très fière", déclare M^{me} Siguqa. Toujours aussi exigeante, elle a dit un jour à son fils que la couleur de son vin laissait à désirer et qu'il devait continuer à travailler dessus parce que les Noirs sont toujours durement jugés.

"L'expérience m'a appris que tout doit être fait comme il faut, ajoutez-elle. Il faut que tout soit parfait à chaque fois."

Paul Siguqa a conscience de cet impératif. Il dit avoir voulu faire du haut de gamme dès le départ :

"Quand vous êtes noir, vous vous heurtez toujours à la méfiance. 'Savent-ils ce qu'ils font, au moins?' se demandent les gens."

Une employée l'a récemment prévenu que les étiquettes de son blanc pétillant n'allaient pas arriver avant huit à dix semaines, mais qu'elle pouvait les obtenir plus rapidement ailleurs. "Non, ce ne sera pas la même chose, lui a-t-il répondu. Nous ne pouvons pas transiger avec la qualité."

Passé et présent. Paul Siguqa influence déjà la prochaine génération de vignerons potentiels. Sidima Ganjana, 23 ans, a lui aussi grandi dans une township viticole en pensant que la seule chose que l'industrie du vin offrait aux Noirs comme lui était un travail pénible. Mais il a découvert une école qui forme des jeunes issus de milieux défavorisés aux métiers du vin, et il a lu un jour un article sur Paul Siguqa. Voulant savoir comment un Noir avait pu acheter des terres qui semblaient réservées aux Blancs, il s'est présenté au domaine et a demandé à y faire un stage. "On a l'impression que ce n'est pas simplement une entreprise, confie-t-il. On a l'impression que c'est quelque chose de plus grand."

Pendant la visite de son domaine, Paul Siguqa nous montre l'endroit où il veut construire un chai où élaborer ses vins (pour le moment, il loue les installations d'autres vignerons) et l'emplacement d'un futur hôtel de 20 chambres.

Puis il pointe du doigt la clôture derrière sa propriété, avec un peu plus loin un bloc de bicoques en tôle serrées les unes contre les autres au pied d'une grande montagne. C'est Langrug, un bidonville où vivent les Noirs qui travaillent dans les vignes.

Quelqu'un lui a suggéré un jour de planter des arbres le long de la clôture pour ne plus le voir. Mais Paul Siguqa dit qu'il ne peut pas le faire, parce que ce fossé entre les domaines viticoles majoritairement blancs et la main-d'œuvre noire fait partie de son histoire et reste le présent de beaucoup.

"C'est un rappel de l'inégalité, poursuit-il. Un rappel constant du chemin qu'il nous reste encore à parcourir en tant que pays."

— John Eligon
Publié le 8 octobre



PORTRAIT



Trois vignobles réputés

SOURCE : OPENSTREETMAP CONTRIBUTORS

STRADA FILM & MIDRALGAR
PRÉSENTENT



PRIX DE LA MISE EN SCÈNE
FESTIVAL DE CANNES 2022
UN CERTAIN REGARD

BUCAREST, 1972
UNE CLASSE, UN TRAITRE,
UN SECRET

RADIO
METRONOM
UN FILM DE
ALEXANDRU BELC



AU CINÉMA LE 4 JANVIER

Courrier international

L'Histoire

Télérama

à la une

Le bonheur

Face aux crises qui se succèdent et s'entremêlent, les médias internationaux, comme chacun d'entre nous, éprouvent un fort sentiment d'accumulation.

Alors que le monde n'est pas remis de la pandémie de Covid-19, l'invasion russe de l'Ukraine, en février, a marqué le retour de la guerre en Europe, entraînant à son tour un cortège de crises – énergétique, économique, géopolitique. Le réchauffement de la planète et ses conséquences de plus en plus visibles, mais aussi le coût de la vie qui augmente, dressent un tableau parfois bien sombre. Rien ne sert de le nier, écrit *Stern* dans l'article qui ouvre ce dossier : nous avons peur.

C'est pourquoi le magazine allemand est allé à la rencontre de celles et ceux qui recueillent les craintes des autres, dans des endroits aussi variés qu'une église, un centre de dons alimentaires ou un quai de métro. Malgré tout ce qui nous arrive, le bonheur et sa recherche sont partout dans la presse étrangère, qui regorge de préconisations pour aller mieux. Florilège.



malgré tout

—Stern Hambourg

C'était il y a quelques semaines, à la mi-septembre à peu près, que l'adulte que je suis a décidé de repartir en vacances avec ses parents. Ils avaient loué une maison au Danemark, la même qu'en 2017, la dernière fois que j'étais parti avec eux. Une maison indépendante, avec son toit de chaume et son grand jardin ourlé d'arbres, comme un rempart face aux ténèbres ambiantes. Le matin, le midi, le soir, la nuit, tout n'était que silence, comme s'il n'existait pas d'endroit plus reculé au monde. Le premier jour, je me suis dit que rien n'avait changé.

Sauf que si.

Dès le deuxième jour, j'étais assis avec mon père sur la terrasse, à ferrailer sur la politique du gouvernement [allemand] au sujet de l'Ukraine. Personnellement, j'étais favorable à la livraison d'armes lourdes, et ce dans les meilleurs délais.

Lui était plus indécis, plus hésitant, et je ne comprenais pas pourquoi. Le ton est monté, et je crois que j'ai dit quelque chose de solennel, du genre : *"Si on veut défendre l'Europe dans laquelle on vit et dans laquelle nos valeurs peuvent s'exprimer, il faut éviter par tous les moyens que la Russie gagne cette guerre."*

Mon père a marqué une pause. Et puis il a dit : *"C'est juste que je suis mort de trouille."* Mon père a 72 ans. Quand il est né, l'Allemagne vivait sur les ruines du régime nazi. Plus tard, quand il est allé à l'école, l'Union soviétique installait des missiles de moyenne portée à Cuba, et, pendant treize jours, l'humanité a eu peur de basculer dans la guerre atomique.

Quand il était adulte, des terroristes d'extrême gauche et des groupes d'extrême droite s'en sont pris à la République fédérale [durant les "années de plomb", caractérisées par la montée du militantisme politique violent], un réacteur a explosé dans une centrale nucléaire près de Tchernobyl, le mur de Berlin est tombé, des avions ont percuté des gratte-ciel à New York, des guerres ont éclaté au Vietnam, en Irak, dans les Balkans, en Afghanistan, en Syrie et ailleurs.

Depuis qu'il est à la retraite, les scientifiques ont tiré la sonnette d'alarme sur la montée du niveau de la mer et sur la nécessité impérieuse d'agir si nous voulons éviter la disparition de notre espèce.

Et puis une pandémie s'est abattue sur l'Allemagne [et sur le reste du monde], menaçant très directement la vie de mon père, qui faisait partie de la population à risque.

Et pourtant, m'affirmait-il ce jour de septembre, jamais, au cours de son existence, le monde ne lui avait fait aussi peur qu'en ce moment. Il avait peur que notre pays et l'Europe ne se scindent en deux. Il avait peur que l'inflation et la flambée des prix de l'énergie ne plongent les gens non seulement dans la pauvreté, mais aussi dans l'extrémisme. Il avait peur des menaces de Poutine de faire usage de bombes nucléaires dans une guerre qui fait rage à moins de 800 kilomètres de chez nous et qui a modifié notre quotidien, pour aujourd'hui, pour demain, peut-être pour toujours, qui sait.

Je ne voulais pas entendre ça. Je secouais la tête de gauche à droite en signe de dénégation. Nous clôturâmes cette discussion sur un désaccord.

Vous vous demandez sans doute pourquoi je vous parle de mon père et de ses états d'âme? Tout simplement parce que vous éprouvez la même terreur que lui. Parce que nous lui ressemblons tous un peu, après tout. Statistiquement parlant, s'entend. Car la plupart des Allemands ont peur à l'heure qu'il est : 67 % craignent l'inflation et de finir par ne plus pouvoir rien payer. Et la moitié d'entre eux redoute une troisième guerre mondiale.

Les riches, les pauvres, les jeunes, les seniors, les hommes, les femmes... La peur est partout. Toute la question est de savoir comment s'en défaire.

Ces inquiétudes tenaillent la société depuis longtemps. La spirale inflationniste inquiète par exemple toutes les couches sociales, rappelait récemment Manfred G. Schmidt, politologue et conseiller de la compagnie d'assurances R + V, dans son étude annuelle sur les peurs des Allemands. Cela vaut pour les riches comme pour les pauvres, pour les jeunes comme pour les seniors, pour les hommes comme pour les femmes, pour les sympathisants de tous les partis, dans tous les Länder d'Allemagne. La peur est partout. Toute la question est de savoir comment s'en défaire.

Quand Josephine Teske parle des habitants de sa commune qui ne savent pas s'ils pourront se chauffer cet hiver, ni comment ils vont payer leur loyer, il lui arrive de pleurer.

Josephine Teske, 36 ans, regarde la croix de bois qui se dresse sur le mur de béton nu, derrière l'autel. Elle est pasteur ici, à la Rogate-Kirche, au nord-est de Hambourg. Rogate veut dire "prie", en latin. *"Le pire, dit-elle, a été le*

jour où une femme désespérée est venue me voir en me disant qu'elle n'arrivait plus à nourrir correctement ses enfants."

L'œuvre pastorale, qui consiste à aider les gens à surmonter les crises que la vie met sur leur chemin, est depuis des siècles une des missions principales des Églises. On croit dur comme fer qu'un paradis nous attend au bout. Et on ne croit pas, avant cela, à un monde qu'un petit bonhomme assis au bout d'une longue table, à Moscou, pourrait anéantir sous les bombes. *"N'ayez pas peur"*, nous dit Dieu, nous disent les anges, nous dit le Christ.

Un instinct primaire. Quand une autre femme lui a écrit sur les réseaux sociaux, en septembre, qu'il ne lui restait plus que 3,50 euros au milieu du mois, Josephine s'est dit : *"Merde."* Puis elles ont cherché ensemble du soutien, auprès des centres d'aide et de la banque alimentaire.

Josephine Teske ne fait pas partie de ces gens d'Église qui tentent de résoudre les problèmes à coups de citations de la Bible. Sa mission, estime-t-elle, c'est d'écouter et de regonfler le moral.

La jeune pasteur, qui aide en priorité les enfants et les familles, reçoit en ce moment beaucoup de jeunes adultes et de jeunes parents qui viennent lui faire part de leurs peurs et de leurs problèmes. Comme cette future étudiante venue lui expliquer après l'office qu'elle ne trouvait pas de logement dans ses prix. Ou comme ces enfants qui lui posent des questions sur la guerre et qui disent avoir peur de devoir quitter leur pays, comme les enfants d'Ukraine.

Josephine écoute, se tait, elle est là, c'est tout. C'est ce dont les gens ont besoin, explique-t-elle. Et non de tel ou tel conseil. *"Je trouverais prétentieux de faire comme si je savais ce que peut ressentir une mère de famille qui ne sait pas si elle aura de quoi se chauffer cet hiver."*

La peur est antérieure à toute religion. C'est l'un de nos instincts primaires. L'évolution a fait de nous des êtres civilisés, qui construisent des villes et des voitures à bord desquelles nous naviguons de l'une à l'autre; des êtres qui élisent des Parlements et achètent des pizzas surgelées, qui vont voir les animaux au zoo et dorment sur des matelas ergonomiques; des êtres qui guérissent des maladies et allongent la durée de vie. Il n'y a que la peur que l'évolution n'a pas pu nous ôter.

"La peur est un sentiment profondément ancré chez l'homme, comme la joie et la colère", fait observer Katharina Domschke, directrice du département de psychiatrie et de psychothérapie au



SOURCE

STERN
Hambourg, Allemagne
Hebdomadaire
869 000 (2011)
stern.de

Ce magazine d'actualité, fondé en 1948, a acquis une solide réputation pour ses reportages illustrés. Il tend désormais à privilégier la recherche du sensationnel. Des articles de l'hebdo ainsi que des productions propres à la rédaction en ligne sont disponibles sur le site. Les solutions graphiques trouvées pour sa présentation sont ingénieuses. La place et le soin accordés à l'icongraphie rendent sa consultation agréable.

← Dessin de Nishant Choksi paru dans Stern, Hambourg.

CHU de Fribourg. Au moindre signe de danger, il ne faut que quelques millisecondes pour que les signaux d'alarme atteignent la région du cerveau où se forme la peur, l'amygdale. La peur, c'est le système d'alarme du corps, la garantie de notre survie en cas de danger. *Fight, flight or freeze* – "Se battre, fuir ou faire le mort". C'est un mécanisme millénaire que l'on doit surtout à un neurotransmetteur, l'adrénaline.

Nous sommes programmés pour évaluer les risques en permanence, c'est à la fois notre chance et notre malheur, car, en cas de fausse alerte, nous ne pouvons pas désactiver la peur. Les risques que quelqu'un meure lors d'un vol commercial sont de 0,0000005 %. Or un Allemand sur six a peur de prendre l'avion. Peu importe qu'un tel scénario soit irrationnel. La peur, elle, est bien réelle. La main moite est réelle, le vertige est réel, le sentiment d'impuissance l'est aussi.

«À Die Arche, les gens savent qu'ils y trouveront non seulement du pain, mais aussi du réconfort.»

Bernd Siggelkow,
FONDATEUR DE L'ASSOCIATION

Si quelqu'un a peur, on ne peut pas contester cette peur. On peut simplement essayer de l'en débarrasser.

À une quinzaine de kilomètres de l'église évangélique de Josephine Teske, on retrouve Charlotte Müller, psychologue et psychothérapeute, à l'hôpital Sainte-Marie de Hambourg. Dans son bureau, deux fauteuils rouges et sa blouse blanche, pendue près de la porte d'entrée. Charlotte Müller, 31 ans, travaille au service de jour de psychothérapie.

Elle y reçoit des personnes en crise. Soit parce qu'elles ne savent plus que faire, soit parce que leur médecin, des amis ou des proches le leur ont conseillé. "Service de jour" – cela implique qu'on peut simplement y passer.

Les patients commencent généralement par parler de problèmes généraux qui les taraudent au quotidien, confie la praticienne : "La guerre, le coronavirus ou l'inflation sont des sujets de préoccupation et des peurs du quotidien que l'on retrouve d'une consultation à l'autre, comme partout ailleurs, sans doute. Même si, en règle générale, ce n'est pas la raison première pour laquelle le patient a poussé la porte."

C'est à vrai dire une bonne nouvelle qui témoigne de notre résilience en temps de crise. Les statistiques pointent d'ailleurs vers la même direction. De fait, si les crises s'amoncellent sur la planète jusqu'à former un maelstrom

d'inquiétudes chroniques, le nombre de personnes dont les peurs nécessitent des soins n'a pas beaucoup augmenté ces derniers temps. Le chiffre tourne autour de 15 %.

"Les inquiétudes liées à la guerre actuelle ou à la situation économique n'ont rien à voir avec des troubles anxieux", confirme Arno Deister, président de l'Aktionsbündnis Seelische Gesundheit ["Alliance pour la santé mentale"].

"Ce sont souvent la perte de contrôle, l'incertitude, l'impression de ne plus avoir la main qui sont à l'origine des peurs."

Il est donc tout à fait normal de s'inquiéter dans une situation comme celle que nous vivons.

La peur peut être d'une aide précieuse. En 1908, les psychologues américains Robert Yerkes et John Dillingham Dodson ont établi un lien entre l'efficacité et le niveau de stress, à l'époque avec des souris. Leurs observations ont donné naissance à la loi dite de Yerkes-Dodson, laquelle, pour résumer, prend la forme d'une courbe en cloche. Trop ou trop peu de peur réduit l'efficacité, tandis que le sommet de la courbe, le moment où l'efficacité est maximale, coïncide avec un niveau de peur intermédiaire. C'est la *good anxiety*, la "bonne peur".

Reste que cette amélioration de l'efficacité, cette auto-optimisation par la peur, n'est pas à la portée de tout le monde.

Pour les gens qui vont voir Bernd Siggelkow, la question n'est en effet pas de savoir s'ils peuvent s'autoriser ou non la peur. Elle fait partie de leur quotidien.

"Leur détresse se voit". Bernd Siggelkow est le fondateur de l'association d'aide à l'enfance Die Arche ["L'Arche"]. Depuis des semaines maintenant, au gré de l'inflation, il voit monter l'inquiétude des parents. Ses collaborateurs parlent d'appels de mères en larmes qui disent qu'elles n'ont plus rien dans le frigo depuis des jours.

Les appels aux dons de nourriture se multiplient, notamment parce que beaucoup de banques alimentaires n'acceptent plus de nouveaux bénéficiaires, constate Bernd Siggelkow. On voit désormais arriver des gens qui avaient honte jusqu'ici de pousser la porte de l'ancienne école de Marzahn-Hellersdorf, l'une des 29 antennes de Die Arche.

Le sous-sol sent la tamboulle. Les enfants et les jeunes peuvent venir chaque jour manger un plat cuisiné sur place – comme à la cantine. À quoi s'ajoutent des boissons, une petite salade, un dessert et des fruits. Tout est gratuit. Leur plateau à la main, ils vont ensuite chercher une place à l'une des tables. Du lundi au vendredi, 600 déjeuners sont servis chaque jour dans les seules

À la une



“L'AVENIR S'ANNONCE RADIEUX... SI VOUS Y CROYEZ !”

Le bimensuel québécois **L'Actualité** consacre sa une du 5 décembre à l'optimisme : ce serait l'une des clés de voûte du bonheur. Selon des études récentes en psychologie, "la génétique dicterait environ la moitié de cette attitude", tandis que l'autre partie "viendrait de l'influence de notre entourage, des circonstances de la vie... et de notre propre manière d'interpréter les événements".

Et, "bonne nouvelle, voir la vie du bon côté, ça s'apprend". Parmi les conseils distillés par **L'Actualité**, "changer notre perception" de nos échecs ou de nos réussites, en y posant un regard bienveillant. Aussi, faire "des actions concrètes et aux effets mesurables autour de soi, comme être bénévole dans son quartier", plutôt que de s'attaquer à des causes trop vastes – nul ne résoudra la crise climatique à la sueur de son front. Le dernier conseil est plus surprenant : "Admettre que la vie est tragique." "Nous finissons tous un jour ou l'autre par être frappés par le malheur. Le reconnaître peut s'avérer un chemin vers la sérénité."



antennes berlinoises de Die Arche. Dans toute l'Allemagne, on en compte près de 3500.

Bernd Siggelkow se bat depuis 1995 pour les enfants pauvres et leurs parents. Les parcours, il les connaît. "J'ai l'impression que les gens sont plus opprimés aujourd'hui, plus tendus", confie-t-il. "Comme ils sont aux prises avec l'inquiétude et les problèmes dix-huit heures par jour, leur détresse se voit."

Pour Bernd Siggelkow, la mission première de Die Arche n'est pas uniquement de distribuer des repas, mais aussi d'apporter un soutien moral. "Beaucoup de familles pauvres n'ont personne qui les écoute. Die Arche existe depuis vingt-sept ans. Les gens savent qu'ils y trouveront non seulement du pain mais aussi du réconfort."

Écouter l'autre, le prendre au sérieux. Cela peut sembler rebattu, comme une formule





Les mots

Solastalgie VS symbiotude

Une batterie de néologismes ont fait leur apparition pour parler du dérèglement climatique et de ses conséquences. À tel point que deux artistes américaines, Alicia Escott et Heidi Quante, ont créé le Bureau de réalité linguistique pour les recenser et en imaginer d'autres. On peut par exemple parler de "solastalgie", un terme inventé par le philosophe australien Glenn Albrecht pour désigner le désarroi causé par un changement dans notre environnement ou la disparition d'un endroit qui nous prodiguait du réconfort. Mais pour contrebalancer ces vocables de l'angoisse, Albrecht a aussi imaginé un mot plus doux, comme il le racontait en 2020 dans le média en ligne australien **The Conversation** : "Pour mieux faire face au sentiment de solitude [lié au dérèglement climatique], j'ai créé l'idée de 'symbiotude'." Le terme, qui mêle les antonymes "symbiose" et "solitude", évoque le fait "de réfléchir et travailler en collaboration avec d'autres, pour renouer avec la vie". En un mot, il nous invite à nous serrer les coudes.

au travail comme dans le flot incessant de l'actualité, cultiver ses relations sociales. Ce qui est également décisif, c'est l'auto-efficacité. Prendre conscience que l'on n'est pas des victimes du contexte international mais que chacun peut influencer sur le cours de sa propre existence.

Relativiser n'est pas si dur. En théorie.

Dans la réalité, le sociologue Stephan Lessenich constate que la succession effrénée de crises se traduit par une irritabilité croissante qui ronge notre société. Il vient de publier un livre sur le diagnostic qu'il dresse de notre époque, *Nicht mehr normal. Gesellschaft am Rande des Nervenzusammenbruchs* ["Fin de la normalité. Société au bord de la crise de nerfs", inédit en français].

À la question de savoir comment rassérer les gens, il répond : "Il faudrait créer des espaces protégés dans lesquels chacun pourrait se livrer sur ses inquiétudes et sur ses peurs. Des lieux dans lesquels les gens se rencontreraient et pourraient donner leur interprétation de ce qui se passe en ce moment, sans se sauter tout de suite à la gorge."

On songe à des espaces comme l'église évangélique de Josephine Teske, le SOS Amitié de Gabriele Stark, le cabinet de Charlotte Müller, l'association de Bernd Sigelkow.

Ou le quai de la station de métro Emiliestraße, à Hambourg.

On y retrouve Christoph Busch – silhouette élancée, cheveux blancs, œil vif derrière des lunettes rondes – au guichet de son kiosque. Pris en sandwich entre deux voies, au milieu

← Dessin de Falco, Cuba.

← Dessin de Walenta paru dans **Przekroj**, Cracovie.

Le manque d'écoute, par un effet boomerang, renforce encore la peur, l'alimente.

des 8900 passagers qui transitent ici chaque jour, il patiente, armé d'un doux sourire. Voilà quatre ans et demi, l'ouverture de son kiosque a fait sensation. Quelqu'un voulait quoi ? y écouter les autres. Rien de plus, gratuitement, sans chercher à valoriser d'aucune manière les témoignages qu'il y recueillerait. Aujourd'hui, le kiosque de Christoph Busch fait partie des meubles. Interdiction d'y coller son oreille pour écouter ce qui s'y dit, bien sûr, mais, en revanche, il peut nous en parler.

Voit-on émerger de nouvelles peurs ? Non, ce n'est pas vraiment l'impression qu'il a. Ce dont on s'aperçoit ici, c'est que beaucoup de gens sont déjà affectés par le coronavirus, par l'inflation, par la peur d'une offensive russe, et que, même avant cela, beaucoup étaient déjà à bout. Quand personne n'entre dans son kiosque, il arrive à Christoph Busch d'observer les quais et les passagers qui se cramponnent aux barres [du métro]. "Cette fatigue sur les visages ! Cet épuisement !" s'épouvante-t-il.

"La solidarité est un impératif". Mais les gens ne vont pas le voir pour lui parler de leur facture de gaz. C'est le genre de considérations matérielles qui constituent tout au plus l'arrière-plan des histoires, le bruit de fond, car les problèmes sont en règle générale d'ordre intime. Des relations humaines décevantes, des blessures précoces, une enfance abîmée. Les hauts et les bas de la vie, résume Christoph Busch. Surtout les bas, quand même. Son kiosque se fait alors confessionnel, espace sécurisé pour raconter ses soucis.

Les peurs se font-elles plus individuelles à mesure que la situation planétaire se dégrade ? Oui, peut-être, selon Christoph Busch. "Les peurs qui règnent en ce moment sont souvent si monumentales, abstraites et diffuses qu'elles renvoient les gens à leur situation personnelle : qu'est-ce que j'attends de la vie ? Qu'est-ce qui compte à mes yeux ? Qu'est-ce qui est allé de travers ? Qu'est-ce que je regrette ?" analyse-t-il, la tête posée sur la main.

Et peut-être l'enseignement se trouve-t-il là, caché. Que souvent le manque d'écoute, par un effet boomerang, renforce encore la peur, l'alimente : le refus de comprendre, la dénégation de peurs qui n'auraient pas droit de cité. Le jugement moral des personnes qui les ressentent malgré tout. Et donner ainsi l'impression à celles et ceux qui se trouvent seuls face à leur inquiétude qu'ils sont bien bêtes.

La solidarité est un impératif en temps de crise. Mais la solidarité n'exige-t-elle pas, aussi, de s'abstenir de mettre les peurs en concurrence et d'accepter celles des autres pour ce qu'elles sont, c'est-à-dire réelles ?

Avant d'écrire cet article, j'ai rappelé mon père. Je lui ai demandé comment il allait. Il m'a répondu : "Pas mieux. Il n'y a rien d'autre à faire que de laisser venir l'orage et d'essayer de l'esquiver."

Il a ajouté : "J'aurais préféré pour nous tous que n'ayons pas à vivre des temps pareils."

J'ai répondu : "Moi non plus." Là-dessus, on était d'accord.

— **Jonah Lemm**
Publié le 25 octobre

usée jusqu'à la corde. Et pourtant, Josephine Teske, la pasteur, comme Charlotte Müller, la psychothérapeute, rappellent qu'une des armes les plus efficaces contre la peur, c'est encore de permettre aux gens d'exprimer leurs craintes. Gabriele Stark, la responsable de SOS Amitié Stuttgart, le confirme : "Quand les gens peuvent mettre des mots sur leurs problèmes et ainsi se faire comprendre, quelque chose se dénoue en eux."

Relativiser. Avoir un interlocuteur qui ne vous juge pas, c'est aussi, d'un point de vue scientifique, un pilier important de la résistance mentale, ce que les psychologues appellent la résilience. À quoi s'ajoutent toutes ces choses dont nous savons déjà qu'elles nous aident et que nous ne pratiquons cependant que rarement : faire de l'exercice, prendre des pauses,

Verbatim

“Donner du sens à sa vie”



“Parfois, cela me semble étrange, parce que je sais que la crise climatique déprime beaucoup de gens, mais je suis plus heureuse que jamais. Peut-être parce que j’ai un sentiment d’utilité”, a confié Greta Thunberg à la *Süddeutsche Zeitung*. Le quotidien allemand

a interrogé plusieurs personnalités sur leur conception du bonheur en temps de crise. La jeune militante suédoise pour le climat explique en outre qu’à 19 ans, elle a du mal à prendre des décisions, mais que les choix les plus importants sont souvent les plus évidents pour elle.

Portraits

Même les écoanxieux prennent du bon temps !

Parmi les raisons d’avoir le cafard, la crise climatique tient une place de choix. Le journal allemand *Die Zeit* publie les témoignages de six militants écologistes âgés de 20 à 62 ans, qui racontent leurs méthodes pour souffler et prendre soin d’eux.

“La peur est paralysante, y compris celle du changement climatique, amorce *Die Zeit*. En cette période de “crises simultanées”, les militants écologistes désespèrent de voir la crise climatique reléguée au second plan. Ils ont donc besoin de “stratégies solides” pour reprendre du poil de la bête. Clara Mayer, étudiante en médecine de 21 ans et membre de Fridays for Future, à Berlin, explique par exemple à l’hebdomadaire qu’elle trouve le réconfort dans les loisirs créatifs : “Parfois je n’ai qu’une envie, me poser pour bricoler.” Son hobby a récemment “pris une toute nouvelle dimension”. “J’ai fabriqué pour un ami un calendrier de l’Avent en forme de salon miniature rempli de décorations de Noël. Ça m’a pris des jours entiers.” Dans la même veine, Aimée van Baalen a choisi le dessin et la peinture comme refuge. La jeune femme de 22 ans, d’abord tatoueuse puis “militante à plein temps”, extériorise sur ses toiles ce qui la perturbe : “Avec la guerre en Ukraine, tous les phénomènes météorologiques extrêmes de l’été dernier, les récoltes désastreuses, les pénuries d’eau, [...] j’ai du mal à décrocher. Mais quand je laisse s’exprimer ma créativité, j’arrive à me vider un peu la tête.” Il n’y a qu’en haut de la cime des arbres que je me sens vraiment libre”, explique quant à elle Cécile Lecomte, Française de 40 ans engagée contre le nucléaire et le charbon. Malgré son handicap

– elle est atteinte de polyarthrite –, c’est en grimant qu’elle parvient à s’évader. Quant à Jakob Blasel, écologiste de 21 ans, son échappatoire est la course à pied : cet étudiant en droit – qui s’est présenté sur une liste du parti Alliance 90/Les Verts lors des élections allemandes de 2021 – aime “courir seul sur de longues distances” pour se vider l’esprit. (Honnête, il reconnaît passer du temps à “regarder des vidéos divertissantes sur TikTok”.) Le corps et l’esprit sont intimement liés dans la pratique du tai-chi, dont Thomas Gärtner, 62 ans, est un adepte. Le fondateur du collectif Omas for Future (“Les mamies pour l’avenir”), évoque une forme de “méditation en mouvement” : “Quand je fais du tai-chi, tout mon esprit est concentré sur une seule chose, je ne pense plus à rien d’autre. [...] Chaque mouvement exige la souplesse d’un chat.” Pour contrebalancer un peu “les mauvaises nouvelles sur la surexploitation de la nature”, le sexagénaire s’efforce aussi, chaque soir avant de s’endormir, de “se remémorer les bons moments de la journée” – qu’il ait “observé des oies sauvages” ou simplement vu ses petits-enfants. “Cela va peut-être sembler étrange”, prévient de son côté Helena Marschall, 20 ans, mais c’est lorsqu’elle étudie et s’abandonne au plaisir d’apprendre qu’elle oublie l’écoanxiété. “Ce n’est pas parce que je consacre une heure de plus par jour au climat – au point d’oublier les raisons de mon engagement – que la planète s’en portera mieux”, fait-elle remarquer.

Onze solutions antiques à notre malaise moderne



Sénèque n’a pas eu une vie facile. Il en a tiré des leçons, compilées dans son ouvrage “De la vie heureuse”, qui sont toujours très actuelles, explique ce chroniqueur américain.

—The Atlantic *Washington*

↗ Dessins de Zeptonn, Pays-Bas.

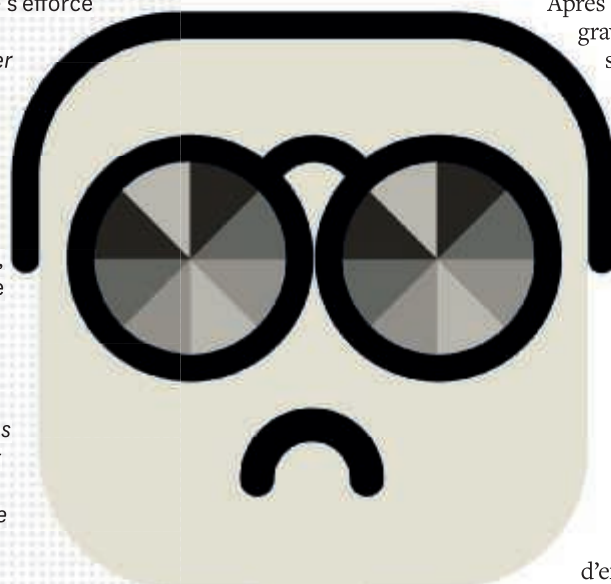
↘ ↗ Dessins de Grundini, Royaume-Uni.

Tous les hommes veulent être heureux, ô Gallion mon frère”, écrit le philosophe et homme d’État romain Lucius Annaeus Seneca, connu sous le nom de Sénèque, à son frère vers l’an 58, “mais personne ne voit clair quand il s’agit d’examiner en quoi consiste le bonheur”. Le constat repose peut-être sur sa propre existence. Expert du bonheur, il rédigea au cours de sa vie des textes sur le concept d’eudaemonia. Ce terme, que l’on traduit par “hédonisme”, signifie peu ou prou “vie en accord avec la nature” ou, peut-être, dans la langue actuelle, “paix intérieure”. Pourtant, son existence fut tout sauf paisible.

Après avoir souffert des années durant de graves problèmes de santé, ce philosophe stoïcien fut exilé de Rome par l’empereur Claude, puis il y retourna pour être le précepteur et, plus tard, le conseiller de l’empereur Néron. Celui-ci d’abord l’aima, puis l’accusa (vraisemblablement à tort) de conspiration, et enfin le contraignit au suicide.

Comme le note dans un courriel Ryan Holiday, fondateur du site Internet Daily Stoic, “le simple fait qu’il ait été chaque matin capable de sortir de son lit, et même de sourire, est une prouesse”. Car tout ce qu’il a vécu est maintes fois plus difficile à traverser que ce que nous vivons dans notre vie quotidienne.

C’est au fil de ces dernières années d’existence assombries par sa relation



avec Néron que Sénèque composa son essai *De la vie heureuse*, un recueil de préceptes pour trouver le bonheur face au chaos du monde – nul doute que ces conseils, bien qu'il les présente comme prodigués à son frère, sont en réalité adressés à lui-même. Chacune de ces lignes est une perle, et la totalité du volume vaut la peine d'être lue. Mais, bonne nouvelle pour nous, Sénèque a dressé la liste, précieuse, des 11 leçons les plus importantes pour être heureux. Des enseignements aussi pertinents aujourd'hui qu'il y a deux millénaires.

LEÇON N°1: "J'entendrai mon arrêt de mort du même air que je prononcerai et que je verrai exécuter celui d'un criminel."

Sénèque nous invite à regarder la mort ou une comédie avec la même quiétude. Il ne dit pas qu'il faille rire à des funérailles ou pleurer devant une farce, ni qu'il soit mal de rire ou d'être triste. Non, il nous exhorte à maîtriser nos émotions pour que ce ne soit pas elles qui nous maîtrisent. Sage conseil. En 2020, des chercheurs français ont montré que cela améliore notre ressenti et notre comportement : l'égalité d'âme apaise les troubles comme la rumination, le catastrophisme et les névroses.

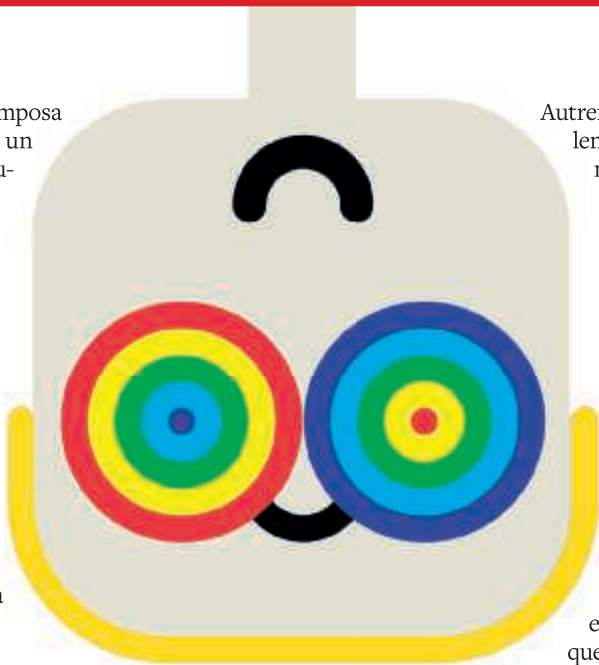
LEÇON N°2: "Je me soumettrai aux travaux, quels qu'ils soient; mon âme soutiendra mon corps." Voilà bien une des grandes leçons de la recherche moderne : la santé physique et intellectuelle se trouve au cœur d'une existence heureuse. Les personnes qui ont conservé joie de vivre et santé dans le grand âge n'ont jamais cessé d'apprendre ni de faire de l'exercice physique.

L'IDÉAL: lire et marcher chaque jour – deux activités tout aussi révolutionnaires aujourd'hui qu'au temps de Sénèque. Ou, si vous vous sentez en forme olympique, marcher en écoutant un livre audio!

LEÇON N°3: "Je mépriserais les richesses, soit présentes, soit absentes, sans être plus triste si elles sont ailleurs que chez moi, ni plus fier si elles brillent autour de ma personne; je ne serai sensible ni à l'arrivée ni à la retraite de la fortune."

Sénèque va plus loin que son adage selon lequel l'argent ne fait pas le bonheur : il nous apprend que l'attachement aux richesses est source de malheur. D'ailleurs, en 2017, des scientifiques écrivaient dans la revue *Personality and Individual Differences* que le matérialisme peut nuire au bien-être et favoriser la dépression.

LEÇON N°4: "Je regarderai toutes les terres des autres comme m'appartenant, et les miennes comme appartenant à tous."



Autrement dit, le malheur vient non seulement du fait de convoiter les choses, mais aussi de celui de s'accrocher trop fermement à celles que l'on possède. Une idée présente dans de nombreuses traditions religieuses et philosophiques.

LEÇON N°5: "Je vivrai persuadé que je suis né pour les autres, et j'en rendrai grâce à la nature des choses."

La charité est un don fait à celui qui donne. Et être au service des autres est l'un des moyens les plus faciles d'être plus heureux. Une pléthore de recherches montre à ce propos que les dons aux œuvres de bienfaisance et le bénévolat, les dépenses d'argent que l'on réalise pour autrui, et les actes comme le don de sang ou d'organes sont tout autant de gestes qui augmentent notre bien-être.

LEÇON N°6: "Quels que soient mes biens, je ne les garderai point en avare, ni ne les dissiperai en prodige."

Sénèque va ici au-delà de la vieille maxime selon laquelle il faut user de modération en toute chose car c'est une valeur morale supérieure. À ses yeux, la modération apporte la paix intérieure. Et une fois encore, la science lui donne raison. On connaît l'importance d'être mesuré dans sa consommation d'alcool et de nourriture. Mais Sénèque nous dit qu'il faut l'être aussi avec les vertus : si travailler est une bonne chose, travailler à l'excès risque de nous rendre dépendant au travail.

LEÇON N°7: "Je ne croirai vraiment posséder que ce que j'aurai bien donné; je ne compterai ni ne pèserai mes bienfaits."

La véritable valeur de ce que je fais ne repose pas sur ce que cela me coûte, mais sur le bénéfice qu'autrui en tirera. Par exemple, la véritable valeur de mon travail n'est pas mon salaire, mais ce qu'il apporte aux autres. L'altruisme ne fait pas bouillir la marmite, certes, mais cette leçon peut nous aider à revoir nos priorités – et peut-être même à trouver un meilleur emploi.

LEÇON N°8: "Rien pour l'opinion, tout pour la conscience dans mes actes; je croirai avoir le public pour témoin quand j'agirai sous ma seule surveillance."

Cette leçon est double. Primo, il faut résister à la comparaison sociale. C'est d'ailleurs un pilier de la psychologie. Et c'est probablement une des grandes raisons pour lesquelles les réseaux sociaux dévastent notre bonne humeur : nous nous y comparons en permanence à nos amis et à des inconnus. Secundo, il faut agir en privé comme en public. L'intégrité et la morale mènent au bonheur – l'hypocrisie, au malheur. De fait, selon certaines recherches, lorsqu'une

personne se considère comme malhonnête, cela nuit à son besoin humain de se voir comme un être authentique et moral.

LEÇON N°9: "Gracieux pour mes amis, doux et facile pour mes ennemis, je serai fléchi avant d'être prié, j'irai au-devant des demandes honnêtes."

"Aimez vos ennemis", nous enseigne la Bible. Un enseignement que l'on retrouve dans de nombreuses philosophies. Martin Luther King, quant à lui, déclara en 1957 lors d'un sermon : "L'amour a en lui un pouvoir rédempteur. Il possède un pouvoir qui transforme les individus."

LEÇON N°10: "Je saurai que ma patrie, c'est le monde, et que les dieux en sont les maîtres; qu'ils se trouvent au-dessus et autour de moi, censeurs de mes actes et de mes paroles."

Je dois agir non seulement comme si les autres me regardaient, mais aussi comme si Dieu lui-même avait les yeux en permanence posés sur moi. Lors d'une étude, on a remis à des personnes croyantes et athées une somme d'argent qu'elles pouvaient soit donner à un inconnu soit garder. Lorsqu'on les avait auparavant invitées à penser à Dieu ou à un concept similaire, elles étaient deux fois plus nombreuses à se comporter avec générosité. Et lorsqu'on leur avait demandé de penser à une notion morale laïque comme le civisme ou à une institution comme un jury de tribunal, l'effet était quasiment aussi puissant.

LEÇON N°11: "Quand il plaira à la nature de redemander mon âme [...], je partirai."

Penser au bien d'autrui est une manière d'accepter sereinement notre propre mort. D'après une étude menée en 2014 sur des malades en stade terminal de cancer, ceux qui parmi eux se sentaient en paix étaient "centrés sur une autre personne" : "Ils voyaient dans leur maladie une occasion de donner à autrui, que ce soit en encourageant des amis, en enseignant la vie à leurs petits-enfants ou en participant à des essais cliniques dans le but d'aider de futurs malades." On raconte que Sénèque est lui-même mort dans un état de quiétude complète : il a été contraint de s'ôter la vie, mais il l'a fait dans un profond calme, en parlant du courage dans la vie et face à la mort.

Aussi sages soient-elles, ces leçons de Sénèque sont parfois difficiles à mettre en application. Elles vont en effet à l'encontre de certaines de nos pulsions naturelles : se comporter de façon égoïste, se comparer aux autres, acquérir le plus de choses possible, rester en vie coûte que coûte.

Sénèque comprenait fort bien cette contradiction et, en plus de ces préceptes, il a proposé une clé pour jouir des bénéfices de ces objectifs même s'il est impossible de les incarner parfaitement : essayer. En effet, la seule façon d'arriver à la sérénité est d'essayer, un peu, chaque jour.

—Arthur C. Brooks
Publié le 15 septembre

L'auteur

ARTHUR C. BROOKS

Le chercheur en sciences sociales a dirigé pendant près de onze ans l'American Enterprise Institute, un groupe de réflexion conservateur. Auteur de onze livres – dont deux best-sellers de la liste du *New York Times* –, il écrit chaque semaine dans les colonnes de *The Atlantic* sur son sujet de prédilection : le bonheur. Un thème qu'il enseigne à l'université Harvard. Avec sa chronique "How to build a life" il met les lecteurs "sur le chemin du bonheur". Il y décline des réflexions sur des sujets aussi variés que l'influence d'un trop grand nombre de réunions au travail ; la difficulté d'avoir des conspirationnistes dans son entourage ; ou l'importance de ne rien faire. Aussi, il contribue depuis 2019 à la rubrique Opinion du *Washington Post*.



Les recettes du bonheur selon la presse étrangère

Pour être heureux en dépit des crises, faut-il chanter ensemble, être de droite, vivre au Bhoutan ? Tout cela à la fois ? Notre sélection – volontairement éclectique – des préconisations de la presse étrangère pour aller mieux.



Laissez-nous danser, chanter en liberté !

●●● “Admettons-le : nous sommes des primates qui dansent et chantent ensemble”, déclare le journal australien **The Monthly**. Ce fut d’ailleurs l’une des premières réactions à la pandémie de Covid-19, depuis “les Italiens qui chantaient au balcon jusqu’aux professionnels de santé en combinaison de protection qui créaient des chorégraphies dans les services d’urgence”. Pas étonnant que l’isolement ait renforcé ce besoin, constate le Dr Frederic Kiernan, membre du groupe de recherche sur la créativité et le bien-être de l’université de Melbourne : “Écouter de la musique, chanter et danser sont les trois activités les plus efficaces pour se sentir mieux.” Unir nos voix, mystérieuse “harmonie acoustique”, fait partie de notre humanité : “Notre poitrine se gonfle de joie et nous libère de tous nos soucis. Notre cœur bat plus vite, nous respirons plus profondément, nos circuits synaptiques s’allument comme des boules à facettes.” Une pratique plurimillénaire pour “exprimer notre joie à l’occasion d’une naissance” et “partager notre chagrin lors d’un décès”, ou, plus simplement, “chanter des vieilles chansons en voiture lors d’un long trajet, en essayant de se souvenir des paroles enfouies dans un recoin de notre cerveau”. De quoi nous faire sentir “pleinement vivant”.

Partir un jour... au Bhoutan ?

●●● En inscrivant dans sa Constitution en 2008 l’indice de “bonheur national brut”, qui mesure le développement économique et l’épanouissement de la population, le petit État bouddhiste perché dans l’Himalaya s’est forgé une réputation de “royaume du bonheur”. Le pays a d’ailleurs un bilan carbone négatif, souligne le quotidien japonais **Nihon Keizai Shimbun**. En misant sur les énergies renouvelables et en interdisant la déforestation à des fins commerciales, le pays parvient à absorber plus de gaz à effet de serre qu’il n’en émet. Une taxe a aussi été mise en place pour les visiteurs étrangers afin d’éviter le tourisme de masse. Si le Bhoutan donne l’exemple sur le plan climatique – de quoi inspirer les éco-anxieux –, près d’un quart de sa population vit en dessous du seuil de pauvreté. Certaines minorités y sont aussi brimées, notamment les réfugiés népalais. Il faut donc nuancer : tout n’est pas si rose au pays du bonheur...

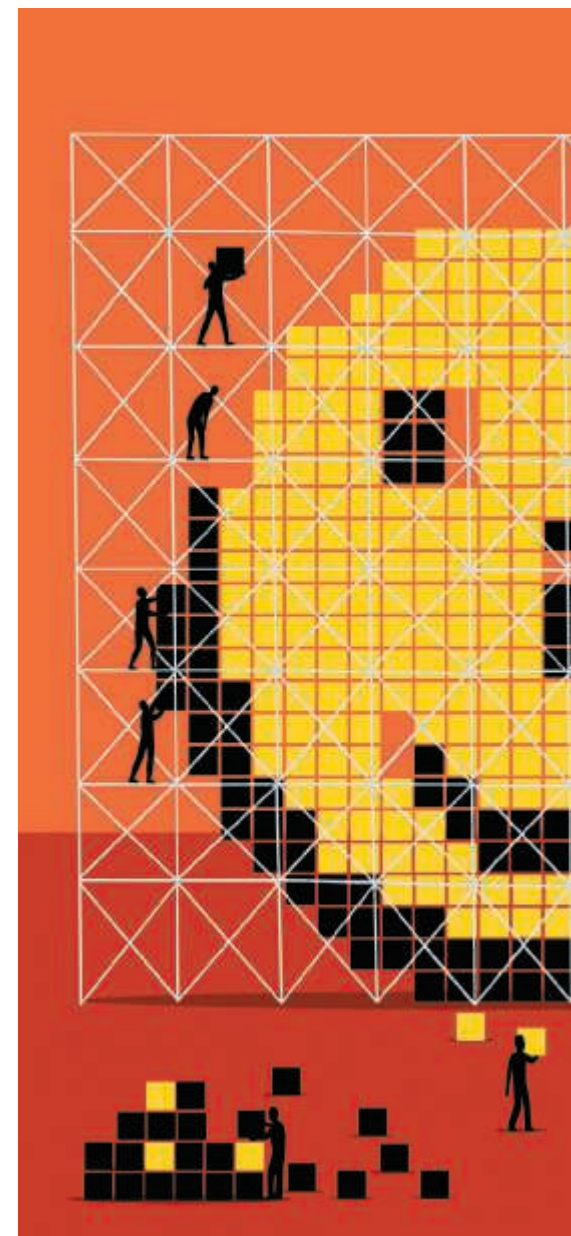
→ Dessin de Nick Lowndes, Royaume-Uni.



Croire en son psy

●●● Dans *La Méthode Stutz*, un documentaire atypique à voir sur Netflix, le comédien et réalisateur américain Jonah Hill dresse le portrait de son psychiatre et montre comment les outils de ce dernier lui ont permis de naviguer dans les périodes difficiles de sa vie. Une œuvre pleine d’humour, estime le site américain **IndieWire**, dont émane “le genre d’exaltation que les gens réservent aux personnes et aux choses qui leur ont sauvé la vie”. Sans aller jusqu’à écrire une telle lettre d’amour, prendre soin de sa santé mentale ne peut jamais être une mauvaise idée.

← Dessins de Falco, Cuba.



Pour être heureux, soyez de droite ?

●●● Le site britannique **UnHerd** explique, graphiques à l’appui, que les libéraux sont moins heureux que les conservateurs. C’est la conclusion de l’édition 2022 de l’étude intitulée “American Family Survey”, réalisée depuis 2015 par un institut de sondage pour le site *Deseret News*, dans l’État conservateur de l’Utah. Les gens de gauche seraient 15 % moins heureux que ceux de droite, et la différence entre les deux groupes est frappante chez les femmes. Selon l’étude, à prendre avec des pincettes toutefois, “comme les conservateurs âgés de 18 à 55 ans sont environ 20 % plus susceptibles d’être mariés, et 18 % plus susceptibles d’être satisfaits de leur famille, la leçon est ici évidente. Le mariage et la famille sont fortement liés au bonheur et à la santé mentale.” De quoi irriter les femmes heureuses d’être célibataires et/ou de ne pas avoir d’enfants !



IKON IMAGES

Rêver un futur sans patriarcat

●●● Joanna Russ était une autrice de science-fiction et une critique littéraire réputée. Elle a remarqué que les autrices de science-fiction féministes “étaient, comme leurs homologues politiques, liées par un ensemble d’objectifs communs, utilisant leur art pour démontrer les limites de la culture patriarcale et articuler la possibilité de solutions plus égalitaires pour tous”. Ces écrivaines se plaisaient à imaginer un futur débarrassé du patriarcat. Le site **Literary Hub** reprend justement les bonnes feuilles de l’anthologie sur les autrices de science-fiction dirigée par Lisa Yaszek. Elle y explique que les femmes sont devenues beaucoup plus visibles, si ce n’est nombreuses, dans ce genre littéraire à partir des années 1970. À cette époque, “pour la première fois, les femmes ont commencé à se représenter comme un groupe politiquement et esthétiquement cohérent, créant un nouveau mode d’art spéculatif qui serait bientôt connu sous le nom de science-fiction féministe”. Un monde postpatriarcal ou antipatriarcal, qui prend la forme d’une utopie littéraire et d’un projet politique, pour le bonheur de toutes et tous.



La joie pure des madeleines de Proust

●●● L’enchaînement des festins de fin d’année est le moment idéal pour s’intéresser aux plaisirs que nous procure la nourriture. Ils découleraient en grande partie “des souvenirs que nous y associons”, rapporte **The New York Times**, plus que de la qualité des mets. “À Thanksgiving, écrit la journaliste, je ne peux pas vivre sans l’écrasé de pommes de terre à la crème de ma mère”, un plat qui constitue “sa dose annuelle de joie pure”. Tout cela a un fondement scientifique : des études montrent notre attrait pour les mets qui nous ont été servis, enfant, par ceux qui prenaient soin de nous. Parfois, leur odeur seule suffit à faire grimper notre taux de sérotonine. Proust, lui, n’a pas attendu la science. Une simple bouchée de madeleine imbibée de thé lui a “rendu les vicissitudes de la vie indifférentes, ses désastres inoffensifs, sa brièveté illusoire, de la même façon qu’opère l’amour”.



LIONEL ALLORGE, WIKIMEDIA

Se la couler douce sur une île

●●● À Londres, Mark Easton est formel : il soutient, arguments à l’appui, dans les colonnes du **Daily Telegraph**, que la recette du bonheur est de passer du temps sur une île. Auteur d’un livre sur cette question, il explique que la vie insulaire nous offre les possibilités physiques du bonheur. D’une part, partir sur une île signifie un certain éloignement. Cette “géographie de l’isolement” est propice au lâcher-prise, comme en atteste la mode des “îles festives” popularisées dans les années 1970, par exemple Ibiza. Même au Royaume-Uni, les études montrent que les personnes les plus satisfaites de leur vie habitent dans les îles les plus reculées, comme les Hébrides extérieures et les îles Orcades. Par ailleurs, la vision de l’étendue bleue de la mer et de l’horizon permettrait, selon “de nombreux articles de recherche”, d’avoir moins de risque de dépression et moins d’hormones de stress. Les scientifiques expliquent ce phénomène par une logique évolutive : “Après être descendu des arbres et avoir commencé à se nourrir dans la savane, l’homme primitif a finalement atteint la côte pour découvrir un approvisionnement de fruits de mer à portée de main, riches en huiles et graisses bénéfiques.” Enfin, “la recherche a montré que le contact physique direct avec la surface de la Terre a un effet positif sur la santé humaine”. Conclusion : n’hésitez pas, partez sur une île, regardez la mer, mangez du poisson, marchez dans le sable et vous serez heureux!

Combien d’amis faut-il pour être heureux ?



D’après l’anthropologue Robin Dunbar, cité par **The Telegraph** : les vrais amis peuvent se compter sur les doigts d’une seule main.

— Nombre moyen d’amis

De 18 à 24 ans

55 ans et plus



— Où rencontre-t-on nos amis ?



À l’école
41 %



Au travail
44 %

— Combien de temps faut-il pour...

... transformer une connaissance en ami

... transformer un ami en confident



34 heures



90 heures

SOURCE : “THE TELEGRAPH”

↑ Dessins de Falco, Cuba.



← Dessin de **María Hergueta** paru dans **El País Semanal**, Madrid.

La nonne qui détonne

À 77 ans, Robina Courtin, moniale australienne à l'âme rebelle, est une star des réseaux sociaux et prodigue son enseignement sur Zoom. Un journaliste du *Guardian* l'a rencontrée à l'occasion d'une conférence, et livre quelques clés de son parcours et de sa philosophie.

—The Guardian Londres

Un mardi soir dans la petite ville de Milton, en Nouvelle-Galles du Sud [dans le sud-ouest de l'Australie]. L'odeur du chaï fraîchement infusé et celle de la soupe maison sur le point d'être servie flottent dans le foyer de la Country Women's Association [«Association des femmes rurales»]. Dans la salle, les discussions tournent autour de la mort, la guerre, les assassinats, l'avortement, la prison et la souffrance.

Environ 50 personnes, certaines membres de longue date de l'association bouddhiste locale et d'autres venues par curiosité, sont assises sur des chaises en plastique ou jambes croisées

sur le parquet. Une jeune reine Élisabeth II les observe depuis son portrait. Ces personnes sont venues écouter une moniale bouddhiste. Le thème de la soirée : «*Comment rester positif dans un environnement négatif*».

«*Notre problème est que nous pensons que le monde extérieur est la cause principale de notre souffrance et de notre bonheur*», explique la vénérable Robina Courtin, une Australienne de 77 ans qui a été ordonnée moniale bouddhiste de l'école tibétaine Gelugpa à la fin des années 1970.

«*Nous concevons parfaitement que si nous nous fixons pour but de devenir musiciens*, poursuit-elle, *nous allons nous programmer nous-mêmes pour le devenir, et que nous serons donc la cause principale du fait d'être musiciens : un travail va*

Repères

RICHESSSE VS JUSTICE SOCIALE

L'Espagnol Alejandro Cencerrado dirige l'Institut du bonheur de Copenhague. Il est aussi l'auteur de l'ouvrage *En defensa de la infelicidad* («Plaidoyer pour le malheur», paru en 2022, inédit en français). Le spécialiste mesure son propre bonheur depuis ses 18 ans, rapporte le quotidien argentin **La Nación**. «*Je me posais tous les soirs la même question : 'Aurais-je envie de revivre demain la journée que j'ai vécue aujourd'hui?'*», explique-t-il. Pour lui, il faut analyser ce qui nous rend heureux ou malheureux sur le plan individuel, mais aussi à plus grande échelle «*pour, à terme, enclencher le changement*». Ses recherches montrent que l'argent ne fait pas forcément le bonheur, surtout dans les pays riches : dès lors qu'il y a des inégalités de richesse, ces écarts pèsent sur le niveau de bien-être. La Finlande est moins riche que les États-Unis, mais elle les coiffe au poteau sur le bonheur. Grâce, notamment, à une plus grande justice sociale.

se faire dans notre esprit, nous allons avoir besoin de précision, de clarté et de théories fiables, puis de pratiquer et pratiquer encore. Nous allons nous créer consciemment nous-mêmes en tant que musiciens. Mais lorsque le but visé est d'être heureux, nous ne pensons pas pouvoir l'atteindre. Dans l'approche bouddhiste, nous nous créons nous-mêmes constamment, que ce soit en tant que musiciens ou en tant que personnes heureuses. C'est nous qui sommes les patrons.»

Mais que faire lorsque les causes de souffrances se multiplient, demande une femme, comme ces dernières années avec le Covid 19, les inondations [très nombreuses dans cet État australien] et la guerre en Ukraine? Robina Courtin lui répond en racontant l'histoire de deux Tibétaines enfermées dans une prison, qui ont été torturées et agressées sexuellement mais ont pu «*interpréter cette expérience*» d'une manière qui «*leur a permis de la supporter*».

Rébellion et solidarité. La femme qui a posé la question n'a pas l'air satisfaite. «*Qu'est-ce qui vous dérange?* demande Roberta Courtin. *Allez-y, dites-le, c'est important.*» La moniale peut être à la fois très chaleureuse et aller droit au but de façon brutale. Pendant la réunion d'hier, quelqu'un l'a interrompue au milieu d'une phrase et elle lui a lancé un «*Ne voyez-vous pas que j'essaie de répondre à votre question?*» incisif. Aujourd'hui, la femme visée a besoin d'un petit moment avant de pouvoir exprimer le fond de sa pensée. «*Ça semble inutile*», dit-elle finalement.

«*Ce n'est pas inutile lorsque vous êtes victime d'abus sexuels dans une prison*», répond la moniale.

«*Nous avons le pouvoir de changer la façon dont nous interprétons nos vies, et ces deux femmes ont été capables de le faire. Elles ont même été capables d'éprouver de la compassion pour leurs tortionnaires. Le résultat? Elles n'ont pas perdu la tête. Ce n'est pas une attitude moraliste. C'est vraiment utile.*»

«*Voyez-vous, ma chère enfant*, poursuit-elle en se radoucissant, *notre problème, c'est que nous ne supportons pas notre propre souffrance ni celle des autres, alors nous voulons la faire disparaître. Mais c'est impossible. Tout ce que nous pouvons faire, c'est faire de notre mieux dans cet asile de fous qu'on appelle la Terre.*»

Plus tôt dans la journée, au cours du déjeuner, elle a expliqué qu'elle avait «*toujours vécu dans le monde, pas hors de lui*», et qu'elle aimait «*ce monde et ses cinglés d'humains*». Elle se dit «*accro aux journaux et aux informations*» : parmi ses journaux préférés figurent le *Financial Times*, *The Economist* et *The Washington Post*.

Robina Courtin a grandi à Melbourne dans une famille de sept enfants, catholique, pauvre et turbulente. Comme elle était «*la plus vilaine de tous*», lorsqu'elle a eu 12 ans elle a été envoyée en pension dans un couvent. «*J'étais au paradis, c'était le bonheur absolu*», raconte-t-elle. Non seulement elle avait enfin son propre lit, mais «*il n'y avait pas de chaos autour de moi et j'avais une discipline à suivre. J'allais à la messe tous les jours. J'étais amoureuse de Dieu, de la Vierge et des saints. Pour moi, tout était parfait.*»

À la fin de son adolescence, elle a découvert les garçons. Réalisant qu'elle «*ne pouvait pas avoir*

Dieu et les mecs en même temps”, elle a décidé “de façon très consciente” de dire “bye-bye Dieu, coucou les gars”. Un disque d’occasion acheté six pence l’a conduite au jazz. “J’avais entre les mains ce 45 tours sur lequel était marqué ‘Billie Holiday’. Je ne connaissais rien à cette musique, je me demandais qui ‘il’ était ! Je l’ai pris en pleine figure. Ce disque m’a ouvert les yeux, il m’a montré ce que vivaient les Noirs américains, il m’a montré la souffrance humaine.”

À la fin des années 1960, la jeune femme part pour Londres. Elle est “prête à en découdre, à faire la révolution”. Elle participe aux manifestations de l’“extrême gauche” et rejoint le mouvement des Black Panthers. En 1971, elle commence à travailler à plein temps pour l’organisation britannique Friends of Soledad, qui soutient trois prisonniers noirs américains accusés d’avoir tué un gardien de prison blanc. Puis elle se tourne vers le féminisme. Elle perd toute attirance pour les hommes, devient une “féministe lesbienne radicale”, se met aux arts martiaux et part s’installer à New York dans un dojo dirigé par des homosexuelles.

En 1976, elle rentre en Australie, dans le Queensland, avec une fracture à un pied qui a mis fin à sa pratique des arts martiaux. Elle a alors 31 ans. Un jour, elle tombe sur une affiche



“Nous avons le pouvoir de changer la façon dont nous interprétons nos vies.”

PROFIL FACEBOOK

annonçant une conférence donnée par deux bouddhistes tibétains, les lamas Yeshe et Zopa Rinpoché, et décide d’y aller. “C’est ce jour-là que j’ai trouvé ma voie, raconte-t-elle. Je ne cessais de chercher une bonne façon de voir le monde, je voulais comprendre pourquoi la souffrance existait et quelles en étaient les causes. Et j’avais épuisé toutes les options pour mettre la main sur les responsables des souffrances du monde.”

Depuis qu’elle a prononcé ses vœux il y a quarante-quatre ans, Robina Courtin a été rédactrice en chef d’une revue bouddhiste et directrice d’une maison d’édition bouddhiste. En 1996, après avoir reçu une lettre d’un jeune Mexicano-Américain ancien gangster qui purgeait trois condamnations à perpétuité dans une prison de haute sécurité en Californie, elle a fondé une organisation à but non lucratif, Liberation Prison Project, pour transmettre les enseignements de Bouddha et apporter un soutien aux personnes incarcérées.

Elle a dirigé le programme pendant quatorze ans et aidé des milliers de détenus. Elle est toujours restée en contact avec ses “copains de prison”, comme elle les appelle, et a récemment rendu visite à l’un d’entre eux, qui attend dans le couloir de la mort du Kentucky depuis 1983. “Il vit dans une prison qui ressemble à un dépotoir, sans aucun plaisir pour les sens, commente-t-elle. La nourriture est infecte et il n’a droit à rien. Tout le monde le considère comme un monstre, et pourtant

Contrepoint

Une “tristesse mondiale” ?

●●● À l’image de Taylor Swift, qui était au départ “sacrément romantique” et explore désormais dans ses morceaux “une batterie de sentiments négatifs comme l’anxiété, l’épuisement ou la colère”, les thèmes des chansons populaires semblent s’assombrir, souligne l’éditorialiste David Brooks dans les colonnes du **New York Times**. Les chercheurs Charlotte Brand, Alberto Acerbi et Alex Mesoudi ont analysé 150 000 morceaux populaires sortis entre 1965 et 2015, et notent un net déclin du mot “amour” dans leurs paroles, tandis que des termes à connotation négative comme “haine” sont en hausse. Même constat pour les titres des journaux. Cette négativité reflète nos réalités : selon le sondage annuel conduit par Gallup dans 140 pays, les notes attribuées par les sondés sur leur propre bonheur – sur une échelle de zéro à dix – ont atteint un bas historique. “Il y a seize ans, seuls 1,6 % de la population mondiale attribuaient à leur vie la note de zéro. L’année dernière, la proportion de ceux qui disaient avoir la pire vie possible avait plus que quadruplé.” De quoi faire dire au quotidien américain qu’une “hausse de la tristesse mondiale” est peut-être en cours.

il est heureux.” Il pratique le bouddhisme et “il se sent comblé. Il a travaillé sur son esprit, il a accepté la responsabilité de ses actes et, même s’il aimerait être libéré et sortir de prison, il accepte sa réalité. ‘Je suis prêt pour l’électrochoc’, m’a-t-il dit.”

Je demande à Courtin si la situation de cet homme la met en colère. “Non, répond-elle. J’essaie de l’aider là où il en est. C’est tout. Quand j’étais militante politique radicale à Londres au début des années 1970, là, oui, j’étais en colère. J’étais même en rage. Le racisme, le sexisme, l’injustice sont tout aussi graves aujourd’hui, voire pires – le système carcéral en Amérique est un scandale –, mais maintenant je fonctionne différemment.”

TikTok. “Le problème, poursuit-elle, est que nous confondons le fait de voir que quelque chose est mal avec le fait d’être en colère. Nous avons l’impression que si nous renonçons à la colère, nous allons jeter le bébé avec l’eau du bain.” La moniale affirme qu’elle est “toujours une militante”, mais qu’entretenir la colère revient à se frapper soi-même avec un couteau : “Ça vous paralyse.” Au lieu de cela, elle pratique ce qu’elle appelle la compassion courageuse.

“Il y a un proverbe bouddhiste qui dit que l’oiseau a besoin de deux ailes pour voler, la sagesse et la compassion. La sagesse, c’est le travail qu’on fait à l’intérieur, la recherche de l’unité en soi-même. La compassion, c’est quand on joint le geste à la parole et qu’on aide le monde.”

Depuis la fin des années 2000, elle mène une vie nomade, enseignant dans les centres bouddhistes de toute la planète. Elle ne s’est arrêtée qu’en mars 2020, à Santa Fe, lorsque la pandémie a frappé.

Elle a commencé à dispenser ses enseignements par Zoom. “J’adore Zoom”, déclare-t-elle. Elle est également présente sur les réseaux sociaux. Sur son compte TikTok, suivi par 85 600 abonnés,

elle publie de courtes vidéos où elle réagit parfois à l’actualité avec des titres tels que “Comment vivre dans ce monde sans devenir dingue”.

“On peut utiliser le monde pour approfondir sa pratique”, précise-t-elle. Elle prend comme exemple l’ancien président américain Donald Trump. “Quand je vois M. Trump, au lieu de fulminer sur sa nullité, je me dis : ‘Là c’est un mensonge, je le reconnais. Là c’est de la colère, je la reconnais. Là c’est de la vanité, je la reconnais. Là c’est de l’arrogance, je la reconnais.’ Toutes les illusions qu’entretient M. Trump, je les ai aussi. Le point de vue du bouddhisme est que nous passons tous par ces états d’esprit, que nous sommes tous dans le même bateau. Alors je me dis : ‘Merci de me montrer comment ne pas être.’”

Retour à New York. La moniale a récemment annoncé sur les réseaux sociaux que sa sœur, Jan, était morte après un accident domestique. L’énorme quantité de commentaires après la publication de cette nouvelle l’a “profondément touchée”. “Les gens étaient si gentils !” s’exclame-t-elle. Elle se trouvait aux États-Unis et a pris un billet d’avion pour Melbourne dès qu’elle a appris ce qui s’était passé. Aux côtés de ses frères et sœurs, dans la chambre d’hôpital, pendant que les infirmières débranchaient le respirateur artificiel de Jan, elle a murmuré les mantras bouddhistes qui accompagnent la mort, tandis que le reste de la famille chantait en chœur la chanson de l’équipe des Sydney Swans [de football australien].

Lorsque la vénérable Robina Courtin aura terminé sa tournée d’enseignement en Australie, elle partira pour New York, où elle compte s’installer et passer les “dernières années” de sa vie. Elle a prévu d’écrire, de poursuivre son étude du bouddhisme, d’approfondir encore sa pratique et d’enseigner sur Zoom. “Le soir, j’irai peut-être dans un club de jazz, lance-t-elle. Mais non, je plaisante ! Il y a peu de chances que j’y aille.”

“Je vais essayer de ne pas gâcher ma vie, poursuit-elle. De me rendre utile, et de le rester jusqu’à ce que je passe l’arme à gauche.”

—Bronwyn Adcock

Publié le 16 septembre

↓ Dessin de Kazanevsky, Ukraine.





En finir avec le PIB, la “superstar des indicateurs”

Statistiques. Parce qu’il ne suffit pas à définir la prospérité d’un pays, il devrait être complété par des données permettant de mesurer le développement humain et la qualité de l’environnement.



—**Nature** (extraits) Londres

L’évolution des chiffres n’est pas bonne. À ce train-là, le monde aura beaucoup de mal à atteindre la plupart des 17 objectifs de développement durable (ODD) que les Nations unies ont fixés pour protéger l’environnement et mettre fin à la pauvreté ainsi qu’aux inégalités d’ici à 2030. La tendance était déjà amorcée avant 2020, mais les problèmes se sont accrus avec la pandémie de Covid-19, la guerre en Ukraine et l’aggravation des effets du changement climatique. Le monde se trouve confronté à “un nouvel ensemble d’incertitudes”, affirme l’économiste Pedro Conceição, principal auteur du “Rapport sur le développement humain” des Nations unies.

En témoigne, notamment, l’évolution spectaculaire de l’indice de développement humain (IDH), qui intègre trois facteurs : le niveau d’éducation, le revenu [national brut] et l’espérance de vie. Depuis 2019, l’indice a baissé deux années de suite, pour la première fois depuis sa création, en 1990. “Je ne pense pas qu’il s’agisse d’une exception, d’une anomalie. Cela correspond sans doute à une nouvelle réalité”, estime Pedro Conceição.

Le secrétaire général des Nations unies, António Guterres, est inquiet : “Nous devons de toute

urgence sauvegarder les ODD”, écrit-il dans l’avant-propos du dernier rapport d’étape, publié en juillet. Au cours de l’année écoulée, avec des responsables de grandes agences des Nations unies, telles que la Division de la statistique et le Programme des Nations unies pour le développement (Pnud), ils ont évalué ce qu’il restait à faire.

Tous sont d’avis qu’il est temps d’arrêter d’utiliser le produit intérieur brut (PIB) comme principale mesure de la prospérité dans le monde et qu’il convient de le compléter par un tableau d’indicateurs, éventuellement liés aux ODD. Si cette idée se concrétisait, ce serait la plus grande révolution dans la façon d’évaluer les économies depuis le début de l’utilisation du PIB, en 1953.

António Guterres est le dernier en date à s’exprimer parmi ceux qui demandent, de manière de plus en plus appuyée, l’abandon du PIB en tant que principal indicateur mondial au profit d’un tableau de bord d’indicateurs. En 2008, le président français Nicolas Sarkozy avait soutenu l’appel lancé en ce sens par une équipe d’économistes, qui comprenait Amartya Sen et Joseph Stiglitz, lauréats du prix Nobel d’économie. [Le rapport de la Commission de mesure des performances économiques et du progrès social, créée à la demande de Sarkozy, préconisait de compléter le PIB par des instruments de

mesure du bien-être (santé, environnement, éducation, activités non marchandes...)]

En août, Washington a annoncé un plan sur quinze ans visant à créer un nouvel outil statistique synthétique qui montrerait comment les changements au niveau des ressources naturelles (cette richesse dont dépendent les économies) ont une incidence sur le PIB des États-Unis. Selon le principal architecte du projet, l’économiste Eli Fenichel, du Bureau de la politique scientifique et technologique de la Maison-Blanche,

L’économie numérique est probablement sous-évaluée dans les comptes nationaux.

l’idée est d’aider la société à déterminer si la consommation d’aujourd’hui se fait au détriment ou non de ce que la nature pourrait nous offrir demain. Le chercheur explique : “Le PIB ne donne qu’une image partielle et incomplète du progrès économique.”

Le fait qu’António Guterres en ait fait une priorité, au moment où le monde connaît tant de crises majeures, montre bien qu’“aller plus loin que la simple notion de PIB intéresse au plus haut point”, estime Stefan Schweinfest, directeur de la Division de la statistique

des Nations unies. Le PIB a fini par s’imposer comme principal indicateur du progrès économique dans le monde. Selon une définition très répandue, c’est la somme numérique des dépenses de consommation finale (publiques et privées) d’un pays et des investissements des entreprises, à laquelle on ajoute la valeur des exportations, diminuée des importations. Lorsque les gouvernements et les entreprises parlent de stimuler la croissance économique, il s’agit donc, dans leur esprit, de faire grimper le PIB.

Mais le PIB est plus qu’un simple objectif de croissance. C’est aussi un point de référence sur lequel s’appuient les pays pour se comparer entre eux. Les États-Unis sont la plus grande économie du monde en matière de PIB ; la Chine, actuellement deuxième, est sur le point de les dépasser.

Le PIB revêt également une grande importance pour les dirigeants politiques. Lorsque l’Inde a soufflé au Royaume-Uni la cinquième place mondiale [en septembre], cela a fait la une des journaux. En octobre, la Chine aurait retardé la publication de ses derniers chiffres trimestriels (peu flatteurs) sur le PIB, afin qu’ils ne sortent pas en plein congrès national du Parti communiste.

“Le PIB est sans conteste la superstar des indicateurs”, admet Rutger Hoekstra, un chercheur

qui étudie les indicateurs de développement durable à l’université de Leiden, aux Pays-Bas, et qui est l’auteur de *Replacing GDP by 2030* [“Le remplacement du PIB d’ici à 2030”, éd. Cambridge University Press, 2019, non traduit en français].

“Brutal et sordide”. Selon lui, le problème avec l’utilisation du PIB pour estimer la prospérité est qu’il ne tient pas compte d’indicateurs tout aussi importants qui évoluent dans le sens inverse. Ainsi, alors que le PIB mondial a augmenté de manière exponentielle depuis la révolution industrielle, cela a coïncidé avec des niveaux élevés d’inégalité des revenus et des richesses, selon les données compilées par l’économiste Thomas Piketty pour le Laboratoire sur les inégalités mondiales [rattaché à l’École d’économie de Paris et à l’université de Californie à Berkeley]. Ce n’est pas un hasard. Dans les années 1950, lorsque les pays ont réorienté leurs économies pour maximiser leur PIB, ils savaient que cela impliquait de “faire en sorte qu’un travailleur produise plus que ce qu’il peut consommer”, selon la formule imagée de Mahbub ul Haq, alors économiste en chef du Pakistan. Qui ajoutait : “Force est de reconnaître que la croissance économique est un processus brutal et sordide.”

Qui plus est, pour améliorer leur PIB, les nations doivent adopter



← Dessin de Xia paru dans Caijing, Pékin.

[de l'Éducation et] de la Recherche, a contribué à la création d'une agence rattachée au cabinet du Premier ministre qui devait évaluer les décisions de politique économique à l'aune des objectifs de développement durable. "Cela a été un véritable parcours du combattant, car les différents ministères chargés des questions économiques ne voyaient pas cela comme une priorité", explique Lorenzo Fioramonti, aujourd'hui économiste à l'université du Surrey, à Guildford, au Royaume-Uni.

Alors, la nouvelle tentative pour compléter le PIB a-t-elle des chances d'aboutir? Les économistes et les statisticiens qui contribuent à déterminer la composition du PIB savent qu'ils devront se battre.

António Guterres et ses collègues proposent de prendre en compte 10 à 20 autres indicateurs en plus du PIB. Mais ce n'est pas gagné, car les pays trouvent très pratique de n'avoir à se fier qu'à un seul chiffre. De plus, si le PIB a un tel succès, c'est parce que les pays produisent leurs propres données selon des règles convenues au niveau international, ce qui permet une comparaison croisée dans le temps. "Il ne s'agit pas d'une statistique dressée par Washington, Pékin ou Londres", souligne Stefan Schweinfest.

Par ailleurs, le PIB n'est pas quelque chose que l'on peut simplement activer ou désactiver. Dans chaque pays, le suivi des données qui entrent dans son calcul est une opération menée à grande échelle qui implique la collecte de données gouvernementales ainsi que des enquêtes auprès des ménages et des entreprises.

Mesurer le bien-être. Comme le montrent les expériences de la Chine, du Costa Rica et de l'Italie, pour que le concept de PIB à composante environnementale soit accepté, il faudrait que tous les pays y adhèrent en même temps. En théorie, cela pourrait se faire au moment de la révision des règles du PIB, dictées par le Système de comptabilité nationale [édité par les Nations unies, et dont la dernière version date de 2008], un événement qui a lieu à peu près tous les quinze ans.

La prochaine révision, déjà en cours, devrait se terminer en 2025. La décision finale sera prise par la Commission statistique des

Nations unies (qui comprend des responsables des services statistiques de différents pays), ainsi que par la Commission européenne, le Fonds monétaire international, la Banque mondiale et l'Organisation de coopération et de développement économiques (OCDE), le réseau des pays riches de notre planète.

Dans le cadre de leurs recherches, les statisticiens nationaux étudient comment mesurer le bien-être et la durabilité, mais aussi comment améliorer la façon d'évaluer la contribution de l'économie numérique. Les économistes Diane Coyle et Annabel Manley, qui travaillent à l'université de Cambridge [au Royaume Uni],

La valorisation de l'environnement ne fait pas forcément paraître les économies plus petites.

estiment que les secteurs de la technologie et des données, auxquels appartiennent sept des dix premières entreprises mondiales en matière de capitalisation boursière, sont probablement sous-évalués dans les comptes nationaux.

Cependant, selon Peter van de Ven, un ancien statisticien de l'OCDE qui coordonne le travail de révision du PIB [coordonné par les Nations unies], il est peu probable que certains volets de l'évaluation de l'économie numérique, ainsi que l'attribution d'une valeur à l'environnement, figurent dans la formule révisée du PIB. Tout simplement parce que les statisticiens nationaux ne se sont pas mis d'accord sur une méthodologie d'évaluation de l'environnement, ni sur la manière d'estimer la valeur de services numériques tels que l'utilisation de moteurs de recherche ou de comptes de réseaux sociaux qui ne sont pas achetés et vendus contre de l'argent (tout comme l'environnement).

Pourtant, d'autres économistes, dont Eli Fenichel, affirment qu'il existe des méthodes ayant fait leurs preuves pour évaluer les biens et services numériques et environnementaux. L'une d'elles consiste à demander aux gens ce qu'ils seraient prêts à payer pour conserver ou utiliser quelque chose pour l'instant gratuit, comme une forêt ou un moteur de recherche sur Internet. On peut aussi leur

demander ce qu'ils seraient prêts à accepter en échange de la perte d'un bien gratuit. Dans le cadre d'une expérience, Erik Brynjolfsson et Avinash Collis, du Massachusetts Institute of Technology de Cambridge [aux États-Unis], ont calculé la valeur des réseaux sociaux en payant les gens qui renonçaient à les utiliser.

Pour l'économiste Gretchen Daily, de l'université Stanford, en Californie, il n'est pas vrai que la valorisation de l'environnement fait paraître les économies plus petites. Tout dépend de ce que l'on valorise. Gretchen Daily est l'une des principales chercheuses impliquées dans le [Projet capital naturel], qui utilise, en s'appuyant sur des travaux de la Division statistique des Nations unies, un outil de mesure appelé produit brut de l'écosystème (PBE). Déjà expérimenté en Chine, il devrait bientôt être repris dans d'autres pays. Le PBE additionne la valeur de différents types de biens et services issus des écosystèmes, comme les produits agricoles, l'eau, le captage du carbone et les sites de loisirs. Les chercheurs ont ainsi constaté que dans le Qinghai [grande province pauvre de l'ouest de la Chine] le PBE de la région était supérieur à son PIB.

Même si toutes les tentatives pour éviter d'utiliser le PIB ont échoué, cette fois-ci, la situation pourrait être différente. Le PIB est en quelque sorte une norme technique, comme le voltage du réseau électrique ou la conduite à gauche. "Si l'on veut se mettre à conduire à droite, il faut obtenir l'adhésion de tous. Tout le monde doit être accord", explique Diane Coyle.

— Ehsan Masood

Publié le 8 novembre

des comportements nuisibles à l'environnement. "Plus on pêche, plus on déforeste, plus on brûle de combustibles fossiles, plus le PIB augmente, ce qui est absurde : alors même qu'on détruit la nature, on comptabilise un surcroît de richesses!", écrit António Guterres dans son rapport de 2021, intitulé "Notre programme commun".

Cette contradiction se retrouve dans les objectifs de développement durable. La croissance du PIB est associée à plusieurs d'entre eux, en particulier au huitième, qui porte sur la promotion de la croissance. Or la croissance du PIB "peut aussi se faire au détriment d'autres objectifs", comme les actions en faveur du climat et de la biodiversité, explique l'économiste de l'environnement Pushpam Kumar, qui dirige un projet du Programme des Nations unies pour l'environnement (PNUE) visant à mesurer la durabilité du développement et les inégalités, le Rapport sur la richesse inclusive.

Ce n'est pas la première fois que des décideurs politiques tentent d'améliorer les choses. En 1990, un groupe d'économistes dirigé par Mahbub ul Haq et Amartya Sen a conçu l'IDH, après avoir constaté que les taux de croissance souvent impressionnants de leurs pays cachaient une réalité plus sombre sur la qualité de vie, en particulier sur le plan de

l'espérance de vie ou de l'éducation. Et Carlos Manuel Rodríguez, ancien ministre de l'Environnement du Costa Rica [il a occupé trois fois ce poste, dont la dernière de 2018 à 2020], confie avoir exhorté ses collègues chargés des finances et de l'économie à tenir compte de l'incidence du développement économique sur l'eau, les sols, les forêts et les poissons, mais les ministres craignaient que cela fasse baisser le PIB. Le Costa Rica ne voulait pas être le premier pays à mettre en œuvre un tel changement, au risque de dégringoler dans le classement de la croissance.

En Chine, les responsables de la politique environnementale ont été confrontés au même genre de réactions lorsqu'ils ont tenté, en 2006, de mettre en œuvre le plan du "PIB vert". Les autorités locales devaient évaluer le coût économique de la pollution et des dégâts environnementaux, et le déduire de leurs objectifs de croissance économique. "Elles ont paniqué, et le projet a été rangé dans un placard", explique Vic Li, spécialiste d'économie politique à l'université de l'éducation de Hong Kong. "Une réduction du PIB aurait affecté l'évaluation de leurs performances, car elles étaient censées toujours le faire progresser."

La même chose s'est produite en Italie. En 2019, Lorenzo Fioramonti, alors ministre

SOURCE



NATURE

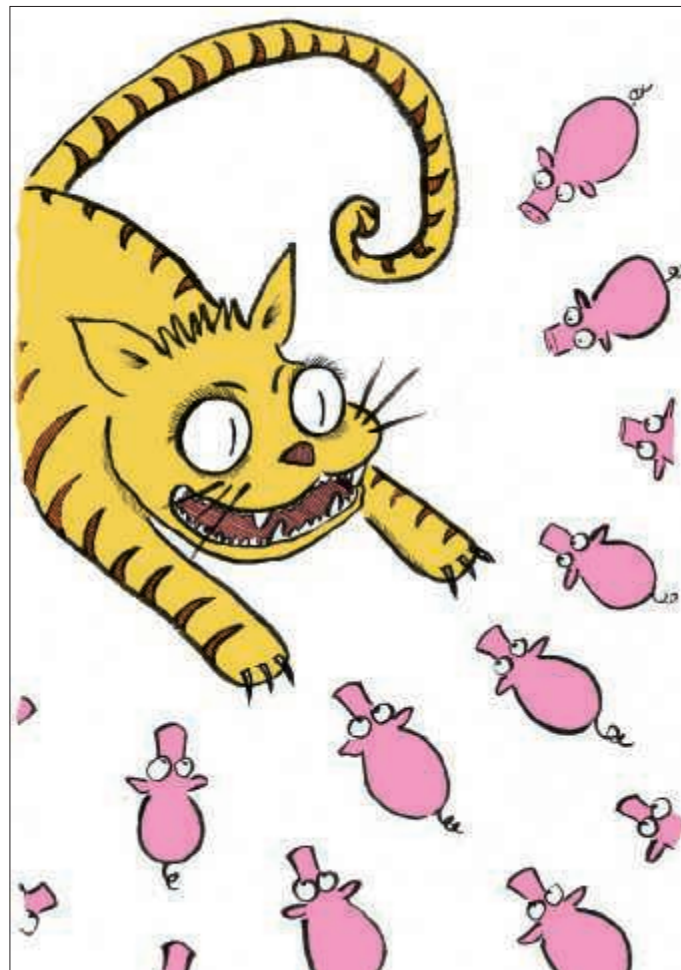
Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire, 53 000 ex.
nature.com

Depuis 1869, cette revue scientifique au prestige mérité accueille – après plusieurs mois de vérifications – les comptes rendus des innovations majeures dans tous les domaines : de la biologie à la physique en passant par l'astronomie. Son âge ne l'empêche pas de rester d'un étonnant dynamisme.



À quoi rêvent les animaux ?

Éthologie. Chat, poulpe, pigeon... De nombreuses espèces animales sombreraient dans un sommeil paradoxal – cette phase durant laquelle les songes sont les plus intenses chez l'humain.



—Le Temps Genève

En 1988, dans son film *L'Ours*, le réalisateur Jean-Jacques Annaud s'était pris au jeu d'imaginer à quoi pourrait bien ressembler la vie onirique d'un ours. Des plages de couleurs, des formes, des émotions. Mais savons-nous vraiment si les autres animaux connaissent les mêmes expériences oniriques que nous ? Sont-elles plus probables chez le chimpanzé, le chien ou l'ours que chez l'abeille ou le crabe ?

Ces questions intriguent les scientifiques depuis des décennies mais tenter d'y répondre

scientifiquement n'est pas une tâche aisée. Il a d'abord fallu étudier les mécanismes cérébraux et physiologiques sous-jacents dans notre espèce. *Homo sapiens* possède pour ces recherches un atout notable : une fois réveillés, nous pouvons témoigner du rêve ! Plus délicat d'obtenir ce genre d'information chez un pigeon.

Qui vit avec un mammifère de compagnie – chat ou chien – peut témoigner de comportements spécifiques pendant le sommeil : une moustache s'agite, une patte tressaute, une oreille se tourne. *«Beaucoup de gens pensent que leurs animaux rêvent. C'est tentant d'associer ces tressaillements avec un rêve*

car c'est ce que nous expérimentons chez nous. Mais sans avoir accès à leurs récits, difficile de dire avec certitude qu'ils sont en train de rêver», précise Gianina Ungurean, doctorante à l'Institut d'ornithologie Max Planck de Munich et spécialiste du sommeil chez les animaux.

Chez l'humain, les rêves les plus intenses et les plus construits surviennent pendant la phase dite de «sommeil paradoxal» et découverte par le neurobiologiste français Michel Jouvet en 1959. Il l'a ainsi nommée en référence à l'activité du cerveau durant cette phase, très rapide et proche de celle observée pendant la veille, tandis que le sujet est endormi et que son corps a perdu tout tonus. Plus tard, les scientifiques ont observé des mouvements rapides des yeux sous les paupières pendant le sommeil paradoxal, d'où son autre nom répandu : sommeil REM (pour *rapid eye movement* en anglais, «mouvements rapides des yeux»).

Vertébrés. Michel Jouvet a mené une série d'expériences marquantes pour caractériser le sommeil paradoxal chez le chat. En réalisant une lésion dans le tronc cérébral d'un félin, il a pu supprimer l'atonie des muscles typique du sommeil REM, sans autre effet. Résultat : le chat endormi bougeait comme s'il était en chasse, poursuivant une proie et attaquant quelque chose devant lui, et parfois se léchait le pelage...

«C'est probablement le modèle le plus convaincant pour étudier en détail ce qui se passe pendant le sommeil REM chez cet animal, commente Francesca Siclari, neurologue et directrice adjointe du Centre d'investigation et de recherche sur le sommeil au CHUV [Centre hospitalier universitaire vaudois]. Avec ce comportement visible, comme la chasse imaginaire d'une proie, il donne accès à un reflet direct des circuits nerveux impliqués.»

Des expériences similaires ont été menées chez des rats en 2001 par le chercheur américain Larry Sanford. La même lésion au niveau du tronc cérébral levait la paralysie flasque des membres pendant le sommeil REM des rongeurs, qui étaient alors agités de fortes secousses, faisaient des bonds et marchaient dans le vide.

Les recherches se sont ensuite multipliées pour détecter le

sommeil REM chez quantité d'autres mammifères, sur la base de ses trois caractéristiques : activité cérébrale intense, mouvements des yeux et atonie musculaire. Et les surprises n'ont cessé de se succéder : le sommeil paradoxal était très répandu mais de durée variable et avec des cas particuliers.

Chez les monotrèmes, par exemple – ces mammifères qui pondent –, l'ornithorynque passe près de huit heures par jour en sommeil REM (contre environ deux heures chez l'humain), sur

Les cétacés font partie des cas particuliers. Leur sommeil est unilatéral.

ses quatorze heures de sommeil au total. Mais il s'agit d'une phase REM atypique : l'activité cérébrale est calme comme le reste de sa nuit. *«Il est peu vraisemblable que les monotrèmes vivent des rêves vifs typiques du sommeil REM, mais plutôt – s'ils existent – des rêves moins vifs, plus courts et découpés associés au sommeil non-REM»*, écrivait en 1999 Jerome Siegel, professeur de sciences comportementales au département de psychiatrie de l'université de Californie à Los Angeles et auteur de cette étude.

Le hérisson, le tatou, l'opossum, la sérotine brune (une chauve-souris) ou encore le furet font partie des mammifères ayant une plus grande quantité de sommeil REM que les humains (entre trois et huit heures par jour). Le cochon d'Inde, le babouin, le mouton, le cheval et la girafe en ont moins.

Les cétacés – les mammifères marins comme les dauphins, les baleines et les marsouins – font partie des cas particuliers. Leur sommeil est unilatéral : un hémisphère du cerveau montre des ondes rapides caractéristiques de la veille, pendant que l'autre montre des ondes lentes typiques du sommeil profond. Aucun signe de sommeil REM. Il est difficile alors d'imaginer une production onirique même faible, limitée à un côté du cerveau : comment gérer en même temps la réalité autour de soi et la vision onirique ?

Aujourd'hui, les scientifiques sont d'accord pour dire que les oiseaux connaissent eux aussi

deux phases différentes du sommeil, REM et non-REM, similaires à celles observées chez les mammifères. Gianina Ungurean étudie le sommeil du pigeon et elle a récemment fait une découverte intrigante, publiée dans la revue *Current Biology*. *«Les paupières des oiseaux sont semi-transparentes, permettant donc d'observer leurs pupilles même lorsqu'ils dorment, grâce à des caméras infrarouges, explique la jeune chercheuse. Les pupilles du pigeon étaient dilatées pendant la phase calme mais nous avons découvert qu'elles se contractaient rapidement pendant le sommeil REM, en même temps que les yeux bougeaient et que le bec s'agitait.»*

Or cette contraction de l'iris ne s'observe chez le pigeon éveillé que lorsqu'il est en train de faire la cour – quand il gonfle ses plumes, roucoule et incline la tête. *«Nous pensons que cette contraction des pupilles reflète le moment où le cerveau enregistre ces souvenirs de parade nuptiale»*, affirme Gianina Ungurean. De là à conclure que le pigeon fait des rêves romantiques, la chercheuse n'ose pas franchir le pas. *«Ces mouvements pourraient très bien être aussi un produit dérivé de l'activité neuronale, dans un cerveau déconnecté, dont l'animal n'a aucun souvenir.»*

Invertébrés. Récemment, la recherche sur le sommeil paradoxal s'est étendue entre autres aux non-vertébrés. Dans une étude publiée en 2021 dans la revue *iScience*, la chercheuse Sylvia Lima de Souza Medeiros et ses collègues brésiliens ont décrit un poulpe endormi, avec des secousses de ses bras repliés et de ses ventouses, et changeant de couleur comme s'il cherchait à se camoufler sur des fonds imaginaires. *«L'exemple de la pieuvre est assez parlant, constate Francesca Siclari. Cela suggère une activité cérébrale autonome, indépendante de l'environnement, pendant le sommeil paradoxal. Comme chez l'humain.»*

La séquence vidéo diffusée dans le documentaire *Octopus : Making Contact* a fait plus de quatre millions de vues sur YouTube. Le spectacle est fascinant. *«La pieuvre, en ce sens, est un modèle particulièrement prometteur pour observer les comportements de mise en action des rêves, d'un point de vue naturaliste, → 66*

Le rendez-vous des Echos dédié à l'économie des start-up.

Chaque jour sur lesechos.fr, suivez l'actualité :

Innovations • Levées de fonds • Portraits exclusifs

• Tendances et évolution du monde des start-up



Pour ne rien manquer de cette actualité,
inscrivez-vous aussi à la newsletter quotidienne Start-up.

newsletters.lesechos.fr



Les Echos
Prenez un temps d'avance

64 ← sans avoir besoin de faire les lésions requises chez les mammifères [pour supprimer l'atonie musculaire], observait Josie Malinowski, chercheuse spécialiste des rêves à l'université de Westminster, à Londres, dans un article publié en 2021 dans la revue *Consciousness and Cognition*.

En mai dernier, dans le journal PNAS, c'est au tour de l'araignée sauteuse de passer sous la "loupe" de Daniela Rössler, chercheuse à l'université de Constance, en Allemagne. Il s'agit plutôt de caméras infrarouges et d'algorithmes qui scrutent les premières nuits de jeunes araignées, pendues à leurs fils. Leurs rétines, visibles par transparence, de manière inattendue, s'agitent frénétique-

“Nous n'avons pas de preuves que ces animaux dorment vraiment.”

Jerome Siegel,
PROFESSEUR DE SCIENCES
COMPORTEMENTALES

ment toutes les dix-sept minutes. Est-ce du sommeil paradoxal ? Oui, selon les auteurs.

Mais cette éventualité, avant même celle d'une araignée rêveuse, en laisse perplexe plus d'un. “Nous n'avons pas de preuves que ces animaux dorment vraiment”, commente Jerome Siegel. Concernant les insectes et les araignées, c'est difficile de prouver qu'ils ont des activités mentales comme nous. Il ne faut pas voir du sommeil REM partout juste parce que l'on pense qu'il y en a partout. Même certains mammifères en sont dépourvus !”

“Il n'y a pas de consensus dans la communauté scientifique sur l'existence des rêves chez les animaux. Est-ce que de trouver du sommeil REM chez un animal signifie qu'il rêve ? Pas forcément. C'est complexe et nous n'avons pas encore la réponse à cette question”, constate Francesca Siclari. “De mon point de vue subjectif, personnel, et non scientifique, je serais surprise que nous soyons les seuls à rêver”, concède Gianina Ungurean.

Il faudra encore du temps avant que l'on sache à quoi ressemble le rêve d'un ourson.

—Aurélie Coulon
Publié le 8 novembre

Ce que raconte le plus vieil ADN jamais découvert

Paléogénétique. Issus du pergélisol groenlandais, des fragments d'ADN vieux de deux millions d'années révèlent un écosystème riche, aujourd'hui disparu.



Deux millions d'années, c'est l'âge des plus vieux restes d'ADN qui viennent d'être trouvés dans le nord du Groenland. Cette découverte “fait reculer l'enregistrement de l'ADN le plus ancien d'un million d'années, à une époque où la région arctique était de 11 à 19°C plus chaude qu'aujourd'hui”, nous apprend le **Guardian**, le 7 décembre dernier.

C'est une équipe danoise qui a “recueilli des sédiments provenant de la formation Kap Kobenhavn, un dépôt de 100 mètres d'épaisseur de boue et de sable gelés qui s'est constitué il y a environ deux millions d'années”, rapporte **Nature**, qui y consacre sa une datée du 8 décembre. Après avoir séquencé et trié près de 16 milliards de fragments d'ADN issus de 41 échantillons, les généticiens ont pu isoler de l'ADN ancien “au

prix d'un grand effort”, confie à la revue britannique Eske Willerslev, paléogénéticien à l'université de Copenhague, qui a codirigé l'étude, publiée dans *Nature* le 7 décembre.

Le quartz et l'argile ont joué un rôle crucial dans la préservation des fragiles molécules d'ADN. “Les surfaces chargées [électriquement] des minéraux ont capturé l'ADN et l'ont protégé des enzymes de dégradation et des agents oxydants”, précise Karina Sand, coautrice de l'étude et géochimiste à l'université de Copenhague, à **Science**.

Cette découverte dévoile surtout la composition de la faune et de la flore qui prospéraient dans la région. Ce sont en effet plus d'une centaine d'ADN anciens, appartenant à différents organismes, qu'ont mis au jour les scientifiques danois.

↳ Vue d'artiste du monde perdu.

© Beth Zaiken/AP/Sipa

Les paléogénéticiens ont ainsi pu reconstituer cet écosystème d'un autre âge, “en l'occurrence, une forêt côtière comprenant des peupliers, des thuyas et d'autres conifères qui ne poussent plus au Groenland, ainsi que des rennes, des lemmings, des oies noires, des limules et des mastodontes”, précise la revue américaine. “Personne n'aurait pu prédire un tel écosystème. Il y a des espèces que l'on trouve [aujourd'hui] plus dans le sud du Groenland, mais un certain nombre que l'on ne trouve pas du tout dans l'Arctique”, explique Eske Willerslev à *Science*. C'est tout bonnement “un écosystème qui n'en a pas d'analogue à l'heure actuelle.”

Mastodonte. Une des surprises de taille reste la découverte d'ADN de rennes mais surtout de mastodontes, des herbivores de la mégafaune appartenant à la famille élargie des éléphants. “D'après les paléontologues, les rennes n'auraient pas dû survivre ; ils n'auraient même pas dû exister à cette époque”, déclare Eske Willerslev dans les colonnes de *Nature*. S'agissant des mastodontes, on savait qu'ils vivaient dans les forêts d'Amérique du Nord, mais jamais leurs restes n'ont été retrouvés au Groenland, continue la revue britannique. Seul leur ADN a survécu tout ce temps dans les sédiments congelés du Nord groenlandais.

Au-delà de la reconstitution de cet écosystème éteint, les chercheurs estiment que “cet exploit pourrait donner une idée de la manière dont la vie évoluera dans notre monde en réchauffement”, note *Science*. Kurt Kjær, de l'université de Copenhague et coauteur de l'étude, raconte même au *Guardian* qu’“il est possible que le génie génétique puisse imiter la stratégie développée par les plantes et les arbres il y a deux millions d'années pour survivre dans un climat caractérisé par une hausse des températures, et empêcher l'extinction de certaines espèces, de plantes et d'arbres”.

Eske Willerslev va plus loin dans la **MIT Technology Review** en affirmant que les paléogénéticiens détiennent maintenant une “carte indiquant où et comment modifier la génétique des plantes pour les rendre résilientes au changement climatique”.

— Courrier international

En bref

Combien de neurones chez la mouche ?

BIOLOGIE — Trois mille treize. C'est le nombre de neurones que contient le cerveau de la larve de drosophile. Après l'avoir découpé en 4841 tranches puis scanné et reconstitué pour obtenir une image en trois dimensions, des scientifiques sont parvenus, pour la première fois, à en cartographier toutes les cellules nerveuses. Reconstituer un cerveau, même de mouche, contribuerait à terme à “comprendre notre esprit et nos comportements [humains], y compris les racines biologiques des maladies mentales”, assure le **New Scientist**.

L'espace en grand

ASTRONOMIE — La construction du radiotélescope Square Kilometer Array (SKA), qui couvrira deux continents, a débuté le 5 décembre en Australie et en Afrique du Sud. Pensé pour devenir le plus grand de son genre, le SKA comptera plus de 130 000 antennes en forme de sapin de Noël et 197 antennes paraboliques. Dans le **Brisbane Time**, on apprend qu'il “explorera les profondeurs de l'espace et du temps, et devrait capter ‘tout l'Univers observable’” avec une sensibilité encore jamais atteinte.

Les huîtres, c'est bon pour la biodiversité

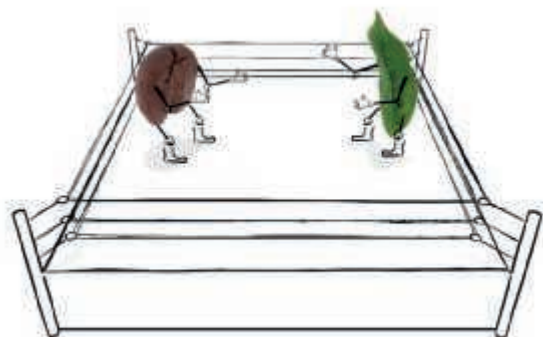
ENVIRONNEMENT — Les efforts de restauration des récifs d'huîtres abîmés par les activités humaines portent leurs fruits. Non seulement les mollusques prolifèrent à nouveau, mais, de plus, la biodiversité alentour augmente rapidement dans les deux ans qui suivent, révèle une étude parue dans **Science Advances**. “Cependant, le taux de récupération diminue ensuite considérablement”, déplore le site **Phys.org**. Une protection à long terme est donc essentielle pour permettre aux écosystèmes de se refaire une santé.



Chaque semaine, une page visuelle pour présenter l'information autrement

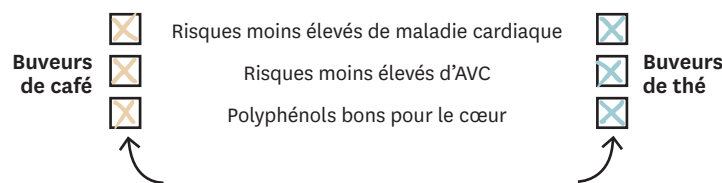
Thé contre café : le match

Qui peut prétendre au titre de champion du monde du breuvage le plus sain ?



ROUND 1

ÉGALITÉ

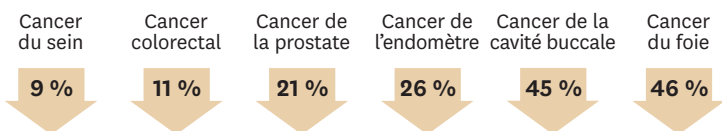


Les deux boissons réduisent les risques cardio-vasculaires.

ROUND 2

CAFÉ +1

Réduction des risques de cancer grâce à la consommation de café

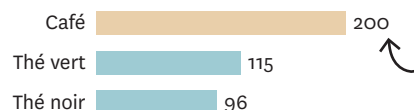


De nombreuses études montrent que les buveurs réguliers de café ont un risque de développer un cancer de 13 % inférieur à ceux qui en boivent rarement ou jamais. D'autres facteurs, liés à l'hygiène de vie notamment, pourraient expliquer cette baisse.

ROUND 3

CAFÉ +1

Concentration de polyphénols (en mg pour 100 ml)



Presque trois fois plus de fibres indispensables au microbiome dans le café que dans le thé

Les polyphénols sont des molécules présentes dans les plantes. Des travaux de recherche estiment qu'ils sont un "carburant" pour les bactéries bénéfiques qui composent notre microbiote intestinal.

ROUND 4

THÉ +1

Gérer le stress

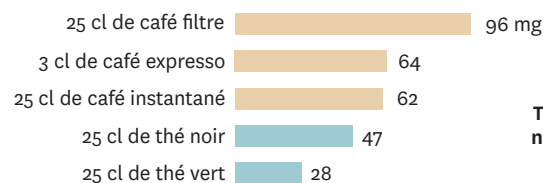
Des études montrent que, lorsque les gens sont stressés, boire du thé vert ou noir peut les aider à se sentir plus détendus et à réduire leur taux de cortisol, l'hormone du stress. Ce pourrait être lié à la L-théanine, un composé qui semble favoriser la relaxation.

ROUND 5

THÉ +1

Rester concentré sans risquer l'insomnie

Quantité de caféine



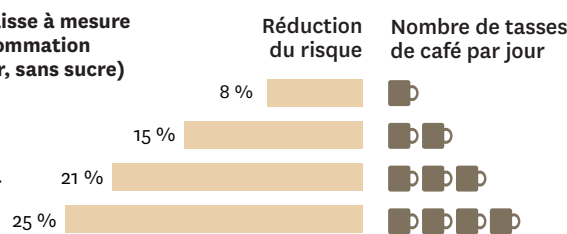
Trop de caféine nuit à la qualité du sommeil.

ROUND 6

CAFÉ +1

Réduction du risque relatif de développer un diabète de type 2

Le risque baisse à mesure que la consommation de café (noir, sans sucre) augmente.



Le café contiendrait une forte concentration d'acide chlorogénique, un polyphénol lié à une amélioration de la sensibilité à l'insuline et au contrôle de la glycémie.

LE VAINQUEUR EST...



Le café semble l'emporter sur le thé en matière de bénéfices pour la santé, mais c'est aussi parce qu'il fait l'objet d'études plus nombreuses... pour le moment.

SOURCES : CONSOMMATION DE CAFÉ ET RISQUE DE CANCER : UNE MÉTA-ANALYSE D'ÉTUDES DE COHORTE. ÉDITIONS BIOMED CENTRAL ; "CAFÉ ET THÉ VERT, DEUX IMPORTANTES SOURCES DE POLYPHÉNOLS ANTIOXYDANTS DANS LA POPULATION JAPONAISE". JOURNAL OF AGRICULTURAL AND FOOD CHEMISTRY; MAYO CLINIC ET ASSOCIATION AMÉRICAINE DES DIABÉTIQUES

La source



THE WASHINGTON POST Le quotidien américain publie régulièrement des infographies. Celle-ci est un extrait de la version animée publiée le 4 octobre sur son site. Elle résume les résultats des nombreuses études qui tentent de faire le lien entre

la consommation de café ou de thé et la santé. Représentant un match de boxe, chaque round correspond à un aspect particulier en matière de santé, physique ou mentale, et il s'agit de décerner le titre de "champion du monde de la boisson la plus saine".

360



MAGAZINE

La troublante quiétude du “Désert gallois” • Voyage... 72
 Couple : une petite pause et ça repart • Tendances... 74
 Éloge de la lecture à haute voix • Culture... 76
 Comment le chocolat a conquis le Levant • Histoire... 79

À l'Ernst, la perfection a un goût

Des gourmets du monde entier viennent en pèlerinage dans le restaurant berlinois du jeune chef canadien Dylan Watson-Brawn. Chaque soir, il décline un menu inédit qui est un concentré d'émotions. Du grand art, de la haute voltige. —Die Zeit Hambourg

La veille, ils ont vaguement célébré l'événement dans un obscur petit restaurant vietnamien du quartier de Lichtenberg, à Berlin. Mais, peu après minuit, Dylan Watson-Brawn s'en était déjà retourné chez lui pour pouvoir se trouver aujourd'hui, maintenant, à 7 heures du matin, le jour de son vingt-neuvième anniversaire, ici, devant la porte de l'immeuble de l'appartement qu'il loue à Wedding [un quartier tranquille du centre-nord de la capitale allemande]. Il a l'air encore un brin fatigué, ce grand gars maigre, à l'air presque monacal, avec ses sabots blancs et ses chaussettes de tennis, un pantalon noir douteux, un sweat à capuche noir – mais qui a le temps de dormir suffisamment dans cette vie, qui peut se permettre de réfléchir des heures à sa tenue ?

Dylan monte dans une voiture qui attend. Au volant, son associé, Spencer, lui aussi tout en noir, lui aussi efflanqué, au point de devoir sans cesse remonter son pantalon. Ils traversent Berlin, pour arriver à Potsdam, dans le quartier campagnard de Bornim, où ils s'arrêtent à Florahof, une petite exploitation d'agriculture biodynamique dont les 10 hectares de terres – quelques champs, des serres en plastique, un verger – commencent à fumer sous un ciel de nuages gris, en cette chaude

journée de fin d'été, quand Dylan et Spencer arrivent pour faire leurs courses.

Les deux Canadiens, Dylan Watson-Brawn et Spencer Christenson, dirigent ensemble le restaurant berlinois l'Ernst [dont le nom veut dire “Sérieux”]. Récemment, l'établissement a fait parler de lui dans la presse : Dylan, ce chef d'alors 28 ans, a été couronné cuisinier allemand de l'année 2022 par le guide Gault & Millau (ses cinq prédécesseurs avaient en moyenne 44 ans au moment de leur consécration). Mieux : en janvier 2020, peu avant que l'Ernst ait dû fermer pendant près d'un an et demi pour cause de pandémie, le magazine *Fool*, bible de la gastronomie [rédigée en anglais et publiée à Malmö, en Suède], a consacré un article de 24 pages à l'établissement. La célèbre critique Lisa Abend y compare l'Ernst à El Bulli, le restaurant catalan [de Ferran Adrià], dont la cuisine fait encore parler aujourd'hui dans le monde de la gastronomie et dont la fermeture en 2011 a été vécue par les fines bouches de la planète comme une exclusion de l'Eden. Un petit resto de Wedding, à peine une étoile au guide Michelin, exécute un travail, y lit-on, potentiellement légendaire.

Dylan et Spencer trouvent du reste qu'ils cuisinent aujourd'hui encore mieux qu'avant.



Questions pour cet article : un profane de la haute cuisine mondiale est-il capable de comprendre cela ? Qu'est-ce qu'ils cuisinent donc dans ce restaurant, et comment ? Est-ce que cela vaut vraiment la peine d'en faire tout un fromage ?

Dylan et Spencer arpentent Florahof, en compagnie de son exploitant, Markus Schüler. Ils goûtent la coriandre bolivienne, les miniconcombres du Mexique, tout ce qui est mûr dans cet étonnant jardin. “*Markus, les edamames, ils sont prêts ?*” s'enquiert Dylan. “*Ils sont petits à cause de la sécheresse, mais sûrement très bons*”, répond Schüler.

SOURCE



DIE ZEIT

Hambourg, Allemagne
Hebdomadaire, 621 365 ex.
zeit.de

C'est la publication allemande de référence, une autorité outre-Rhin. Ce (très) grand journal d'information

et d'analyse politique, pointu et exigeant, se distingue aussi par sa maquette et son iconographie très recherchées. Tolérant et libéral, il paraît tous les jeudis. Créé en 1946 par la force d'occupation britannique, basé à Hambourg, il appartient au groupe Holtzbrinck.



← Dylan Watson-Brawn, le chef canadien du Ernst, à Berlin.

Photo Marzena Skubatz/Die Zeit.

↑ À l'approche du premier service, la pression monte dans les cuisines du tout petit restaurant.

Photo Staffan Sundström.



Dylan goûte. “Mmm, mmm! Nice one! High five!” Aux anges, Dylan et Spencer cueillent chacun une poignée de fèves et les fourrent dans leur poche de pantalon. “D’ailleurs, j’ai lu, commence Dylan, que les edamames adorent les changements de température. Une copine du Japon vient de m’envoyer un texte très intéressant, des instructions que lui a notées un agriculteur de Kyoto qui cultive des edamames fantastiques.”

Voilà donc le genre de lecture de Dylan Watson-Brawn – des instructions pour bien cultiver les fèves de soja. Il apporte régulièrement à Markus des graines de fruits

et légumes exotiques, dans l’espoir que celui-ci les fasse pousser pour lui. C’est d’ailleurs un fait connu que Dylan a déjà demandé à son élèveuse de volailles d’expérimenter divers croisements de races de canard et qu’il connaît vraiment le nom des vaches dont le lait sert à fabriquer les produits laitiers de l’Ernst – sans oublier les qualités du lait de la traite du matin et celles de la traite du soir. “Si tu veux devenir bon dans quelque chose, articule Dylan de sa voix basse et intense à la fois, tu dois y consacrer beaucoup de temps. C’est comme le basket-ball. Kobe Bryant s’entraînait douze, quatorze, seize heures par jour.

C’est pour cela qu’il était si bon. Et c’est comme ça dans la vie. Sans efforts, on ne devient bon en rien.”

Dylan et Spencer quittent la ferme avec à peine deux petites caisses de fruits et légumes : aubergines japonaises, nashis, reines-claudes; dans la poche avant de son sweat-shirt, Dylan emporte aussi des pêches. Un instant on pense, naïvement, à la fermière italienne qui, après avoir fait un tour de son beau jardin, met dans son panier ce que la journée a apporté de fruits et légumes mûrs, rentre chez elle et se demande ce qu’elle va bien pouvoir concocter avec tout cela pour sa petite famille.

Spencer et Dylan ne savent pas non plus ce qu'ils serviront ce soir. Comme toujours, le restaurant est complet. Seize clients sont attendus à l'Ernst, huit au service de 18 heures, huit à celui de 21 h 15.

Chaque fois, le menu comprend quarante plats.

Dylan Watson-Brawn, fils d'une libraire et d'un dentiste, a grandi à Vancouver [dans l'ouest du Canada]. Il n'aimait pas franchement aller à l'école – *“ennuyant; quand on posait des questions, en général, les profs ne savaient pas répondre”*. À 13, 14 ans, souffrant de troubles du sommeil, il passait ses nuits à cuisiner tout ce qu'il trouvait dans un célèbre livre français de cuisine, *“mais très mal”*, dit-il. À 17 ans, Dylan est parti en voyage au Japon avec son père, ils ont mangé ensemble au Ryugin (3 étoiles au guide Michelin, menu à 300 euros, interdiction d'être parfumé, interdiction de porter un tee-shirt, interdiction de prendre des photos). Après le repas, Dylan a demandé avec une telle insistance s'il pouvait travailler au Ryugin qu'il est devenu le premier employé étranger de la maison. Au second jour de travail, accident : il s'est renversé de l'eau bouillante sur toute la moitié gauche du corps, il est parti à l'hôpital, puis il est revenu au restaurant faire la plonge. *“On ne devrait rien obtenir gratuitement dans la vie”*, déclare-t-il.

Après avoir travaillé un an et demi au Ryugin, un problème de visa l'a forcé à quitter le Japon. Pendant quelque temps, il n'a pas su ce qu'il voulait faire, les restaurants dans lesquels il trouvait du travail, le mondialement célèbre Noma [du chef René Redzepi], à Copenhague, notamment, ne lui plaisaient pas vraiment. Il a fini par atterrir à Berlin, dans le quartier de Wedding, où il a rencontré Spencer, qui, comme lui, était venu de Vancouver dans cette ville parce qu'il la trouvait intéressante et qu'on pouvait y vivre pour une bouchée de pain.

Aujourd'hui, soit dit en passant, les deux cuisiniers peinent à trouver un logement qu'ils peuvent encore se payer. Dylan, qui turbine dans les 75 heures par semaine, gagne autant qu'un assistant médical. *“Mais je ne le fais pas pour l'argent”*, dit-il, presque gêné.

À l'époque, Dylan et Spencer ont créé un *supper club* dans l'appartement de Dylan, où tous les initiés de la ville n'ont pas tardé à vouloir manger, puis, en 2017, il y a cinq ans, ils ont ouvert l'Ernst. Le restaurant a bientôt obtenu une étoile au guide Michelin, ce qui n'est pas rien, mais ce n'est pas tout non plus (l'Allemagne compte aujourd'hui 272 établissements auréolés d'une étoile). Mais pourquoi l'Ernst n'a-t-il pas deux ou trois étoiles ?

Dylan ne s'étend pas sur la question. Cela ne l'intéresse pas, dit-il. En fait, si, ça l'intéresse, reprend-il un peu plus tard. Avec cinq cuisiniers pour préparer deux fois quarante plats, la nourriture et le travail passent avant toute chose. À l'Ernst, inutile de proposer aux clients de visiter les cuisines : d'où ils sont assis, ils voient toute la cuisine. L'établissement ne propose pas non plus de promenade dans ses jardins. Mais ce sont, malheureusement, souffle Dylan en haussant les épaules, des catégories de la grille d'évaluation des critiques allemands du Michelin – *“Disneyland”*.

Il est 10 heures quand Dylan et Spencer sont de retour à Wedding. Ils s'arrêtent devant l'Ernst, quelque peu anonyme, un mur gris, au rez-de-chaussée d'un grand immeuble d'habitation, reconnaissable uniquement au nom inscrit sous la petite sonnette à côté de la porte d'entrée en acier. L'intérieur se compose presque exclusivement d'un long comptoir en bois : d'un côté s'alignent huit chaises en bois, avec une assise tressée; de l'autre se trouve la cuisine – deux salles, pas spécialement grandes.



Cuisinier au quotidien sur une corde raide, au plus haut niveau, procure un infini plaisir.

Leurs trois collègues sont déjà au travail : Sumiya, le sommelier japonais, lisse des serviettes sur une table à repasser à côté de la porte; Jules, du Québec, nettoie des carottes; Chris, de New York, trie des petites tomates jaunes dans des récipients en plastique, celles qui sont intactes à droite, celles qui ont éclaté à gauche.

Dylan fait un brin de causette avec ses collègues, remonte le moral à Sumiya, qui a perdu son téléphone portable la veille, puis commence à déposer un par un les abricots salés qui ont séché toute la nuit sur l'îlot de cuisine dans de grandes boîtes en plastique, lentement, méthodiquement, précautionneusement. Une demi-heure durant. Il ne fait que cela : poser un à un les abricots dans une boîte. Le restaurant est silencieux, pas de musique, très peu de conversations, tous sont occupés à préparer les ingrédients, à passer en revue et à trier les briques, explique Jules, qui serviront à bâtir le dîner du jour.

À 11 heures apparaît Inga Krieger, l'amie de Dylan, qui dirige le Julius, l'annexe de l'Ernst ouverte en 2021, où un autre chef, entouré des mêmes fournisseurs, sert une cuisine plus simple qui reste dans l'esprit de celle de l'Ernst (à l'Ernst, le menu coûte 250 euros, sans les vins; au Julius, 75 euros). Elle souhaite rapidement un bon anniversaire à Dylan, annonce la livraison d'un gâteau dans l'après-midi, puis disparaît comme elle était apparue.

À 11 h 30, plus tôt que d'habitude, on sonne. *“Dylan, les fruits de mer”*, lance Spencer devant la porte. On apporte deux caisses en polystyrène qui contiennent ce que Roddie Sloan, un pêcheur écossais, a sorti ce matin-là des eaux



froides de la mer du Nord, au large des côtes norvégiennes, pour les envoyer par avion à Berlin : 16 coquilles Saint-Jacques; 16 huîtres. Les Saint-Jacques sont si fraîches que Dylan peine plus tard à les ouvrir, mais elles finissent par tressaillir et danser sous ses doigts.

Comme les ô combien moins spectaculaires edamames, ces fruits de mer sont les cadeaux de ce jour particulier : ils arrivent dans cette cuisine berlinoise sans avoir été surgelés, ils ne viennent pas de Chine, ils ne sont pas tout préparés et emballés sous vide dans un gigantesque paquet, ils arrivent ici par le chemin le plus direct.

Il est 12 h 30 quand les cinq jeunes chefs s'assoient enfin ensemble au comptoir pour discuter de ce qu'ils serviront à leurs clients ce soir-là. Les premiers arriveront cinq heures et demie plus tard. Chris, le dernier à avoir

↙↘ À ses seize clients, chaque soir, Dylan Watson-Brawn ne sert que des produits d'une fraîcheur extrême, minutieusement préparés. Photos Staffan Sundström.



j'ai adoré la pêche marinée au saké. On a des concombres itachi. On fera les Saint-Jacques à la vapeur et on les servira avec des courgettes. Les rouleaux de courgettes à la pêche. On prépare les amandes dans du dashi. On a des haricots verts? Alors on fait des haricots verts. On pourrait cuire les pêches avec la technique à 60 °C? Spencer, tu vérifies vite fait sur Google, s'il te plaît? Cherche pour 'coing'. Bien, bien, bien, bien, bien. Des pêches marinées dans un sirop de feuilles de pêches? Et puis on ajoute un petit quelque chose à base de purée d'amande. Juste une bouchée. Les reines-claude. Les mûres avec du caviar. Les aubergines."

Question de Jules : "On ne pourrait pas faire les aubergines à moitié à la yakinasu? Pour qu'elles soient encore un peu fermes, et ensuite on fait une tempura et une sauce avec la peau?"

Dylan réfléchit. "Je crois que oui... J'ai juste peur qu'elles deviennent trop molles si on retire la peau pour faire une sauce. Spencer, tu en penses quoi? — Si tu les fais griller très très chaud, normalement tu peux retirer la peau. — Ça pourrait être très beau à cet endroit... Super. On le met comme ça sur l'assiette, et tu ne fais pas une tempura tempura, un peu genre tendon, tu vois, pas trop croustillante, encore un peu baveuse. Ce genre-là. On essaie! Yakinasu, tempura, peau."

Et cætera. Tout va follement vite, tout doit aller follement vite maintenant. Dylan sourit de moins en moins souvent, il a le front plissé. "Je ne pense pas tant que ça au bonheur. Plutôt à la satisfaction."

À 14 h 30, cinq cheeseburgers et deux portions de frites sont livrés au restaurant : le déjeuner – le premier repas de la journée de Dylan et Spencer. Ils mastiquent tout en travaillant, lentement, sans intérêt pour ce qu'ils ingèrent. "Je mange souvent du fast-food, confie Dylan. Quand on pense tout le temps à la cuisine, on ne peut pas en plus manger tout le temps des trucs trop sophistiqués." Plus tard, il m'expliquera qu'il cuisine énormément en imagination. "J'imagine les choses, et puis je les goûte. Dans ma tête."

Le restaurant s'emplit d'une odeur de grillade, un jarret de porc rôti au-dessus de pierres incandescentes. Jules a mis en route sa liste de

musique, *La Cosecha* de Nicola Cruz, *Lemonade* d'Internet Money, de la musique de jeunes pour jeunes qui vivent la nuit. Au restaurant, au lieu de dire "oui", on dit "à 100 %". Dylan pèle les grains de raisin; Chris met les pêches à tremper; Sumiya commence à dresser le couvert; derrière, dans la cuisine, Spencer chantonne.

15 h 30. "Jules, tu as fini? Chris, tu es prêt? On nettoie tout, OK?" Toute la cuisine, chaque centimètre carré de surface est lavé à l'eau et au savon, le tee-shirt de Dylan en ressort dignement trempé. "Un espace net, un esprit net", dit-il. Devant le restaurant, une jeune maman promène son fils dans une poussette. "Regarde, Toni, lui chuchote-t-elle en se penchant vers lui, ici, on mange des choses très, très bonnes."

17 heures : Sumiya tire les rideaux de la grande fenêtre donnant sur la rue. Chris lave des feuilles de shiso. Jules coupe de minuscules carottes, il y en a si peu, chaque coup de couteau doit être très précis.

À 17 h 15, aucun plat n'est prêt. Mais les préparatifs sont finis. Le restaurant est comme un arc, la corde est tendue, la cible en ligne de mire, il ne reste plus qu'à décocher la flèche. Les cuisiniers enfilent leurs uniformes noirs, des

"J'imagine les choses, et puis je les goûte. Dans ma tête."

Dylan Watson-Brawn

habits de travail japonais. À 17 h 45 sonnent les premiers clients, un couple, en tenues chics. Sumiya les prie de bien vouloir revenir à 18 heures.

À 18 h 05, tous les clients sont assis au comptoir. Une musique douce emplit le restaurant, Miles Davis. Dans la cuisine débute une sorte de ballet. Les cinq cuisiniers semblent tout faire en même temps. Ils parlent, expliquent, cuisinent, garnissent, servent à manger et à boire, tous ensemble et de sorte que les huit convives progressent au même rythme dans le menu. Chaque plat naît pendant que les clients dégustent le précédent. Tantôt les cinq cuisiniers se penchent ensemble au-dessus d'une casserole, tantôt chacun d'eux se poste à un endroit de la cuisine.

Quarante plats. Chaque plat représente le plus souvent une, deux bouchées. Entre les plats, les clients ont à peine le temps de discuter. "Ce n'est pas le bon restaurant pour un rendez-vous amoureux", lâche Dylan.

Le premier plat est un dashi végétarien, fondamentalement, de l'eau, salée, avec un léger goût d'algue, "pour remettre le palais à zéro", fait savoir Chris. Deuxième plat : une demi-reine-claude grillée. "Ça a le goût du soleil", dévoile Dylan, doucement, en faisant un clin d'œil. Oui, le soleil levant de ce jour-là, capturé alors qu'il s'élevait, étincelant, au-dessus de l'horizon et dardait ses premiers rayons chauds sur la peau des prunes de Florahof.

"Si je devais, expliquait Dylan quelques heures auparavant, en pelant les fruits, présenter la philosophie du restaurant, je dirais que c'est une philosophie du maintenant, de l'immédiat, du présent. Avec, bien sûr, tout ce que nous avons appris depuis cinq ans. C'est comme aujourd'hui plus toute notre vie." Il y a aussi tout ce que les clients ont mangé tout au long de leur vie, les nombreux, très nombreux plats, les saveurs qu'ils ont découvertes, toute la banalité de la mangeaille. Et maintenant, les deux heures et demie passées ici, qui doivent être si particulières.

Courgettes, aubergines, huîtres, noix de Saint-Jacques, pêches, concombres, les produits de Bornim, ceux de Norvège, la nourriture de ce jour, de ce monde, préparée à la japonaise, avec le savoir de Dylan et Spencer, Jules et Chris, Sumiya et Google, et seulement une fois, seulement ici, maintenant, on pourra la manger, demain le menu sera déjà différent – les reines-claude, a prévenu Markus Schüler dans son verger, il n'y en aura plus cette année.

Quand le plat principal, le porc, est servi, le grand rayon de miel qui se trouve au milieu de l'îlot de cuisine, à chaque assiette, à chaque tranche découpée, devient un peu plus petit, fond comme le temps qu'il reste à passer dans ce restaurant, ou bien comme le temps qu'il nous reste à passer sur cette terre. "Mono no aware", le caractère déchirant des choses de la vie, un concept japonais : la beauté de l'existence face à son insurmontable impermanence. Dans toute perfection, il y a une douleur.

À 20 h 30, le repas est fini. Les clients se lèvent. Dylan attend dans le couloir, il leur tend leurs vestes et s'incline légèrement pour les saluer. Chris, Sumiya, Jules et Spencer sont sortis devant le restaurant, ils chuchotent entre eux avec excitation. Il s'est passé quelque chose sur leur figure, ils ont l'air si détendu, ils ont le visage d'acteurs qui viennent d'achever une grande représentation.

—Alard von Kittlitz
Publié le 2 novembre

rejoint l'équipe de l'Ernst ("C'était comme entrer dans un groupe de musique") dit au sujet de cette folle incertitude, du fait que tout reste possible jusqu'au dernier moment, que cela rend évidemment nerveux, que la moindre erreur peut avoir des conséquences terribles; mais cuisinier au quotidien sur une corde raide, au plus haut niveau, procure aussi un infini plaisir. Selon Dylan : "On ne peut pas faire ça si on veut juste un travail. Si on n'est pas prêt à faire la plonge à 2 heures du matin, on n'est pas au bon endroit."

Ils parlent de la soirée donc. Spencer lit tout haut la liste des clients, leurs allergies, mais aussi ce qu'ils font dans la vie : "Hendrik, un postdoc à la fac de Copenhague." Chaque client est googlisé – il est utile, dit Spencer, d'en savoir un peu plus sur les gens.

"Commençons par ce qu'on n'a pas, enchaîne Dylan. Calamar, mulet. Ce qu'on a : du porc. On fait le glaçage au miel et à la moutarde, rayon de miel, moutarde. L'autre jour,



—**Financial Times** (extraits) Londres

Il y a vingt ans, des archéologues qui travaillaient sur les mines de Cwmystwyth ont mis au jour un objet en or, qui avait à peu près les dimensions d'un bouchon de bouteille de lait. Le disque solaire de Banc Tynddol a été daté d'environ 2000 avant notre ère, et il serait un ornement funéraire, enterré avec quelqu'un dont les restes ont disparu. Nous n'en connaissons peut-être jamais la signification, mais il a été suggéré qu'il pouvait s'agir d'une représentation du soleil : peut-être une divinité solaire dont on recherchait la bénédiction à une époque où les premières exploitations agricoles faisaient leur apparition sur les hauteurs galloises. Peut-être celui ou celle qui l'arborait espérait emporter dans l'au-delà un peu du rayonnement vital de l'astre diurne.

Ce disque a été retrouvé sur un plateau désolé justement surnommé le "Désert gallois". J'étais venu y faire de la randonnée à la fin d'un été durant lequel des records de chaleur avaient été battus : le soleil, sans merci, avait cuit le paysage, si bien qu'il ressemblait en certains endroits à un véritable désert. L'herbe de la lande avait bruni. Les ruisseaux qui se faufilaient dans les crevasses des collines étaient réduits à de minces et lents filets

La troublante quiétude du "Désert gallois"

En plein cœur du pays de Galles,
une vaste étendue de coteaux nus enveloppe
le visiteur d'une étrange solitude.
Impossible, ici, de résister aux sortilèges du vide.

d'eau. Je m'en suis aperçu aussi lorsque j'ai planté ma tente – je m'étais dit que les sardines s'enfonceraient aisément dans le sol gallois, mais quand je me suis installé, la terre était dure, sèche et impénétrable.

L'état de sécheresse avait été déclaré. Je suis parti de Cwmystwyth vers l'est, là où les hauteurs donnent sur les réservoirs

de la vallée de l'Elan. Là-bas, les eaux avaient baissé, révélant les vestiges de Nantgwyllt House, un manoir dans lequel Percy Bysshe Shelley [1792-1822] et sa jeune épouse Harriet Westbrook avaient vécu "*blottis dans la solitude des montagnes*", comme l'écrivait le poète. L'un et l'autre sont morts noyés : Harriet en se suicidant dans la Serpentine [de Hyde Park]

à Londres, le cœur brisé après avoir été délaissée par Percy Shelley lors du naufrage de son bateau dans une tempête en Méditerranée. Quant à Nantgwyllt, la propriété a été engloutie quand des réservoirs ont été construits pour alimenter Birmingham en eau potable. Ses contours spectraux se dessinaient sur une rive de boue craquelée dans la chaleur de cet été, ses pierres se chauffant sous le soleil dont elles avaient perdu l'habitude.

Très peu d'arbres. Quand on entreprend de grimper le plateau à l'ouest de la vallée de l'Elan, on prend conscience de l'étendue dudit désert : des coteaux ponctués de moutons, et dont les profils qui se découpent sur le crépuscule rappellent les dunes d'Arabie par les douces courbes de leurs contours. Une grande partie de la région est dépourvue d'arbres : les forêts de feuillus auraient été abattues par les agriculteurs du néolithique et de l'âge du bronze – peut-être à l'époque où les proches endeuillés du porteur ou de la porteuse du disque solaire inhumaient sa dépouille. Les jours de forte chaleur, il peut être difficile de trouver de l'ombre. Mais rares sont ceux qui s'y aventurent et pourraient en avoir besoin.

C'est à l'auteur anglais Joseph Downes [1791-1860] qu'est attribuée la première utilisation de l'expression "Désert gallois" :

← Lever du jour sur la retenue d'eau de Caban Coch, dans la vallée galloise de l'Elan. Photo de David Chapman/Alamy/Photo12

“Tout est sans vie et muet – comme au cœur de la nuit, ou au plus profond de la nature en hiver”, écrivait-il en 1836 après avoir parcouru la région. Les dimensions de ce désert ne sont pas établies, mais, en gros, il englobe les monts Cambriens, le massif baptisé Elenydd, en gallois. Au nord, il va peut-être jusqu'à la colline de Pumlumon Fawr, au sud, jusqu'à Llandoverly. Au fil de l'histoire, il a servi de marche entre les centres traditionnels du pouvoir au nord et au sud du pays de Galles : une région parfois hantée par des hors-la-loi.

Au bout d'une semaine de marche, j'ai pris conscience que la solitude décrite par Shelley était bien ce qu'il y avait de séduisant dans ce désert, ainsi que la communion avec les éléments. On y apprécie la compagnie des nuages qui parcourent lentement le ciel. Si ce désert n'a rien de classique, il n'en laisse pas moins une

Les douces courbes des coteaux ponctués de moutons rappellent les dunes d'Arabie.

impression : l'esprit s'y apaise. Privés de distraction sur le plateau dénudé, mes yeux avaient tendance à être attirés vers les cieux – vers les milans royaux en pleine ascension, le timide rougeoiement des étoiles du soir. Et longtemps après que la vague de chaleur s'était dissipée, alors que le ciel s'ouvrait et qu'il pleuvait à torrents, le souvenir que j'ai gardé de ces hauteurs était celui du soleil d'août tout-puissant.

Au XXI^e siècle, l'expression “Désert gallois” a pris un autre sens, celui d'une terre désolée sur le plan écologique, vidée de sa biodiversité. Il domine de sa présence le livre de George Monbiot intitulé *Feral* [“Sauvage”, inédit en français], paru en 2013, dans lequel l'auteur s'en va vivre une vie plus proche de la nature dans l'arrière-pays gallois, pour n'y trouver que des collines où plus rien ne pousse à cause du bétail qui y paît. “Chaque fois que je m'aventure dans le Désert cambrien, c'est presque comme si je perdais le goût de vivre”, écrit Monbiot. On dirait une terre frappée par un hiver perpétuel.” *Feral* défend avec passion et de façon convaincante le principe du réensauvagement, qui consiste à laisser les habitats se reconstruire et se repeupler à l'aide d'espèces disparues.

L'envie de découvrir le Désert gallois m'est venue après avoir été témoin de vifs débats à son sujet sur les réseaux sociaux. Pour les partisans du réensauvagement, c'est un exemple de plateau où l'agriculture n'est pas rentable et où il serait possible de permettre à la végétation de prospérer de nouveau. Pour la communauté rurale de l'Elenydd, le réensauvagement est synonyme d'un arrêté

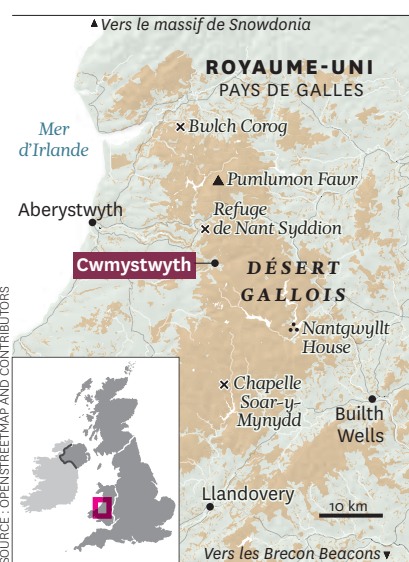
d'expulsion qui n'a d'autre but que d'apaiser la conscience d'étrangers à la région – expulsion de la terre qu'ils travaillent depuis des générations, où leurs ancêtres sont enterrés.

“Le réensauvagement est un terme toxique, assène Elwyn Vaughan, élu du Plaid Cymru [parti indépendantiste]. C'est un état d'esprit colonialiste, impérialiste [...] qui ignore tout du patrimoine, de la langue et de la culture.” Vaughan affirme que l'expression anglaise “the Desert of Wales” [“le Désert gallois”] trahit une vision des choses qui occulte l'existence des communautés rurales galloisantes de l'Elenydd. Il souligne également que les tenants de ce concept ne sont pas les premiers étrangers à venir empiéter sur ces hauteurs.

Quittant la vallée de l'Elan, je monte dans ma voiture et me dirige vers le sud en empruntant des routes à une voie, au-delà des réservoirs et des éoliennes, jusqu'à l'endroit où les paysages déboisés cèdent la place à des forêts d'épicéas de Sitka plantées dans les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale. Les arbres dissimulent un monument solitaire : une chapelle méthodiste aux murs blanchis à la chaux qui se dresse à la confluence de deux ruisseaux.

Soar-y-Mynydd (“Tsoar de la Montagne”) serait la chapelle la plus isolée du pays de Galles. Il n'y a ni électricité ni chauffage. Soar-y-Mynydd a été bâtie par des agriculteurs au XIX^e siècle : les paroissiens venaient à dos d'âne de tout l'Elenydd pour assister aux messes. Les chiens de berger se couchaient sous les bancs. C'est le cœur spirituel de ces hauteurs, et peut-être aussi du pays de Galles. Des récits mystiques font état d'un “feu de bruyères” qui aurait commencé en ces lieux, un incendie qui aurait duré quatre ans et se serait répandu jusqu'aux coins les plus éloignés du pays, y diffusant la ferveur chrétienne. Mais l'incendie de Soar a fini par s'éteindre. À la suite d'un hiver rude, plusieurs fermes ont été abandonnées dans les années 1940. Vingt ans plus tard, des pasteurs envoyés sur place n'y ont plus trouvé de paroissiens. La Tsoar de l'Ancien Testament [une ville de la plaine du Jourdain qui aurait abrité Loth et sa famille] était une oasis et un refuge dans le désert. Aujourd'hui, son homonyme gallois accueille toujours des messes l'été pour les gens qui effectuent le pèlerinage jusqu'à son sanctuaire dans la montagne. Les portes ne sont jamais verrouillées, pour les passants.

Comme Helena Hunt, une conseillère municipale d'Abergavenny [dans le sud du pays de Galles] que je rencontre à l'extérieur. Elle traverse le pays de Galles à bord d'une antique Citroën Acadiane pour passer du temps seule, écrire des poèmes la nuit et consigner les vies des défunts. Elle m'explique qu'elle vient à



Soar-y-Mynydd pour rassembler les noms sur les pierres tombales du petit cimetière et les inscrire sur une base de données en ligne. “Je ressens une attraction, une énergie qui m’a appelée ici”, dit-elle. Je me demande si c’est quelque chose dans mon ADN, ou si mes ancêtres sont passés par là. Je n’arrive pas à le formuler, mais je le sens.”

Ce soir-là, je traverse seul des forêts aménagées pour passer la nuit au refuge de Nant Syddion : un ancien bâtiment de ferme abandonné dans les années 1940. Il est rare de trouver des refuges de ce genre ailleurs que dans les Highlands, en Écosse, mais il en existe quelques-uns dans l'Elenydd, dans des endroits isolés le long de sentiers forestiers et de pistes de moutons. Ils sont ouverts à tous, et on y trouve des cheminées, du bois de chauffage, des bougies, des souris et guère plus. Ils sont inoccupés, mais on peut en apprendre plus sur les propriétaires précédents en lisant une petite brochure avant de se coucher. Personnellement, à Nant Syddion, j'aurais mieux fait de m'abstenir.

Renaissance. En 1856, un journal local a signalé que Margaret Hughes, de Nant Syddion, avait donné naissance à des quadruplés. Mais onze jours plus tard, ils étaient tous morts, de même que l'époux de Margaret, Isaac, et leurs deux aînés. Margaret a mis fin à ses jours et a été enterrée dans un cimetière local. On peut encore voir la pierre tombale des quadruplés, où il est inscrit : “Fruits des mêmes entrailles nés le même jour... Dans la même tombe nous gisons, et le même jour nous nous leverons.”

Pour certains, cependant, le Désert gallois peut vraiment être un lieu de renaissance. Le plus haut sommet des monts Cambriens est le Pumlumon Fawr. Et au pied du Pumlumon se trouve Bwlch Corog – un terrain sur lequel l'organisation caritative Coetir Anian espère recréer

des habitats sur une superficie d'environ 140 hectares. Elle envisage d'étendre le couvert forestier local, de ressusciter les tourbières et les bruyères sur les hauteurs, de laisser des chevaux sauvages rôder et fertiliser les sols. L'organisation prend garde à ne pas utiliser le mot “réensauvagement”, plusieurs projets du même type s'étant heurtés à une opposition acharnée. L'approche se veut plus sensible : l'idée est d'amener les gens à faire de la place pour la nature en parlant (littéralement) la langue des agriculteurs et des habitants de la région. Récemment, un visiteur a affirmé aux membres de l'association qu'il se serait entretenu avec les Tylwyth Teg, les fées blondes du folklore gallois, qui lui auraient déclaré qu'elles approuvaient le projet.

L'équipe se compose de trois personnes, dont Nia Huw, qui me montre un fragment de la forêt pluviale celtique qui se dresse à Bwlch Corog. Des mousses et des lichens luxuriants, longs comme une barbe de sorcier, dégoulinent de chênes rouvres. Des voiles d'écumes jaillissent des rives d'un torrent qui cascade. Cet habitat descendait autrefois jusqu'à la rive atlantique des îles Britanniques : c'est comme une fenêtre ouverte sur le monde avant les premiers colons et leurs haches. Et en ces temps de changement climatique et de perte de la biodiversité, peut-être recèle-t-il des réponses pour l'avenir.

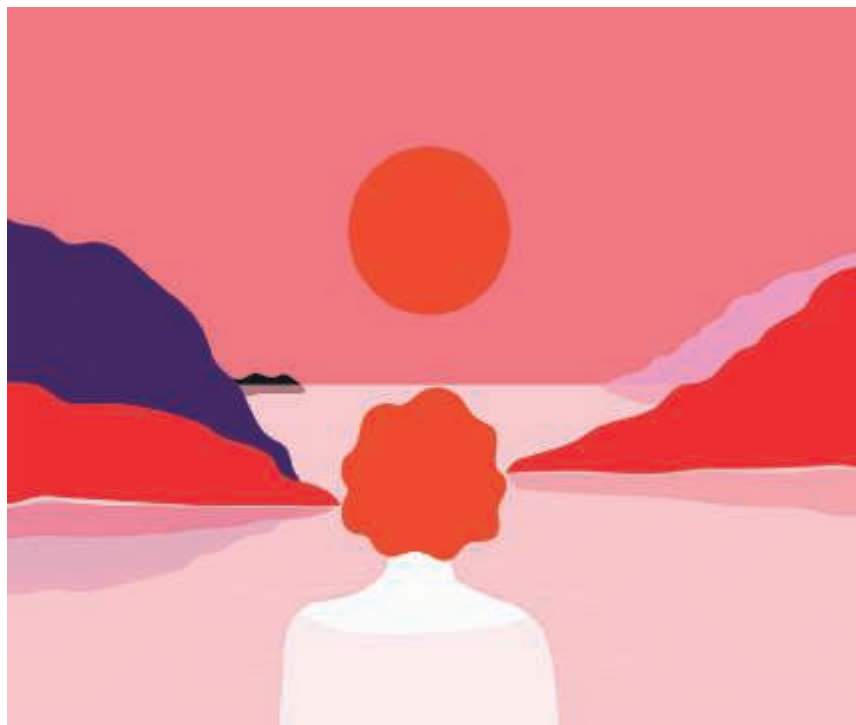
“Ce qu'on veut, c'est progresser en douceur vers quelque chose de plus vivant”, m'explique Huw. Pour la majorité des gens d'ici, le paysage a toujours été ainsi. Ce n'est que quand on passe du temps [à Bwlch Corog] qu'on commence à comprendre ce qui manque.”

Je réfléchis à ce qu'elle m'a dit alors que je rentre chez moi en traversant l'étendue désolée de l'Elenydd. Pour certains, la solitude de ces hauteurs est synonyme de fin de la biodiversité. Mais d'autres, dans l'environnement surpeuplé du sud de la Grande-Bretagne, trouvent dans ces espaces vides quelque chose de précieux.

Je m'arrête sur une petite aire pour me dégourdir les jambes, et j'y fais la connaissance d'Alicia Cooper, du Wiltshire [comté anglais proche du pays de Galles], occupée à préparer du thé dans son camping-car bleu. Elle me raconte qu'on vient de lui diagnostiquer un cancer, et que les pronostics à long terme ne sont pas bons. Au lieu de prendre une hypothèque, elle a dépensé ses économies pour s'acheter son camping-car, et elle a déjà effectué quatre virées cette année dans ce même coin de l'Elenydd. “Je me suis dirigée vers l'endroit le plus vert, le plus désert que je pouvais trouver sur la carte, me confie-t-elle. Ici, c'est la paix. Personne ne vous dérange. Je m'attends toujours à ce que cette aire se remplisse. Mais cela n'arrive jamais.”

— Oliver Smith
Publié le 4 octobre

tendances.



Couple : une petite pause et ça repart

Les confinements, une aspiration personnelle ou encore la haine conjugale usent les relations à deux. Pourquoi ne pas s'éloigner un temps pour mieux se retrouver ? Le mariage sabbatique n'est pas si simple et demande des moyens.

—The Guardian (extraits) Londres

Ce n'est ni un divorce ni une séparation à l'essai, encore moins une aventure sans remords. Le congé de mariage, ou mariage sabbatique, est l'occasion pour un couple de vivre séparément, d'oublier toutes les petites contrariétés du quotidien et de se rendre compte à quel point on se manque... En théorie.

Le terme est apparu dans le livre *The Marriage Sabbatical: the Journey that Brings You Home* ["Le Congé marital sabbatique. Partir pour mieux revenir", non traduit en français], écrit par Cheryl Jarvis en 1999. Il s'agit bien du même congé sabbatique professionnel pris pour réaliser un rêve personnel, selon Cheryl Jarvis, qui vit à Saint Louis, dans le Missouri.

"Ce livre était très lié aux aspirations des femmes, à ce qu'elles avaient envie de faire et qui avait une dimension personnelle pour elles. Pour nombre d'entre elles, c'était juste un projet impossible à mener là où elles habitent. On peut ouvrir une boulangerie près de chez soi, mais pas partir en randonnée dans les Appalaches."

On pourrait discuter pour déterminer si c'est encore valable de nos jours, mais ça l'était certainement à la fin du siècle dernier : une femme faisant passer ses besoins avant les autres bouleversait l'ordre social établi, à la limite de l'offense. Le problème n'était pas qu'elle s'absente du foyer : "Une femme pouvait très bien dire : 'Je pars voir ma mère malade', poursuit Cheryl Jarvis, et personne n'y trouvait à redire – c'était une femme merveilleuse."

Mais pas si ses priorités changeaient : "Quand elle voulait prendre du temps pour elle-même, c'était perçu tout à fait différemment : elle était tout bonnement égoïste."

À sa sortie, le livre a fait polémique, car il était considéré comme une menace pour les valeurs familiales. "J'étais très surprise, raconte Cheryl Jarvis, impassible, car je menais une vie assez traditionnelle." Les gens pensaient que c'était une incitation à l'adultère, que ce genre de fugue finirait forcément mal. "Le plus drôle, c'est qu'aucune des femmes que j'avais interviewées n'avait cela en tête." En réalité, il n'y a pas besoin de partir loin pour être infidèle, rappelle Jarvis : "Rien ne vous empêche d'avoir une liaison avec un collègue de bureau."

Bien des choses ont évolué en matière de mariage : on se marie plus tard, après 30 ans, et on perçoit sans doute davantage l'intimité permanente comme un sacrifice, ayant été habitué à passer plus de temps seul. L'équilibre financier au sein des ménages s'est également modifié. "Les congés sabbatiques étaient tout aussi nécessaires pour les hommes que pour les femmes, explique Cheryl Jarvis. La seule raison pour laquelle j'ai écrit ce livre pour les femmes, c'est qu'il leur est plus difficile de s'autoriser à partir." Peut-être est-ce cela qui a changé.

Ce qui n'a pas changé, c'est la question hormonale, qui déséquilibre les couples hétérosexuels au moment où ils commencent à trouver le temps long. Jarvis cite l'anthropologue Helen Fisher, qui affirme : "En vieillissant, les hommes voient leur testostérone baisser, ce qui les amène à être plus casaniers. En vieillissant, les femmes voient les œstrogènes baisser et la testostérone reprendre le dessus, et elles deviennent soudain plus aventureuses."

Et si vous n'avez pas de rêve à accomplir ou de projet particulier – que vous détestez la randonnée et que la seule chose qui vous intéresse, c'est de mettre un peu de distance avec votre conjoint ? Faut-il y voir le dénommé drapeau rouge [un indicateur que quelque chose ne va pas dans une relation] ? La pause maritale n'est-elle alors qu'une antichambre du divorce ? Silva Neves, psychothérapeute

du couple, se méfie du concept de drapeau rouge, très "génération X" [les personnes nées après le baby-boom, qui ont entre 50 et 60 ans] : "Ils s'accrochent à ces mythes traditionnels : si un couple fait chambre à part, c'est qu'il y a quelque chose qui ne va pas. On doit toujours être ensemble, toujours sortir à deux, sinon, c'est la porte ouverte au divorce."

Les jeunes envisagent les relations de manière plus fluide. "Ils remettent plus facilement en cause les idées reçues comme la monogamie, ils ont d'autres avis sur la diversité, d'autres arrangements", explique Silva Neves.

✍️ Dessins d'Annalisa Grassano, Italie.

Dans tous les couples cohabitent un sentiment de dépendance amoureuse mais aussi un désir de mener sa vie comme on l'entend, or ces idées en concurrence sont rarement exactement les mêmes pour chacun des membres du couple. Le psychothérapeute poursuit : "Il y a un effet d'entraînement avec le temps. Le sentiment de sécurité que vous apporte l'autre s'émousse et la demande devient de plus en plus forte. Il vous faut toujours plus."

Un congé sabbatique permet d'y remédier. Une séparation provisoire est tout autre chose, mais si elle aboutit à des retrouvailles, elle devient rétrospectivement un congé sabbatique. Quand Rebecca, 38 ans, qui vit à Sheffield [dans le nord de l'Angleterre], et Lee, 40 ans, se sont séparés, il y a quatre ans, ils étaient ensemble depuis longtemps – elle avait 16 ans et lui 18 quand ils se sont rencontrés. "Nous sommes tous les deux très rancuniers. Nous étions ce genre de couple qui se dispute encore et encore à propos des mêmes choses. J'étais capable de lui reprocher des choses qui remontaient à dix ans en arrière", raconte Rebecca.

"J'ai essayé de vivre sans lui, et ce n'est pas du tout mon truc."

Rebecca, 38 ANS

Elle a commencé à changer d'avis sur la séparation quand Lee a déménagé dans une autre ville. "Oh, tu es vraiment très loin, je n'aime pas du tout ça", se souvient-elle d'avoir pensé. Rebecca ignore quand elle a commencé à lui manquer, "personne n'osait dévoiler son jeu le premier". Un mois plus tard, ils commençaient une thérapie de couple et, deux mois plus tard, ils se réinstallaient ensemble.

Ils ont renouvelé leurs vœux au cours d'une cérémonie improvisée au club des mineurs local. "C'était une étape importante pour nous, et je ne le regrette pas une seconde, assure aujourd'hui Rebecca. Peut-être qu'en faisant une pause vous vous rendez compte que vous êtes mieux tout seul. Et c'est très bien aussi. Mais, moi, j'ai essayé de vivre sans lui, et ce n'est pas du tout mon truc."

Les difficultés du mariage sont bien réelles et il n'est pas rare que les couples en viennent à se détester. Terrence Real, thérapeute familial, dans un entretien avec le *New York Times*, fait cette remarque amusante : "Je parcours le pays depuis vingt ans pour parler du concept de 'haine conjugale raisonnable', et personne n'est jamais venu me demander ce que j'entendais par là."

Le problème des relations amoureuses et du mariage en particulier, c'est qu'ils sont des sources inépuisables de rancœur. Pour pardonner, il faut pouvoir prendre du recul, mais comment y parvenir



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com



L'amour réinventé, une série pour les fêtes

Comment les relations amoureuses se relèvent-elles de la lessiveuse Covid? À la suite des confinements, la récession comme la flambée des prix de l'énergie auraient pu avoir la peau du couple. Mais si les applis de rencontre ont pris un coup de vieux, l'amour se joue des crises. *Courrier international* vous propose un tour du monde des nouvelles règles amoureuses à travers une série d'articles de la presse étrangère. Où l'on découvrira que l'infidélité d'un sexto n'a pas le même poids partout. Que les cœurs brisés se consolent avec des camps aux États-Unis. Ou que l'heure est au nomadisme amoureux, à la recherche d'une moitié précise et lointaine, qu'elle soit pansexuelle, semi-romantique ou non binaire.

À retrouver sur notre site entre le 26 et le 31 décembre.

lorsqu'il y a toujours un nouveau différend pour vous rappeler le précédent?

Nous ne pouvons pas parler de ce congé sabbatique sans mentionner une autre motivation : le besoin de prendre le large parce que vous ne pouvez plus voir votre conjoint en peinture. Dans le concept de départ de Cheryl Jarvis, il s'agissait d'un rendez-vous avec soi-même, d'un temps d'introspection permettant de revenir régénéré et plus heureux dans son couple. Là, c'est le contraire, vous quittez votre conjoint dans l'espoir que, grâce à cet électrochoc, vous allez enfin vous rappeler ce que vous avez bien pu lui trouver au départ.

Il est socialement accepté que le mariage prend diverses formes et que toutes les relations sont uniques. Mais il y a des attentes bien réelles derrière ce cliché :

soit un mariage est heureux, soit ce n'est pas un vrai mariage. Or les couples ont été sévèrement mis à l'épreuve par la pandémie. *“Le confinement a vraiment montré l'importance de la distance dans une relation, estime Cheryl Jarvis. Les gens ont passé beaucoup trop de temps ensemble, et, donc, depuis le Covid, une pause sabbatique se justifie beaucoup mieux.”*

Durant la pandémie, il y avait aussi une pression sociale incroyable pour nous faire croire que le confinement avait resserré les liens, que cette proximité physique forcée avait engendré une plus grande intimité émotionnelle. À l'époque, personne n'osait dire le contraire, et la seule anecdote acceptable était celle des couples de longue date faisant de nouveau l'amour l'après-midi.

“Durant la pandémie, les gens ont passé beaucoup trop de temps ensemble, et, donc, une pause sabbatique se justifie.”

**Cheryl Jarvis, AUTEURE DE
“LE CONGÉ MARITAL SABBATIQUE”**

Le fossé entre le cliché – nous avons tous le droit d'être différents – et les évidences – tous les mariages sont heureux jusqu'au jour où ils se terminent – fait que notre marge de manœuvre reste faible : il faut soit tenir, soit divorcer. Un grand nombre d'avocats ont signalé récemment un pic dans les demandes de divorce. Et sans doute que plus de gens divorceraient s'ils en avaient les moyens.

Ce qui nous amène à cette dure réalité : le congé marital est réservé aux riches ou, à la rigueur, aux plus robustes et aux retraités, qui ne sont pas rebutés par le camping et peuvent se passer de wifi. La question du logement qui se pose dès qu'on évoque un congé sabbatique peut paraître triviale, mais c'est en fait la plus épineuse. Avec la crise économique qui s'annonce, pour la majeure partie d'entre nous, la priorité sera de rester au chaud. Donc, il n'y a que les riches qui pourront se poser la question.

Néanmoins, il serait utile de reconnaître que la vie de couple n'est pas un long fleuve tranquille, mais plutôt une succession de cycles de bons moments, de conflits et de réconciliations. Certains cycles durent des années, d'autres vingt minutes. L'avantage du congé marital, même s'il reste hypothétique, est qu'il nous permet de mieux admettre cette douloureuse vérité : parfois nous avons envie de mettre des kilomètres entre nous et notre conjoint. Et en étant lucide sur ce point, il est moins difficile de faire correspondre le mythe du mariage à sa réalité.

—Zoe Williams

Publié le 21 septembre

PAR LE RÉALISATEUR
DE FUOCOAMMARE ET NOTTURNO



INVIAGGIO

UN FILM DE GIANFRANCO ROSI



« UN GRAND FILM
SUR LE CHAOS
DE NOTRE ÉPOQUE »

★★★ PREMIÈRE

« LA TERRE VUE DU PAPE »
LES CAHIERS DU CINÉMA

ACTUELLEMENT AU CINÉMA

Télérama

SOS
MEDITERRANEE
TogetherForRescue

RCF
Y&R

Courrier
international

↓ Dessin de Pudles paru dans
The Economist, Londres.



—De Standaard (extraits) Bruxelles

Quand nous étions enfants, notre père nous lisait une histoire ou nous en racontait une de son invention presque tous les soirs. C'était le moment de la journée où la tension retombait et où nous nous laissions guider dans ces mondes imaginaires. Des années durant, ma sœur et moi avons suivi les aventures de lutins qui vivaient dans les entrailles de la Terre et d'écureuils qui organisaient des soirées pyjama dans leur cabane perchée dans les arbres, tandis que nous nous assoupissions doucement au son de sa voix.

Je raffolais de ce rituel. Pourtant, un jour, nous y avons mis fin : ma sœur et moi savions lire, et nous montions toutes seules nous coucher. Aussi naturellement qu'ils y étaient entrés, ces temps de lecture sont sortis de notre vie.

Mais n'est-il pas étrange que la lecture à voix haute soit ainsi le privilège de l'enfance ? La psychologue Joke De Clercq observe qu'à nos yeux de grandes personnes la lecture à voix haute ne fait même pas partie de l'horizon des possibles. « Nous l'associons au rituel du coucher des enfants et, une fois qu'ils sont grands, elle disparaît de nos radars, résume-t-elle. Comme nous voyons rarement, autour de nous ou dans les médias, des adultes lire des histoires les uns aux autres, nous n'y pensons même pas. » Et quand, malgré tout, il nous arrive de le faire, c'est généralement dans un contexte bien spécifique. « Par exemple, lors d'un enterrement, lors d'une réunion de débat sur tel ou tel thème, ou à un malade – mais pas aux personnes avec lesquelles nous vivons. »

Si nous ne pensons pas d'emblée à nous lire des histoires pour nous détendre, c'est notamment parce que, par définition, c'est une activité qui se pratique à plusieurs. « Quand on rentre à la maison, on a souvent envie de se déconnecter des autres. Or la lecture à voix haute repose sur l'interaction.

Éloge de la lecture à voix haute

On raconte des histoires aux enfants, et puis on cesse une fois qu'ils sont capables de lire par eux-mêmes. Pourquoi ? s'interroge cette journaliste flamande, qui nous invite à poursuivre ce rituel à l'âge adulte.

On peut mettre un podcast sur pause, mais pas une personne qui nous lit une histoire !

Notre mode de vie trépidant y est aussi pour quelque chose. Si vous avez déjà écouté un livre audio, vous avez probablement remarqué que la lecture est bien moins rapide que lorsqu'on tourne soi-même les pages. En ces temps où tout doit aller très vite, lire à voix haute donne l'impression de donner un bon coup de frein à la frénésie générale. Comme l'observe Joke De Clercq, « cette activité apporte du calme et un sentiment de sécurité, mais elle demande plus d'efforts et de patience que regarder une série, et elle ne nous procure pas le même shoot de dopamine que l'on a lorsqu'on parcourt fiévreusement le fil de ses réseaux sociaux ».

Intimité. Cette lenteur est précisément l'une des grandes vertus de la lecture à voix haute. Et c'est ce qu'aime plus que tout le philosophe Jean Paul Van Bendegem, qui fait régulièrement la lecture, au lit, à sa femme. Il y a quelques années, il a consigné par écrit son rituel. « Quand je lis à voix haute, je mets un point d'honneur à lire en conscience, confiait-il. Évidemment, c'est beaucoup plus lent, mais c'est là tout l'intérêt de la chose. »

L'historienne Gita Deneckere achève elle aussi sa journée par un moment de lecture à voix haute, en couple. « Nous avons commencé il y a dix-huit ans. Depuis, cela fait partie intégrante de notre relation. C'est une forme toute simple d'intimité. Pas besoin de déployer de gros efforts, ces moments sont

« On peut mettre un podcast sur pause, mais pas une personne qui nous lit une histoire ! »

Joke De Clercq,
PSYCHOLOGUE

précieux, et apaisants. »

Il n'est pas étonnant que cette activité soit pratiquée avant tout le soir, pour se relaxer avant de s'abandonner dans les bras de Morphée. « Quand nous lisons à voix haute, l'amygdale, cette espèce de détecteur de fumée du cerveau qui capte les éventuels dangers, réduit son activité, et nous nous détendons, explique Joke De Clercq. On s'installe confortablement, on prend place dans un cadre délimité et prévisible, et ce cocon nous rappelle des sensations de l'enfance. »

La journaliste et autrice Grete Simkutė connaît bien tout cela. « Mon ami et moi

sommes ensemble depuis quatre mois et, depuis le début, nous nous faisons régulièrement la lecture – c'est plus souvent lui qui lit. Pas seulement le soir, mais à n'importe quel moment de la journée. Nous emportons toujours un livre quand nous allons au parc ou en forêt. En voyage, nous rentrons parfois à l'hôtel pour lire. L'écouter me détend énormément. En général, je m'allonge la tête posée sur sa poitrine, je me laisse porter par son corps. Je sens les vibrations de sa voix, et ça me donne un sentiment de sécurité. »

Bien-être. Ce peut être un merveilleux moment d'intimité que celui où l'on absorbe, avec toute son attention, les mots d'une personne qui lit tout spécialement pour nous. On plonge alors ensemble dans une histoire, et cette expérience peut donner naissance à des discussions passionnantes. « Les livres que nous lisons font partie du monde que nous partageons, raconte Grete Simkutė. Et puis ce n'est pas la même chose que regarder ensemble une série, parce qu'un roman éveille l'imagination. Je trouve très intéressant de voir quelle forme mon partenaire donne, dans sa tête, à l'histoire et aux personnages. Son interprétation dit forcément quelque chose de son monde intérieur, c'est une façon d'apprendre à mieux le connaître. »

C'est cette expérience commune, à deux ou plus, qui fait de la lecture à voix haute une chose unique, bien plus riche que l'écoute d'un livre audio. La présence d'une personne qui nous raconte calmement une histoire suscite du bien-être, peut-être même davantage encore que l'histoire elle-même. « Pendant la lecture à voix haute, on sécrète plus d'ocytocine, précise Joke De Clercq. Car la connexion à l'autre stimule la production de cette hormone. »

La voix aussi a son importance, Grete Simkutė s'en est aperçue lorsqu'elle a testé les livres audio. « J'étais gênée par la voix du lecteur, qui colorait trop ma manière de percevoir l'histoire et me déconcentrait. C'est étrange, parce que quand mon ami me lit un roman, j'adore prêter attention à sa jolie voix, que je remarque moins dans nos communications quotidiennes. Je vis l'histoire à travers sa lecture, le rythme, la profondeur de sa voix. »

Son enthousiasme est communicatif. La lecture à voix haute, y compris entre adultes, offre visiblement des trésors d'émerveillement, de lien et de lenteur. Un vrai refuge dans nos journées effervescentes. Au lieu de me plonger seule dans un roman sur le canapé, je sais désormais quoi faire : la prochaine fois que je verrai un ami ou que je rendrai visite à mes parents, j'emporterai un livre, pour leur faire la lecture ou pour me laisser porter par leurs voix. C'est une belle chose de partir seul dans une aventure, mais c'en est une autre, infiniment précieuse, de partager un univers avec d'autres.

—Maya Toebat
Publié le 21 novembre

NOUVELLE FORMULE



- + *Mordante*
- + *Impertinente*
- + *Poilante...*
- + ***Indispensable que jamais !***

ACTUELLEMENT EN KIOSQUES !

Causette.fr   

SUR LA BOUTIQUE DE COURRIER INTERNATIONAL



5,90€*

1 - Dessins en liberté

Découvrez ce livre en hommage aux dessinateurs libres.



45€*

2 - Coffret 10 DVD Télérama volume 12

Regroupe les dix films marquants de 2021 à voir ou à revoir chez vous. Offre réservée aux abonnés de *Courrier international*.



25€*

3 - Livre La cuisine en partage

40 recettes issues de 27 pays, en partenariat avec Handicap International.



27€*

4 - Coffret de 3 livres Contes d'Afrique et du Moyen-Orient

Ce coffret élégant contient trois ouvrages qui initieront les enfants dès 7 ans aux contes et légendes d'Afrique et du Moyen-Orient.



9,90€*

5 - L'agenda 2023

La rédaction de *Courrier international* a imaginé pour vous un agenda original.



19,90€*

6 - Le Grand Atlas Autrement 2023

Un outil indispensable pour comprendre le monde.



8,50€*

7 - Best of 2022

Courrier international a sélectionné dans ce hors-série les articles de la presse étrangère qui ont marqué l'année 2022.



8,50€*

8 - La bombe démographique

En 2100, il y aura 10 milliards d'humains sur Terre. Comment gérer le vieillissement de la population et les déséquilibres géographiques et économiques?

Et bien d'autres produits à voir sur la boutique...

POUR COMMANDER

Scannez le code QR



Rendez-vous sur notre site

OU

<https://boutiquevpc.courrierinternational.com/>

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu'au 31 mars 2023.

* Frais de port en sus en fonction du produit. Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande.

Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : <https://boutique.courrierinternational.com/cgv-co>

histoire. 

Comment le chocolat a conquis le Levant

XX^e siècle — Moyen-Orient

Après s'être imposé en Europe et aux États-Unis au début du siècle dernier, le chocolat a poursuivi sa progression d'abord au Liban, puis chez ses voisins. Grâce au talent d'entrepreneurs audacieux.



— Raseef22 (extraits) Beyrouth

Pendant tout le XVIII^e siècle, le chocolat vendu dans le commerce ne se mangeait pas, mais se buvait, on le mélangeait avec du lait. En 1819, un homme d'affaires suisse, François-Louis Cailler fonde une usine pour fabriquer du chocolat sous forme solide. Sept ans plus tard, l'industriel Philippe Suchard, lui aussi suisse, invente une machine qui mélange sucre et cacao, ses produits se vendent à l'unité dans les magasins et les pharmacies.

Puis l'industriel britannique Joseph Fry met la première tablette de chocolat sur le marché en 1847, il est suivi deux ans plus tard par John Cadbury. Peu après, plusieurs marques font leur apparition dans le monde. Citons par exemple l'américain Hershey en 1894, le suisse Nestlé en 1905 et enfin l'américain Mars en 1911.

Mais quand l'industrie du chocolat est-elle arrivée dans le monde arabe ?

Dans les années 1960, le Liban était appelé "la Suisse de l'Orient" à cause de ses montagnes, de ses cèdres, du dynamisme de sa vie bancaire, mais un autre élément pouvait lui valoir cette appellation : le pays était leader dans le secteur du chocolat. Il avait été un pionnier dans ce domaine – comme la Suisse, mais dans le monde arabe. Tout avait commencé en 1895 : Mahmoud Ghandour ouvre une confiserie à Beyrouth et est le premier à vendre du chocolat à croquer importé d'Europe.

Les Libanais et les étrangers qui résident dans le pays apprécient tellement le chocolat que Ghandour fonde une usine pour en fabriquer en 1912. Ses produits, chocolat, biscuits au chocolat et gaufrettes, envahissent les foyers arabes. L'ouverture économique que connaît le Liban dans les années 1950 et 1960 fait croître rapidement la marque, qui devient la plus vendue et la plus connue du Moyen-Orient.

L'entreprise Ghandour survit à deux guerres mondiales et une guerre civile, et continue à fonctionner malgré les problèmes de sécurité

et les défis économiques jusqu'à l'effondrement économique du pays en 2019. Une bonne partie de son activité est transférée à Riyad, la capitale saoudienne, même si l'usine mère demeure au Liban et si les produits Ghandour conservent leur identité libanaise.

Celui qui a lancé le chocolat en Égypte n'est pas un Égyptien mais un Grec d'Alexandrie, Tommy Christo. Voyant le succès du chocolat en Europe, il décide d'importer le concept en Égypte. Nous sommes à l'époque du sultan Hussein Kamel [1914-1917]. Tommy Christo crée une petite fabrique de chocolat à croquer dans la ville d'Ismailia, sur la rive occidentale du canal de Suez, et la baptise Royal Chocolate Company.

Dans les années 1960, le Liban était appelé "la Suisse de l'Orient" pour ses montagnes, ses cèdres... et son chocolat.

En 1919, à 28 ans, il crée une usine moderne à Alexandrie et commence à produire le chocolat Corona, dont l'emblème est une tête de gazelle et qui devient très populaire en Égypte.

La société demeure sous la direction de son fondateur grec jusqu'à sa nationalisation en 1963, sous le mandat du président Gamal Abdel Nasser. Son rêve perdu et l'empire pour lequel il a travaillé si dur disparaît, Tommy Christo part à l'étranger. Il s'installe en Suisse, où il réside jusqu'à sa mort.

La société reste entre les mains de l'Égypte jusqu'en 2000, date de la vente à la société privée Sunaid. Elle produit toujours le chocolat Corona.

En Syrie, les Ghraoui, une famille très connue, montent en 1805 un négoce de produits alimentaires, thé, café et sucre entre autres, à Damas. La propriété et de la gestion de l'entreprise se transmettent de génération en génération, jusqu'à Sadek Ghraoui, qui fonde une conserverie avec Choukri Al-Kouatli, au début des années 1930, douze ans avant que ce dernier ne devienne président.

L'entreprise met en boîte les produits agricoles de Ghouta Damascus, notamment des fruits et légumes, et les vend sur les marchés arabes. En 1931, Sadek Ghraoui visite des fabriques de chocolat en France et décide de faire entrer la Syrie dans le monde de la fabrication du chocolat. Il crée une usine moderne à Damas. Il est le seul à fabriquer du chocolat au lait fourré aux amandes ou aux noisettes.

Au début, ce dessert n'attire pas les habitants de Damas, qui sont habitués aux pâtisseries arabes à la margarine locale et à la fameuse *ashita* (une crème coagulée). Pour les séduire, le "chocolat Ghraoui" est donc vendu dans de luxueux coffrets en bois importés d'Autriche, contenant en outre un objet utile, par exemple de petits ciseaux d'argent, un coupe-papier ou des enveloppes.

De plus, Sadek Ghraoui a fait venir un expert français, M. Ogisse, à Damas. Il y reste douze ans, pendant lesquels il met ses compétences au service de la marque Ghraoui.

Les produits syriens sont présentés à plusieurs salons internationaux à Paris et New York et se vendent dans les grands magasins de Londres, Selfridges et Harrods entre autres. L'entreprise finit cependant par connaître le même sort que la Corona égyptienne : elle est nationalisée en 1961, à l'époque de la République arabe unie [l'union entre l'Égypte et la Syrie, de février 1958 à fin septembre 1961].


Sadek Ghraoui ne renonce pas pour autant : pendant la phase de séparation qui suit le coup d'État du 28 septembre 1961, il crée une usine de biscuits et de chocolat moderne. Celle-ci est nationalisée sous le président Amine Al-Hafez en 1965.

L'entrepreneur meurt en 1969. En 1996, son fils Bassam fonde une usine de chocolat moderne et fait revivre l'esprit des produits Ghraoui par l'intermédiaire du seul magasin, qui a été laissé à la famille et n'a pas été touché par les décisions socialistes. L'usine existe toujours.

— Samy Marwan Mobayed
Publié le 6 octobre

➤ Stand Ghraoui représentant les Chambres de commerce et d'industrie syrienne et libanaise à la Foire de Paris en 1931.

Photo Ghraoui



Quand on est
Indépendant,
on a besoin
d'une banque
qui comprend
notre statut.

Avec **Hello bank! Pro**, bénéficiez
de l'accompagnement de nos
conseillers spécialisés.

**Hello
bank!**
Pro
par BNP PARIBAS